



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

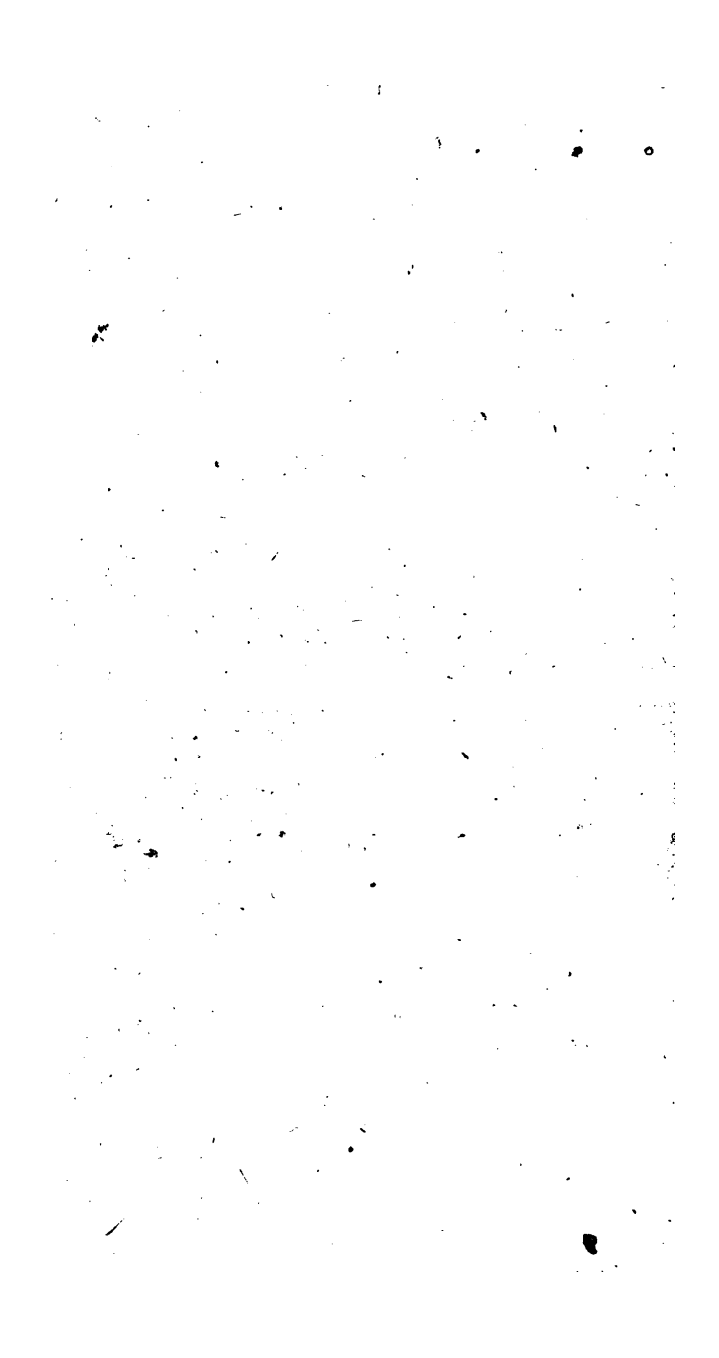


Bought from Javelle



Vet. Fr. II A. 1248

James G. Thompson
1870



MEMOIRES

ET

LETTRES

DE

**M. LE MARQUIS
D'ARGENS.**



A LONDRES,

AUX DE'PENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LV.

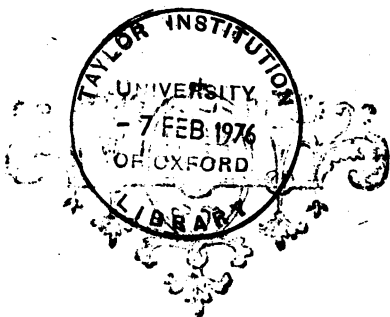
UNIVERSITY OF OXFORD

THE

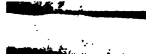
PHYSICS DEPARTMENT

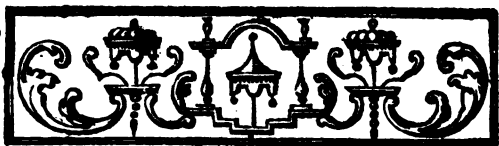
RECEIVED

OXFORD



OXFORD





MEMOIRES

D E

M. LEMARQUIS

D'ARGENS.



LIVRE PREMIER.

LEs aventures qui me sont arrivées, ont quelque chose de si surprenant & forment des incidens si particuliers, que j'hésiterois à les écrire, si elles n'étoient connues de bien des gens, sous les yeux desquels elles se sont passées, ou si je les destinois à être imprimées. Mais je ne les couche sur le papier que pour ma satisfaction.

A Je

MEMOIRES

Je suis assuré qu'elles ne verront jamais le jour. Rien n'a pû m'obliger à farder ni à déguiser la vérité. J'ai dit naturellement ce que je pensois sur des matières assez délicates. C'est-là, je crois, la façon dont il seroit à souhaiter que tout le monde écrivît, & c'est aussi ce qui me met en repos sur la vérité de mon recit.

Naissance
& Famille
du
Marquis
d'Argens.

Je suis né à Aix-en-Provence d'une famille noble & distinguée dans la Province. Je fus destiné en naissant à être de robe, ainsi que le sont chez moi la plupart des aînez, & quatre frères que j'avois, dont trois étoient Chevaliers de Malthe, & l'autre Abbé, à tâcher de faire leur fortune, les premiers dans le Service, & le dernier dans l'Eglise. L'état qu'on me vouloit faire prendre me paroïssoit affreux. Je le regardois comme le tombeau des plaisirs. La vie voluptueuse d'un Officier avoit pour moi des charmes bien plus brillans, que le pénible soin d'instruire & de juger les Procès d'autrui.

Il
Prend

Je le témoignai plusieurs fois à mon père, qui lassé plutôt que convain-

DU M. D'ARGENS.

eu par mes importunités , me plaça le parti dans le Régiment de Toulouse auprès de l'é- d'un de mes parens, Je n'avois alors Pée. que quatorze à quinze ans. Je me regardois comme l'homme du monde le plus heureux d'avoir secoué le joug de mille maîtres incommodes. Deux ans s'écoulèrent dans cette félicité parfaite. La peste , qui pour lors ravageoit ma Patrie , pouvoit à peine balancer dans mon cœur le plaisir que j'avois d'être hors de tutelle.

La contagion étant finie en Pro- Il fait
vence , mon pere souhaita de me voir. un vo-
Je me rendis de Strasbourg à Aix. yage
Lorsque j'arrivai chez moi , mes pa- en Pro-
rens furent charmez de voir combien vance.
je m'étois formé. Je n'avois plus l'air du Collège , deux ans de garnison m'avoient donné les manières d'un Petit-Maître. J'avois le cœur tendre ; mais je ne m'en étois encore aperçu que vaguement. J'aimois généralement tout ce qu'on appelle femmes , & ne me croyois point susceptible d'une passion durable. J'éprouvai bien-tôt le contraire. Je devins sensible pour le reste de ma vie , & cette passion m'a jetté dans un en-

4 M E M O I R E S

chaînement de malheurs, dont je ne verrai peut-être la fin qu'avec celle de ma vie.

Il de-
vient
amou-
reux
d'une
Comé-
dienne.

Une Troupe de Comédiens étoit arrivée à Aix presque en même-tems que moi. J'allai à la première représentation, avec une foule de jeunes gens qui aimoient le spectacle. On representoit l'Andromaque de Racine. L'Actrice qui jouoit le rôle d'Hermione étoit une jeune brune âgée de seize ou dix-sept ans. Elle avoit la taille fine, de grands yeux noirs, la voix belle & touchante. Quelqu'attaché que je fusse à la représentation de la Tragédie, il me sembloit que d'abord qu'elle sortoit du Théâtre, la Pièce languissoit. J'avois peine à démêler des sentimens qui ne m'étois pas connus. J'attendis avec impatience que la Pièce fut finie. J'allai dans sa loge. Je la trouvai remplie d'un nombre de Petits-Mâtres Provinciaux. Un silence, qui ne m'étoit pas ordinaire, lui fit juger, à ce qu'elle m'a dit depuis, que j'avois assez d'usage du monde. Après lui avoir dit quelques mots, je me retirai. Toute la nuit, l'idée de Syl-
vie

D U M. D' A R G E N S. 5

vie m'occupa. Je la voyois sans cesse. Il me sembloit que je l'entendois déclamer. Sa voix, aussi-bien que ses yeux, avoit passé jusqu'au fond de mon cœur. J'attendis le lendemain l'heure de la Comédie avec une extrême impatience. Enfin quatre heures sonnèrent. J'arrivai le premier, & comme j'étois seule dans la sale, je passai au chauffoir, où elle étoit déjà habillée. Dans l'idée que je m'étois formée d'une Comédienne, je crus que je ne devois pas perdre une aussi belle occasion pour lui dire ce que je pensois; je lui fis une déclaration aussi tendre que longue.

L'air de sens froid avec lequel elle m'écoutoit, me désespéroit. Ce fut bien pis, lorsqu'après m'être épuisé en beaux sentimens, elle me dit en riant, il faut avouer que le Ciel auroit dû vous faire naître dans l'état où il m'a placée. Vous auriez été un grand Comédien. Vous venez de reciter à merveilles de forts beaux morceaux. Je vous payerai quand vous voudrez en même monnoye; car notre profession nous oblige d'a-

MEMOIRES

prendre par ceur nombre de pareilles déclarations.

Comme j'allois répondre à Sylvie, une foule de jeunes étourdis entrèrent dans le chauffoir. Il fallut me contraindre. J'affectai pendant la Comédie de rendre mille petits soins à Sylvie. Je tins la même conduite pendant près d'un mois. Je lui avois demandé la permission d'aller chez elle. Elle se tira d'affaire fort poliment, sous prétexte qu'elle étoit avec sa mere, qui ne recevoit personne, & qu'elle n'étoit point sa maîtresse. J'étois devenu amoureux au dernier point, & j'avois été assez heureux pour le cacher à mes amis, parmi lesquels j'en avois plusieurs qui étoient mes rivaux.

Il ren-
contre
des ri-
vaux

Les principaux étoient le Marquis d'Entrecasteaux & le Comte de Limalle. Ils avoient tous les deux de quoi se faire aimer par leur douceur & leur politesse. Le Marquis d'Entrecasteaux joignoit à ces qualitez plus d'un million de bien. C'étoient aussi les deux seuls que je craignisse. Quoique Sylvie eût une grande indifférence pour ses adorateurs, je tremblois que quelqu'un ne pût lui plaire. Elle me fai-

faisoit bien des politesses ; mais c'étoient de ses politesses ordinaires , qui ne signifient rien , sur-tout pour un cœur que l'amour rend clairvoyant.

Je résolus de m'expliquer tout-à-fait. Je ne voyois point, lorsque je parlois à Sylvie , que ses yeux s'armaient de rigueur. C'est ce qui m'enhardissoit. L'occasion seule me manquoit. Je crus qu'en allant à la Comédie avant qu'elle commençât, je pourrois l'entretenir dans sa loge. J'y fus en effet , mais inutilement. Le Marquis d'Entrecasteaux & le Comte de Limaille m'avoient devancé. Je les trouvai à sa toilette. Il fallu faire bonne mine à mauvais jeu. J'avois peine pourtant à me contraindre , & comme je sortois de sa loge , elle me dit d'un air fort obligeant ; quoi , vous sortez déjà , Monsieur ! Ces paroles dont le ton m'avoit ému , m'avoient jetté dans une espèce de trouble , qui auroit pu découvrir ce que je cachois avec tant de soin , si le Comte de Limaille , qui avoit fait un mouvement pour sortir , ne les eût prises pour lui. Comme il étoit aussi amoureux que moi , il fut si enchanté de ce reproche , que

MEMOIRES

la saluant de la façon du monde la plus comique, il ne put jamais dire que bien de l'honneur, Mademoiselle, bien de l'honneur. Cet enthousiasme parut si burlesque que chacun éclata de rire; la Comédie commença: & je perdois l'espérance de parler à Sylvie, lorsque le sort me donna le moyen de la voir chez elle.

Il s'in-
fine
chez sa
Mai-
resse.

Il y avoit long - tems que je recherchois un prétexte pour aller chez sa mere. Elle se trouvoit un jour incommodée d'un mal de dents, dont elle se plaignoit fort. Je m'avisai de faire le Médecin. Je lui dis que j'avois une opiate excellente, que si elle vouloit le permettre je lui en porterois chez elle en sortant de la Comédie, & lui apprendrois comment il s'en falloit servir. Elle me remercia beaucoup, sur l'assurance de la parfaite guérison que je lui promis. J'étois dans une joye sans égale d'avoir trouvé le moyen de voir Sylvie chez sa mere; il ne restoit que l'embaras de l'opiate. Non-seulement je n'avois point ce miraculeux remède. J'en ignorois même jusqu'au nom. J'allai chez le premier Apoticaire.

D U M. D' A R G E N S. 9

caire. Il me donna un onguent qu'il honora d'un nom barbare , & je portai cette drogue chez la mere de Sylvie. Je lui dis d'en apliquer sur la dent & sur la geneive. Je lui racontai mille cures admirables que j'avois vuës. Elle me crut , & un quart-d'heure après, soit le remède, soit la nature , soit que l'amour qui vouloit me favoriser, fit un miracle en ma faveur, elle se trouva extrêmement soulagée. J'étois plus étonné qu'elle de l'efet de mon opiate. J'aurois bien mieux aimé que sa guérison n'eût pas été si prompte. Je comptois que sous le prétexte de sa maladie, je viendrois plusieurs jours chez elle. Par bonheur je n'eus pas besoin de cet expédient. Elle étoit si charmée du service que je lui avois rendu, que lui ayant demandé la permission d'aller le lendemain chez elle pour savoir de ses nouvelles, elle me répondit que j'étois le maître toutes les fois que je voudrois lui faire cet honneur, qu'elle ne recevoit point ordinairement de jeunes gens, mais que le caractère qu'elle m'avoit connu m'exceptoit de cette règle.

Ceux

Ceux qui ont aimé véritablement jugeront qu'elle étoit ma joie dans ce moment. Je sc̄us la contraindre, mais pas si bien, que Sylvie ne s'en aperçût. Je crus même entrevoir que la permission que la mere me donnoit ne lui faisoit aucune peine. Je me retirai chez moi, pour ne penser qu'à Sylvie. Je me figurois qu'il m'étoit impossible de ne trouver pas un moment pour lui dire ce que je sentoiss, ayant le moyen de la voir dès que je voudrois, sans qu'elle fut obsédée d'une troupe d'importuns. Il est vrai que sa mere ne la quittoit gueres. Mais il ne se pouvoit point que je ne trouvasse pas un instant. Je fus pourtant près de huit jours sans avoir l'occasion de lui parler seul. Enfin ce moment fortuné arriva.

Il ob- Jela rencontra dans l'apartement
tient de la mere avec sa fille de chambre.
une ré- Elle étudioit le rôle de Junie. Il y
ponse a de l'indiscrétion, lui dis-je, à vous
favora- détourner. Mais lorsqu'on est entraîné
ble. par un penchant plus fort que soi, on
est excusable. Du ton sérieux dont
vous débutez, me dit-elle en riant,
notre conversation ne sera pas gaye.
Souf-

Souffrez que j'appelle ma mere , qui est dans la chambre voisine , occupée à quelques affaires du ménage. Elle y répandra bien plus d'enjouement. Aussi-bien n'êtes-vous gai que lorsque vous êtes auprès d'elle. Quoi , lui dis-je , vous m'enviez donc le plaisir de vous dire une fois que je vous adore ! Est-ce un si grand crime que de vous aimer ? Si ce n'est pas un crime , me répondit-elle , du moins je sens que je fais mal de vous écouter. Croyez-moi , cessons une conversation qui nous gêneroit tous deux. Non, non, poursuivit-je , je ne saurois plus me contraindre. Il faut que je vous avouë que je suis l'homme du monde le plus malheureux , si vous n'avez pour moi que de la haine. Je n'ai point de haine pour vous , me dit Sylvie. Je puis vous répondre de mon cœur. Quant aux autres sentimens que vous voulez m'inspirer , consultez ma mere qui vient. Elle entra en effet dans ce moment & nous fumes obligez de changer de conversation.

Depuis ce tems-là , je commençai à parler plus aisément à Sylvie. Il se
pas-

passoit peu de jours que je ne lui disse quelque chose qui lui marquoit la situation de mon cœur. Elle m'a avoué depuis qu'elle m'aimoit dès-lors , mais qu'elle faisoit ce qu'elle pouvoit pour étouffer une passion , qu'elle regardoit comme une chose qui ne pouvoit que lui être nuisible. Je ne laissai pas d'être encore long-tems sans savoir que j'étois payé du moindre retour. Enfin je vis l'heureux moment où je devois apprendre que je n'étois point haï. Je le dus à la pitié plutôt qu'à l'amour.

Décla-
ration
de Syl-
vie.

La situation de mon cœur avoit influé sur mon esprit. J'étois tombé dans une mélancolie affreuse. Un jour que j'étois chez elle ; qu'avez-vous , me dit-elle ? Vous n'êtes plus le même depuis deux mois. Votre gayeté s'est changée en tristesse. Il semble que tout vous afflige. Belle Sylvie , lui dis-je , quand on est aussi malheureux que je le suis , on ne trouve de remède à ses maux que dans la mort. Quoi ! vous voulez mourir ; répondit Sylvie ! Ah ! comme votre amie , je m'opose à une pareille envie. Non , non , vous prenez

DU M. D'ARGENS. 13

nez peu de part à ce qui me regarde , continuaï je. Le Ciel m'est témoin que , quoique vos rigueurs soient la cause de ma mort , je n'en accuse que mon malheureux destin. Le seul regret que j'aye à la vie est de vous perdre pour toujours. Je ne pas retenir quelques larmes qui échappèrent de mes yeux. Elles firent leur éfet. Je vis Sylvie s'attendrir. Mais enfin que prétendez - vous , me dit-elle , & qu'exigez - vous de moi ? Que vous m'aimiez , belle Sylvie , & que vous souffriez que je vous aime. Que me demandez-vous , continua-t'elle ? Aimez-moi , si vous voulez , & si cet amour peut servir à votre bonheur. Mais n'exigez pas que je perde une liberté qui fait le bonheur de ma vie. Je ne sai. Depuis que je vous connois , je ne suis plus aussi tranquile. J'aime bien à vous voir. Cependant ce seroit peut-être un bonheur pour moi de ne vous avoir jamais parlé. L'air embarrassé avec lequel Sylvie me tenoit ce discours me charmoit. Je sentoïis renaître dans mon cœur l'espérance & la joye. Je pris plus de hardiesse dans la suite
de

de cette conversation, & je fus assez heureux pour lui faire avouer que je ne lui étois point indifférent.

Depuis ce moment délicieux, mes jours sembloient tissus d'or & de soye, je voyois Sylvie, je lui disois que je l'aimois, elle le souffroit, je lui faisois avouer qu'elle m'aimoit. Quoique j'entrevisse que cet aveu la blessoit, il ne m'en étoit pas moins cher. Rien n'auroit manqué à mon bonheur, si l'amour chez moi eût pu être toujours spéculatif. Mais il est difficile de le réduire à ce point quand on n'a que vingt ans. D'ailleurs, dans l'idée que j'avois d'une Comédienne, j'étois étonné de trouver tant de résistance. J'avois tenté la voye des présens, elle avoit été inutile, elle les avoit tous refusés. C'avoit été avec peine que je lui avois fait accepter un bouquet. Elle avoit reçu les fleurs, mais elle avoit constamment refusé le ruban, parce qu'elle l'avoit trouvé trop beau. Nous avons été brouillez trois jours pour une toilette que j'avois envoyée chez elle, elle m'avoit forcé de la reprendre, & j'avois été obligé de la rendre au Marchand.

Je

Je ne savois quel parti prendre. Lorsque je voulois m'émanciper à quelque petite liberté, l'air triste & sérieux que prenoit Sylvie me remettoit dans mon devoir. J'étois tourmenté par la crainte de lui déplaire & par le desir d'obtenir ce parfait bonheur que le tendre amour prépare aux siens. Après beaucoup de peines & de soins, je m'avisai d'un stratagème qui me réussit heureusement.

J'avois demandé plusieurs fois à Sylvie un rendez-vous, lorsque sa ^{Le} mere étoit couchée. Je ^{Mar-} prenois le ^{quis} prétexte que nous pourrions nous ^{obtient} parler plus tranquillement. Elle avoit ^{un rendez-} toujours rejeté cette proposition. ^{vous.} Un jour que je la pressois excessivement de consentir, elle se fâcha. Je fis semblant de mon côté d'être piqué de son refus. Je fus deux jours sans aller chez elle, ni à la Comédie. Sa mere envoya chez-moi, pour sçavoir des nouvelles de ma santé. Je lui fis dire que j'avois un grand mal de tête & que je comptois aller passer quelque-tems à la campagne, parce que les Médecins

m'a-

n'avoient conseillé de changer d'air. Quelque indifférence que Sylvie eût affectée pendant les deux jours que je n'avois point été chez elle, elle ne put apprendre que je partoissans vouloir l'empêcher. Elle m'aimoit. Toutes ses résolutions s'évanouirent, lorsqu'elle crut que j'allois m'éloigner. J'étois encore plus intrigué qu'elle de savoir comment finiroit cette Comédie, quand mon laquais me dit que sa fille de chambre me demandoit. Elle m'apportoit cette lettre.

Lettre de Sylvie. *Vous êtes fait pour me rendre malheureuse, je le sens, je le connois, & malgré cela je ne puis résister à l'envie de vous voir. Venez ce soir à minuit. Annette vous conduira dans ma chambre. Elle vous attendra à la porte du logis. Quittez le dessein de partir, ou résolvez vous à me voir dans un desespoir qui me sera fatal.*

Je bailai cent fois cette lettre & fis mille extravagances. Je dis à Annette d'assurer sa Maîtresse avec quelle joye je l'avois reçue. Je lui fis la réponse la plus tendre qu'il me fût possible. Je pensois que minuit n'ar-

ri-

riveroit jamais. Je regardois perpétuellement ma montre. Il fallut pourtant attendre près de sept heures, mon impatience ne me servoit de rien. A onze heures & demie je sortis avec un laquais, qui m'éclaira jusqu'à l'entrée de la rue. Là, je le renvoyai, & guidé par l'amour, j'arrivai à la porte de Sylvie. Je trouvai Annette qui m'attendoit. Elle me conduisit chez Sylvie.

Quels étoient dans ce moment-là mes sentimens! Je ne saurois les dé-
 finir moi-même. Toutes les passions s'étoient donné rendez-vous dans mon cœur. L'amour, la crainte, la timidité, la honte, l'espérance occupoient mon ame à la fois. Je ne distinguois ni ce que je voulois ni ce que je souhaitois. Dans cette agitation, je me trouvai dans la chambre sans savoir comment j'étois venu. L'état où je vis ma belle Maîtresse ne fit qu'augmenter mon trouble. Elle étoit dans un fauteuil, sa tête apuyée sur une main, dans laquelle elle avoit un mouchoir, qui servoit à essuyer des larmes, qui couloient des deux plus beaux yeux que

B

l'a-

18 MEMOIRES

L'amour eût jamais animé. Vous voyez, me dit-elle, ce que je fais pour vous. Ma mère dort dans la chambre voisine. Songez où vous me réduiriez, si elle venoit à savoir quelle est ma conduite.

Je n'avois pû, pendant que Sylvie me parloit, faire aucun usage de ma raison. Je lui embrassois seulement les genoux. Otez-vous, me dit-elle, & écoutez-moi. Quel plaisir prenez-vous à me tourmenter ? Vous savez combien j'ai résisté au penchant qui m'entraînoit vers vous. Ingrat, pour quoi m'avez-vous amenée au point de ne pouvoir me guérir d'un amour, que vous ne m'avez donné que pour me rendre malheureuse ?

Quoi ! Sylvie, lui dis-je, vous croyez que ma plus grande envie n'est pas de faire votre bonheur ! Pouvez-vous penser qu'un amant aussi tendre ait de pareils sentimens. Avez-vous vû jusqu'ici que j'aye mérité ces reproches ? Eh ! n'est-ce pas les mériter, me dit-elle ; que d'exiger de moi de vous recevoir ici à pareille heure ? Je m'excusai le mieux qu'il me fut possible. Sylvie ne vouloit point
me

DU M. D'ARGENS. je
me trouver coupable. J'avois à faire
à un juge indulgent. Ma grace fut
bien-tôt obtenuë.

Charmé d'avoir apaisé Sylvie, je ^{Suites}
fus près d'une demie-heure sans son- de ce-
ger pour ainsi dire combien ce ren-
rendez-vous m'avoit coûté de pei- dez-
nes & de soins. A la fin l'amour ra- vous.
pella ma hardiesse. J'entremêlai no-
tre conversation de mille privautés,
dont Sylvie se défendoit & que j'enle-
vois, moitié par ruse, moitié par force.
L'amour & l'occasion parloient pour
moi Je voulus en profiter. Je pres-
sois excessivement Sylvie. Dans ce
desordre, j'oublois insensiblement le
respect. Bien-tôt je n'aurois plus mé-
nagé du tout la pudeur de ma char-
mante Maîtresse. Ah ! ç'en est trop,
s'écria-t'elle. Si vous ne cessez vos
indignes efforts, je vais apeler ma
mere. J'aime mieux lui avouer la
triste situation où je me suis mise,
que de souffrir vos outrages.

Les larmes qu'elle joignoit à ses
discours n'arrêterent. Je fus même
honteux de l'avoir violentée si fort.
Je rejettai ma faute sur l'excès de
mon amour. Sylvie ne me répondoit

B 2 plus.

20 MEMOIRES

plus. Elle pleuroit & la tristesse paroïssoit peinte sur son visage. Je restai encore quelque-tems avec elle. Je ne puis sécher les pleurs qu'à moitié, & elle étoit encore desolée lorsque je me retirai. Elle m'en pria même de la façon du monde la plus tendre, & je sortis plus amoureux que je n'étois auparavant.

Second
rendez-
vous.

Il étoit près de trois heures lorsque je rentrai chez moi. Je passai le reste de la nuit à penser à ma Maîtresse. Le matin je reçus ce billet.

Rendez-vous à trois heures dans ma Loge. J'ai à vous parler d'une affaire qui me regarde. N'y manquez pas. Je vous attends.

Je fus ponctuel, & je trouvai Sylvie seule. Elle alloit se mettre à la toilette. Son air sérieux que je croyois devoir être dissipé par l'intervalle de près de douze heures, m'étonna. Asseyez-vous, me dit-elle, je veux vous parler.

Si je n'avois pas résolu de ne vous plus voir, continua-t'elle, je serois la dernière des femmes de vous regarder encore après ce que vous avez fait hier. Vous avez cru sans doute qu'en m'aimant, vous trouveriez

DU M. D'ARGENS. 21

riez de ces conquêtes aisées & passagères. Je vous avois pourtant prévenu du contraire , & il me paroît que ma manière de penser méritoit que vous eussiez une autre idée de mon caractère. Je n'ai point été assez heureuse pour pouvoir vous inspirer quelque estime ; j'espère que la conduite que je tiendrai dorénavant avec vous, pourra me faire obtenir ce que vous m'avez refusé jusqu'ici. Je vous prie donc instamment de vouloir ne plus venir chez nous. Je vous serai même obligée de m'éviter par tout où je serai.

Surpris autant qu'on peut l'être d'une pareille demande , je fus quelque-tems à répondre. Je ne vous obéirai point, lui dis je , & puisque votre mere veut bien que j'aïlle chez elle , je me servirai de ce prétexte pour vous rendre tous les jours le témoin de mon desespoir. Eh bien , lorsque votre presence me sera trop à charge , me répondit Sylvie avec un air piqué , je saurai m'en délivrer. Aussi bien cette femme , que vous appelez ma mere , n'a-t'elle de droits sur moi , que ceux que je veux bien

22 M E M O I R E S

bien lui donner, puisqu'elle n'est ma mere que dans l'esprit de ceux qui ne connoissent point combien je suis à plaindre.

Ces derniers mots ne pouvoient que m'inspirer une extrême curiosité. Je priai cent fois Sylvie de vouloir m'apprendre quel étoit son sort. Je lui demandai autant de fois pardon d'une offense qu'un amour trop violent m'avoit fait faire. Après plus d'une heure de prières & de soumission ; je veux bien dit-elle achever de mettre ma destinée dans vos mains. Le Ciel m'a condamnée à y abandonner mon cœur malgré moi. Je dois vous rendre le maître du reste. Vous me reconduirez au sortir de la Comédie. Ma mere ne reviendra que long tems après moi. Elle joue dans la petite Pièce, & nous sortirons dès que la Tragédie sera finie. Voici ce qu'elle m'a prît, lorsque je l'eus conduite chez elle.

Hiſ. Vous me voyez aujourd'hui Comé-
toire de dienne. Mais je suis née fille d'un Gen-
- Sylvie. tilhomme. L'astie fatal qui a présidé à
ma naissance a influé sur tout le reste
de ma vie. Mon pere étoit de Norman-
die. Il s'apeloit du Tremblai, & étoit
d'une

DU M. DARGENS. 25

d'une très - ancienne maison. Son pere l'envoya à S. Malo pour quelques affaires de famille, qui l'arrêterent plus qu'il ne pensoit. Il logeoit chez un pauvre Officier réformé, qui n'avoit pour tout bien qu'une maison dont il occupoit le quatrième étage, & il vivoit du louage du reste. Il s'apelloit Canton. Il avoit une fille nommée Isabelle, qui étoit fort jolie. Elle plut à mon pere, qui crut qu'elle ne résisteroit pas à quelque present. Mais il eut beau lui offrir, elle tint ferme & il résolut de l'épouser en secret. Il le lui proposa. Elle l'aimoit ; elle y consentit la difficulté étoit de le faire approuver à Canton. La mort de cet Officier arrivée dans ce tems-là, laissa Isabelle maîtresse d'elle-même. Mon Pere l'épousa dans un Village auprès de S. Malo. Un Prêtre, parent d'Isabelle, fit le mariage.

Pendant trois ou quatre mois ils furent fort heureux. Mais le mariage de ma mere n'avoit pas échappé à la curiosité des Malouins. On l'écrivit à son beau-pere, qui, au despoir de la sottise de son fils, fit cas-

Com-
mence-
ment
de ses
mal-
heurs.

ser

ser son mariage par le Parlement de Roüen. Mon pere ne voulut point abandonner son épouse. Il vécut quelque tems de l'argent qu'il pouvoit avoir. Bien - tôt il fut obligé de vendre la maison de ma mere , le seul bien qu'il avoit , & prévoyant qu'il se trouveroit encore aux expédiens , il prit le parti de se faire Comédien. Il étoit bien fait , il avoit étudié , il fut reçu avec plaisir à Toulouse par la Troupe qui y étoit. Ma mere accoucha de moi peu de tems après & survécut peu à ma naissance. Mon pere fut extrêmement affligé de la perte de son épouse. Pour dissiper sa tristesse , il prit un grand soin de mon éducation. Il me laissa à Toulouse où je fus élevée jusqu'à dix ans. Lorsque j'eus atteint cet âge il me fit venir auprès de lui. Je fus fort surprise de le voir marié. Cependant je m'accoutumai aisément avec ma belle - mere. Elle n'avoit point d'enfans. Elle me regardoit dès - lors & m'a toujours regardée comme sa fille. C'est cette même femme que j'appelle ma mere aujourd'hui.

Environ

DU M. D'ARGENS. 25

Environ deux ans après que j'eus joint mon pere, la Troupe dans laquelle il étoit vint à Marseille. C'est là que pour comble de maux je le perdis pour toujours. Il eut quelque dispute avec un de ses camarades, & ayant mis l'épée à la main, il reçut un coup dans la poitrine, dont il mourut deux jours après. J'étois perpétuellement au chevet de son lit. J'arrosais ses mains de mes larmes. Mes pleurs ni mon desespoir ne purent le rappeler à la vie. *Ma fille*, me dit-il quelque tems avant d'expirer, *je vous laisse dans une triste situation. Le Ciel m'est témoin que de tous les malheurs que j'ai essuyez, celui de vous manquer dans l'âge où vous êtes m'est le plus sensible. Souvenez-vous que vous êtes née au-dessus de l'état où le sort vous a réduite. Mais ne vous en souvenez que pour prendre les sentimens qui vous conviennent. Vous êtes pauvre. Ainsi vous ne sçauriez vivre dans le monde. J'ai remis mille écus à votre belle-mere pour vous faire Religieuse. C'est le meilleur parti que vous ayez à prendre.*

J'étois si affligée, que je ne pouvois

C dire

Elle dit un seul mot. Quelque-tems
 après, on m'arracha d'auprès de mon
 pere. Ce fut pour ne plus le re-
 voir. Dès qu'il fut mort, ma belle-
 mere songea à remplir ses intentions.
 La Troupe étant allée à Montpel-
 lier, elle me mit dans un Couvent,
 & configna les mille écus entre les
 mains des Religieuses. J'étois si jeu-
 ne alors, que quoiqu'élevée dans
 le grand monde, j'embrassai sans
 peine un état qui m'en éloignoit à
 jamais. Je demurai un an Pension-
 naire, n'ayant point encore l'âge pour
 prendre le voile lorsque le tems de
 ma Profession arriva, les billets de
 banque furent annulés. Les mille
 écus que j'avois donnez aux Religieu-
 ses, ayant été remboursez en papier,
 & par conséquent étant devenus à
 rien, la Mere Supérieure me dit que
 je pouvois sortir du Couvent, quand
 il me plairoit, qu'on ne pouvoit pas
 m'y nourrir plus long-tems. En vain
 lui representai-je que ce n'étoit pas
 ma faute, & que lui ayant donné mon
 argent, c'étoit à elle d'essayer le rem-
 boursement. J'eus beau me plain-
 dre, j'avois affaire à la Nation dé-
 vote.

voit. Il fallu en passer par où elle vouloit. Les Religieuses répondirent à mes raisons, que si j'avois fait Profession, je serois fondée, au lieu qu'étant simple Pensionnaire, mon argent n'étoit qu'un dépôt qu'elles avoient, & dont elles ne répondoient point. Dans cet embarras j'écrivis à ma belle-mère, & elle m'envoya de l'argent pour l'aller joindre à Bordeaux.

N'ayant plus d'autre ressource pour ^{Elle} vivre, que la Comédie, il fallut que ^{de-} je rentrasse au Théâtre. Nous vin- ^{vient} mes peu après à Toulouse. La Trou- ^{Comé-} pe y resta cinq mois. J'étois entou- ^{dién-} rée d'une foule d'adorateurs. Mais j'étois si jeune que leur langage m'étoit inconnu. Un Conseiller au Parlement conçut pour moi une forte passion. Il s'appelloit de Cache. Il me le dit. Je l'écoutai sans attention. Il s'aperçut sans doute combien mon cœur étoit encore peu capable de passion. Cette remarque ne le rebuta point, & il m'aima jusqu'au moment que nous partîmes de Toulouse pour venir à Aix. Il faut même que son amour ait continué ; car

depuis que je suis ici, j'ai reçu une de ses lettres, que je lui ai renvoyée sans réponse. Je dois lui rendre justice. Il est aimable, doux, poli, & si mon cœur n'eut été réservé à d'autres sentimens, il auroit pu penser favorablement pour lui. Voilà, Monsieur, continua Sylvie, quels ont été mes premiers malheurs. J'ignore quels seront ceux que votre amour me prépare. Dieu veuille qu'ils ne soient pas plus sensibles & plus grands!

Le
Mar-
quis se
déter-
mine à
l'épou-
ser.

Cette histoire avoit fait naître dans mon esprit mille idées différentes. Je m'arrêtai à la dernière & je résolus de l'exécuter. Elle étoit d'autant plus surprenante qu'elle étoit éloignée de mon caractère. Ce fut de l'épouser & de réparer par là toute la bizarrerie de sa fortune. Cette pensée m'étoit venue dès que j'eus quitté Sylvie, & mon amour me fournissoit mille raisons pour la justifier à mes yeux. Je me disois à moi-même, que la distinction du rang n'étoit qu'un préjugé ridicule, & que la seule vertu faisoit le mérite. Je joignois à cela l'exemple de bien des gens
d'une

d'une condition plus élevée que la mienne, que de pareils engagements n'avoient point deshonoré.

Ma résolution prise, je fis une promesse de mariage avec un dédit de dix mille écus. Je fus le lendemain chez elle. Vos malheurs, lui dis-je, m'ont occupé entièrement depuis que je vous ai quittée. J'ai pensé comment on pourroit les réparer; je n'ai trouvé qu'un seul moyen. Voyez s'il vous paroîtra bon. Je lui donnai en même-tems la promesse que je lui avois faite, avec le dédit. Que voulez-vous que je fasse de cela, me dit-elle en le déchirant? Allez. Vous n'êtes pas sage. Je pense mieux que vous ne croyez. Vous n'êtes point votre maître, vos parens ne consentiroient jamais à un pareil établissement; & quand vous pourriez disposer de votre main, j'ai trop de délicatesse pour vouloir attacher votre sort à celui d'une infortunée Comédienne. C'est pourtant cette infortunée Comédienne, lui dis je, qui réglera le destin de ma vie. C'est elle que je veux rendre heureuse, ou si je ne le puis pas, je vais quitter

Il lui
fait une
pro-
messe
de ma-
riage.

un monde qui m'ennuye. Promettez-moi de conserver la promesse que je vais vous faire, ou je parts cette nuit pour la Grande Chartreuse. Sylvie me connoissoit capable de cet emportement. Pour me retenir, elle promit. Je lui fis donc une promesse semblable à l'autre & m'étant piquée le doigt avec une épingle, je la signai de mon sang.

Il s vi-
vent en
gens
ma-
riez.

Dès ce jour, je la regardai comme une personne qui devoit être mon épouse. Je l'appellois ma femme, elle m'appelloit son mari par complaisance. Cependant le temps agissoit pour moi. L'amour mena peu-à-peu Sylvie au point de souhaiter que je pusse effectuer ce que je lui avois promis. Je lui jurai de nouveau, que dès que l'occasion s'en presenteroit, elle pouvoit être assurée que je lui tiendrois parole. J'allois chez elle tous les soirs, lorsque sa mere étoit couchée. Nous passions une partie de la nuit ensemble. La fin de tous ces rendez-vous ne pouvoit que m'être heureuse. En effet, Sylvie se fia sur ma constance, & m'accorda les dernières faveurs. Elles
ne

ne firent qu'augmenter mon anxiété. Pour être plus libres, nous changeâmes le lieu où nous nous voyons. L'appartement de sa mère communiquoit à la Sale de la Comédie. C'étoit où je passois une partie des nuits avec elle. Il m'arriva dans ce tems-là une plaisante aventure.

Un orage des plus violens étant survenu, Sylvie craignit que le tonnerre ne vint à réveiller sa mère, & elle me pria de me retirer. Je n'avois point de manteau & il pleuvoit à verse. On avoit joué la veille *Crispin Médecin*. Sa robe étoit encore dans la loge où nous étions. Je m'avisai de me la mettre, pour me servir de manteau, & ayant allumé un flambeau, qui devoit servir dans le *Festin de Pierre*, je sortis de cette façon pour retourner chez moi. L'orage cependant continuoit avec plus de violence. Lorsque je fus au détour de la première rue, je trouvai un homme qui me voyant dans cet équipage, me prit sans doute pour un Lutin qui excitoit cette tempête. La peur lui donna des forces pour courir. Je me mis à ses trousses & le poursuivis, le

Avan-
ture
plai-
sante
du
Mar-
quis.

flambeau à la main , comme une furie , pendant près d'une demie-heure. Ce misérable pouſſoit des cris étonnans. Enfin , ayant trouvé par bonheur une allée ouverte , il entra dedans & ferma la porte après lui , & moi j'allai me coucher aſſez fatigué.

Il eſt
ſurpris
avec
Sylvie.

Mon bonheur étoit trop grand pour pouvoir durer. Je ne tardai guères à voir commencer cet enchaînement de maux qui m'ont ſuivi juſqu'à préſent. Une nuit que j'étois dans la loge de Sylvie , ſa mere vint à s'éveiller. Elle l'appella , & ne recevant point de répoſe , la curioſité la fit lever pour voir ce que ſa fille faiſoit. Elle entra dans ſa chambre , & de-là elle paſſa juſqu'à la ſale de la Comédie. Nous l'entendîmes venir. Je n'eus que le tems de descendre ſous le Théâtre. Sylvie alla au-devant d'elle. Que faites-vous ici à cette heure , lui dit la vieille Comédienne ? Je repaiſſois mes rôles , répondit la fille. J'ai cru apercevoir quelque clarté dans le jeu. Je ſuis venu voir ſi on n'auroit point laiſſé quelque chandelle qui pût mettre le feu. Voyons votre loge , dit ſa

sa mere. Elle y entra. J'avois malheureusement oublié mon épée sur le Théâtre. Une épée ici, dit-elle ! & avec qui étiez-vous donc ? Elle vit bien qu'on ne pouvoit s'être retiré que sous le Théâtre. Elle y vint avec de la lumière & il me fut impossible de me cacher davantage. Dès qu'elle m'aperçut, elle me dit : Ah, Monsieur le Marquis, c'est vous ! Que vous a fait ma fille, pour la perdre d'honneur & de réputation ? J'étois trop étonné pour pouvoir répondre. Je remontai sur le Théâtre. Quelle fut ma surprise de trouver Sylvie évanouie & sans sentiment ! Je voulus la secourir. Sa mere me prévint & lui donna de l'eau des Carmes. Elle revint peu-à-peu. Sa mere se contraignit assez pour me dire poliment, qu'elle me prioit de sortir & de faire en sorte que personne ne me vît. Sylvie étoit si saisie, qu'elle n'eut pas la force de me dire un seul mot. Nos regards seuls nous aprirent mutuellement la situation de nos cœurs.

Ceux qui ne connoissent le monde que médiocrement, seront étonnez des sentimens que je donne à deux

Co.

Comédiennes. Le Théâtre n'a pas la réputation de faire des Vestales, je le sçai & on verra dans la suite de ces Mémoires que je les connois assez bien. Mais aussi il ne faut pas croire qu'il n'y ait pas des Comédiennes sages. J'en ai connu plusieurs, sur le compte desquelles il n'y a eût rien à dire, & pour justifier par des exemples vivans mon opinion, je désie la médifance la plus maligne de trouver à redire sur la conduite de la Sallé & de la fille de Thomassin. D'ailleurs Sylvie avoit été élevée toute sa vie dans un Couvent & ne faisoit encore que d'entrer au Théâtre.

Sylvie
quitte
sa belle-
mère.

J'étois impatient de sçavoir la conversation qu'elle avoit eüe avec sa mère, & j'allois envoyer un de mes gens pour s'en informer, lorsque je reçus ce billet.

Venez chez la Robbet, diabord que vous aurez reçu ma lettre. Nous sommes ma mère & moi dans une situation à ne pouvoir plus vivre ensemble. J'ai mille choses à vous dire. Je crains bien que le malheur qui m'est arrivé hier au soir ne soit pas le dernier que j'ai à appréhender.

J'al-

J'allai dans l'instant chez la Rob- Le
 ben. C'étoit une Comédienne de la Mar-
 Troupe. J'y trouvai Sylvie, qui me quis les
 parut très-affligée. Ce qui lui faisoit fac-
 le plus de peine, c'étoit d'être obli- com-
 gée de se séparer de sa belle mere.
 Elle avoit été piquée de quelques
 discours qu'elle lui avoit tenus, & et-
 le n'avoit pu résister à la tentation de
 lui répondre. Elles en étoient venues
 aux invectives & s'étoient mises tou-
 res les deux dans la nécessité de ne
 pouvoit plus vivre ensemble. J'étois
 fâché de mon côté que Sylvie quittât
 sa mere. Je comptois combien un
 pareil éclat seroit de bruit. Je lui
 proposai de la raccommo- avec
 elle & de me charger de cette paix.
 J'y consens volontiers, me répon-
 dit - elle. Mais je doute que vous
 en ventez à bout. Je l'assurai que
 je réussirois. J'allai chez la mere,
 qui fut d'abord étonnée de me voir.
 Madame, lui dis - je, votre fille
 m'envoie chez vous, pour vous de-
 mander sa grace. Elle a cru qu'étant
 la cause de votre brouillerie, je de-
 vois me charger du raccommode-
 ment. Vous croyez qu'il y a quel-
 que

que chose de criminel entre votre fille & moi. J'ose vous protester, par ce qu'il y a de plus sacré, que nos sentimens sont aussi purs que le jour. Je pouvois lui parler de la sorte; car Sylvie & moi comptant sur notre amour & notre constance, nous nous regardions comme époux. Soit que sa mere fut touchée de ma sincérité, soit qu'elle pénétrât une partie de nos sentimens, ou que l'amour qu'elle a toujours eu pour sa fille la déterminât, elle me répondit qu'elle croyoit Sylvie trop sage pour avoir d'autres sentimens que ceux que je lui donnois. Mais qu'une jeune personne se perdoit souvent par des indiscretions. Que je sentoiss bien moi-même combien l'heure où elle m'avoit trouvé avec elle étoit peu convenable. Qu'elle n'avoit pu s'empêcher de lui dire ce qu'elle en pensoit. Qu'au reste elle étoit la maîtresse de revenir quand elle voudroit. Qu'elle la recevroit toujours comme un fille qu'elle aimoit. Que je serois le maître de lui parler toutes les fois que je voudrois, pourvû que ce fut à des heures qui convinssent à
la

la bienfiance. Je dis à Sylvie la réponse de sa mere. Elle retourna chez elle, & je fus témoin de leur raccommodement. Je crois que ce qui le facilita, fut que la mere avoit pénétré une partie de nos secrets.

Peu de jours après, les Comédiens partirent, pour aller à Nîmes ^{Plant} qu'il passer le tems des vacances du Parlement, la ville dans ce tems-là ne ^{forme} pour ^{épouser} Sylvie, pouvant soutenir un spectacle. J'avois résolu de prendre ce tems pour finir entièrement mes affaires avec Sylvie. Je comptois, lorsqu'elle seroit en Languedoc de l'épouser en secret. Un Prêtre, que j'aurois gagné pour quelque argent, eût fait cette cérémonie. Je voulois lui faire quitter la Comédie. Elle eut vécu dans quelque maison de campagne auprès d'Aix, & j'aurois attendu la mort de mes patens pour déclarer mon mariage. Mais le Ciel qui me préparoit un torrent de malheurs en disposa autrement.

Quelque-tems après que Sylvie fut partie, elle eut une nouvelle dispute avec sa mere, qui lui reprocha de l'avoir

l'avoit surprise avec moi. C'étoit frapper son cœur par l'endroit sensible. Aussi sortit-elle de chez sa mère. J'en fus fort surpris, lorsque j'arrivai à Nîmes. Je lui en témoignai mon chagrin. Elle se plaignit si fort des manières qu'elles avoient essayées, que connaissant d'ailleurs son caractère, je ne doutai point qu'elle n'eût raison.

Il y avoit deux ou trois jours que j'étois en Languedoc. Tout étoit résolu, ainsi que nous l'avions prémédité. Sylvie devoit quitter la Comédie, lorsque la Troupe partiroit de Nîmes & venir me trouver en Provence dans une maison de campagne, où je devois la loger. J'avois trouvé un Prêtre, qui m'avoit promis de nous marier lorsque tout changeroit de face.

Avant J'entre dans la vaste mer de mes
 tures de infortunes & le souvenir m'en est en-
 la du core sensible après dix ans d'écoulez.
 Lac n'y avoit à la Comédie une Actrice,
 nommée la du Lac, montre que le
 Ciel avoit produit pour mon mal-
 heur. Elle avoit été long-temps en-
 tretenuë par le Prévôt des Marchands
 de

de Lyon, étant Danseuse à l'Opéra, & après avoir eu de lui cinq ou six enfans, elle s'étoit mariée à un Comédien, à qui elle avoit donné près de trente mille livres en argent ou en bijoux. C'étoit le reste d'une banque-rote de plus de huit cent mille livres qu'elle avoit fait faire à son amant. Cette femme haïssoit Sylvie sans savoir pourquoi. Elle affectoit souvent de me plaindre de ce que j'étois si amoureux. Mais le peu d'attention que je faisois à ses discours, & la conduite de Sylvie, qui étoit irréprochable, faisoient qu'elle n'osoit s'expliquer clairement.

Le nom que j'avois été éloigné d'elle lui donna plus de hardiesse. Avez-vous vu, me dit elle un jeune Abbé, qui parle à Mademoiselle Sylvie ? Il me paroît qu'elle n'est pas fâchée de l'écouter. Je ne sçai, lui dis-je, de quel Abbé vous me parlez. Mais je puis assurer que depuis que je suis ici, je n'ai vu qui que ce soit aller chez elle. Il faut donc, me dit elle, qu'on lui ait donné son congé depuis que vous êtes arrivé. Ce discours fait d'un air ingénou, fit couler dans

Elle tâ-
che de
broûil-
ler Syl-
vie & le
le Mar-
quis.

MEMOIRES

40 dans mon cœur le poison le plus dangereux. J'avois ignoré jusqu'alors les maux que causoient cette passion. Je sentis tout ce qu'elle peut inspirer de rage & de douleur. J'allai chez Sylvie. Mon air triste en l'abordant l'étonna beaucoup. Elle m'en demanda la cause. Je la lui avouai naturellement. Est-il possible, me dit-elle, que vous croyez de pareilles impostures ? Avez-vous vu jusqu'ici quelque chose qui ait pu vous faire soupçonner que je fusse capable d'une pareille conduite ? Ses larmes achevèrent de me convaincre & la tranquillité rentra dans mon cœur pour quelques momens. Mais étant allé dans la loge de Sylvie, avant la Comédie, j'y trouvai l'Abbé dont on m'avoit parlé. J'ai sçu depuis, que loin de penser à elle, il étoit amoureux de la Robben.

Il lui proposa cette rencontre fut un coup de foudre pour moi. J'eus peine à me de sortir contraindre. Sylvie s'en aperçut. Elle affecta beaucoup de froideur pour lui ; cette froideur même augmenta mes soupçons. Je crus qu'elle vouloit me tromper. Je sortis de
fa

sa loge, & ne lui parlai point du reste de la Comédie. Je fus dévoré pendant qu'elle dura des plus cruels mouvemens. Dès que Sylvie fut sortie, j'allai chez elle. Je la trouvai noyée dans ses pleurs. Elle avoit connu à ma conduite qu'elle étoit ma façon de penser. Eh bien, me dit-elle, nous vivions trop heureux ! Il faut que vous troubliez notre tranquillité par des chimères que vous vous forgez. Je ne sçai, lui dis-je, si mes soupçons sont bien ou mal fondés. Mais je sçai qu'il faut vous résoudre à partir cette nuit avec moi pour l'Espagne, ou bien à nous séparer pour jamais... Partir pour l'Espagne, s'écria Sylvie ! Eh que voulez-vous y faire ? Je veux vous y épouser, & y vivre avec vous jusqu'à ce que je puisse retourner en France. Il est impossible, en vous faisant quitter la Comédie aujourd'hui, que cet éclat ne soit sçu de mes parens. Cela rompt toutes mes mesures, & j'aurois peine s'ils aprenoient jamais quels sont mes sentimens, à vous mettre à couvert de leur haine. Il faut donc que je m'éloigne de la France. Cette réso-

42 MEMOIRES

solution me précipite dans de grands inconvéniens. Mais mon cœur est trop troublé pour vous souffrir plus long tems à la Comédie.

Elle y
con-
sent.

Sylvie me representa en vain que c'étoit me perdre que d'agir de la sorte. Que j'apprenois à mes parens ce que je voulois leur cacher. Je n'ai plus rien à ménager, lui dis-je, & si l'argent me manque, je serai plus heureux étant Comédien avec vous, s'il le faut, dans le Pays étranger, que jaloux & desespéré au milieu de ma patrie par la crainte de perdre votre cœur. Sylvie n'osa résister davantage. Elle craignoit que je n'attribuasse son opiniâreté à quelque nouvelle tendresse. Eh bien, me dit-elle, je suis prête à vous suivre. Mais du moins souvenez-vous, si vous êtes jamais malheureux, de ne vous en prendre qu'à vous-même.

Ils par-
tent
pour
l'Espa-
gne.

Charmé d'avoir fait consentir ma Maîtresse au projet insensé que j'avois formé, je préparai tout pour mon départ. Je la fis habiller en homme, pour qu'elle fût moins connue. Je fis tenir ma chaise de poste prête pour neuf heures du soir, au sortir de
la

la Comédie , parce que la Troupé ne jouant point le lendemain , cette circonstance me donnoit deux jours à courir sans qu'on s'aperçut de notre évasion.

Il m'arriva en passant par Perpignan, ^{Avan-}
 un incident qui me jetta dans un ^{turc}
 grand embarras. Quoiqu'il y eût ^{qu'ils}
 plus de dix - huit mois que la peste ^{ont à}
 fut finie , on ne laissoit entrer per- ^{Perpi-}
 sonne en Espagne sans passe - port. ^{gnan.}
 Lorsque je fus chez le Commandant ,
 il me dit que j'aurois de la peine à
 pénétrer plus avant , & qu'il ne pou-
 voit pas me donner un passe port
 comme venant de Perpignan , puis-
 que je venois de plus loin. J'étois
 dans le dernier embarras. Je me voyois
 obligé de retourner. Je n'osois m'ar-
 rêter trop long tems sur une grande
 route , de peur que ma famille n'eût
 fait courir après moi , dès qu'elle scau-
 roit mon évasion. Je m'avisai d'un
 moyen qui me tira d'embarras. J'allai
 trouver le Secrétaire du Comman-
 dant. Je lui dis que j'étois Officier ,
 qu'une affaire malheureuse m'obli-
 geoit de sortir de France : & que je
 le priois de vouloir dire à son Maître

44 M E M O I R E S

de quoi, il étoit question, persuadé qu'il ne voudroit pas perdre un Gentilhomme. Deux louis d'or, & une tabatière d'argent que je joignois à mes raisons, le persuadèrent entièrement. Il me donna lui-même le passe-port, dont j'avois besoin, & j'arrivai le lendemain à la Jonquiére, première ville d'Espagne.

Le hazard me conduisit dans une hôtellerie, où il y avoit deux Provençaux, Capitaines dans les Troupes Espagnoles, qui s'en alloient à Barcelone. Ils me reconnurent. J'eus beau vouloir leur dissimuler que je n'étois pas le Marquis d'Argens. Ils m'avoient vû tous deux en France. Il fallut le leur avouer. Quoique Sylvie fut encore habillée en homme, ils connurent bien que c'étoit une fille. Je ne leur cachai rien de mon aventure, si ce n'est le nom & la condition de Sylvie. Je leur dis qu'elle étoit fille d'un Président du Parlement de Provence, que je l'avois enlevée du Couvent, & que j'allois l'épouser à Barcelone. Ils m'offrirent tout ce qui dépendoit d'eux dans ce pays, & nous eumes d'abord lié une étroite amitié.

amitié ensemble. Deux jours après nous arrivâmes.

Je voulus d'abord exécuter ce que ^{Il me} j'avois promis à Sylvie. Je priai ces ^{vaille à} Officiers de m'adresser à quelque Prê- ^{son ma-} tre qui me dit la conduite qu'il fal- ^{riage.} loit tenir. Ils m'en firent connoître un, qui parloit assez bien François & qui étoit Chevalier du Saint Office, autrement dit Inquisition. Il m'assura d'abord que rien n'étoit si facile que de me marier. Que le Concile de Trente étoit reçu en Espagne purement & simplement. Que le consentement de parens n'étoit point nécessaire. Il se chargea d'en parler au Grand-Vicaire.

Le lendemain, il vint nous voir ^{Sylvie} de sa part & nous prier d'aller chez ^{entre} lui. Nous y fumes avec Sylvie. Il ^{chez} nous dit qu'il nous épouserait; mais ^{une Da-} qu'il falloit auparavant que nous ^{me Es-} nous missions pour trois jours dans ^{le.} un Couvent, pour marquer notre soumission à l'Eglise. Ce mot de Couvent fit peine à Sylvie. Le Grand-Vicaire s'en aperçut, & lui dit fort obligeamment, qu'il voyoit qu'elle n'alloit point volontiers chez des Religieuses.

ligieuses. Mais qu'il la mettroit dans une maison auprès de quelque Dame, ce qui feroit le même effet. Ce fut chez Madame de Prédajas, Intendante de Caralogne, que Sylvie fut mise en dépôt. Quant à moi, on me donna le Couvent des Mathurins pour retraite. J'étois pourtant le maître d'aller voir ma Maîtresse lorsque je voudrois. Ce fut ce qui nous perdit tous les deux.

L'Intendante, qui avoit d'abord pris Sylvie en amitié, eut la curiosité de me voir. J'étois si jeune, qu'elle fut étonnée que j'eusse osé enlever une fille. Je tâchai pourtant par mes discours de m'acquérir son estime. Mais plus elle crut apercevoir en moi quelque génie, plus elle eut d'envie d'aprofondir ce mystère. Lorsque je fus sorti, pour me retirer dans le Couvent où je couchois, elle tourna si bien Sylvie, qu'elle lui fit avouer nos secrets.

Elle se met dans le Couvent.

Nous devions nous épouser le lendemain. Mais nos affaires changèrent bien-tôt de face. Je fus surpris d'apprendre en m'éveillant que Sylvie étoit allée dans un Couvent de Religieuses
dès

dès la pointe du jour. J'y courus. Elle m'avoua qu'elle avoit eu la foiblesse d'avouer à l'Intendante qu'elle étoit Comédienne, & que cette Dame lui avoit dit qu'il ne convenoit pas qu'elle se mêlât davantage de ses affaires. Quelle s'étoit retirée par son conseil dans ce Couvent pour attendre que les trois jours fussent écoulés. Elle ajouta que ces Religieuses l'avoient parfaitement bien reçue, à la sollicitation de l'Intendanté, qui lui avoit promis de la servir en tout ce qui dépendroit d'elle, pourvu que la chose ne parut point. J'allai voir mon Chevalier de l'Inquisition, qui me servoit de Procureur. Je lui avouai tout ce qui se passoit. Il me dit que je ne devois point m'étonner. Que la différence d'état & de condition ne faisoit point un empêchement au mariage; & comme il voyoit qu'imbu des maximes de France, je doutois fort de ce qu'il me disoit, il me raconta une histoire fort particulière, qui s'étoit passée trois semaines avant que j'arrivasse à Barcelone.

Vous voyez, me dit-il, le Comte
de

Hist. de Montemar, Viceroy de cette Province. Il vient d'éprouver que la plus haute naissance, n'est point une raison pour empêcher l'effet d'un Sacrement. Il reste veuf de fort bonne heure avec deux filles. Il maria l'aînée avec un Seigneur. Sa cadette s'appeloit Isabelle. Elle étoit bien faite, aimable, & auroit eu sans doute une fortune aussi brillante que sa sœur, si l'amour, qui renverse tant de projets, n'eût réglé autrement sa destinée. Le Comte de Montemar avoit dans sa maison un jeune Officier de son Régiment, qui lui servoit d'Ecuyer. Il étoit d'une fort jolie figure & plein d'esprit. Isabelle le voyoit souvent. La charge qu'il avoit chez son pere l'obligeoit de lui rendre mille services journaliers. Elle vint à l'aimer. Elle fit les premières avances. L'Ecuyer, ravi de sa bonne fortune, joignit de son côté la reconnaissance à l'amour. Isabelle gagna un Prêtre qui les maria. La Femme de Chambre qui étoit du complot, introduisit l'Amant pendant la nuit dans la chambre de sa Maîtresse. Le mariage s'y consumma. Leur bon-

DU M. D'ARGENS. 49

bonheur dura près de six mois. Mais Isabelle s'étant aperçue qu'elle étoit enceinte, il fallut songer comment elle apprendroit son mariage à son pere. Elle pensa d'abord à la sûreté de son amant, & elle l'envoya dans un Province éloignée de la Catalogne, ensuite, s'étant mise dans un Couvent de Religieuses, elle écrivit à son pere son mariage & sa grossesse. Le Comte de Montemar demeura pétrifié en lisant la lettre de sa fille. Il jura de faire périr son Ecuyer & envoya retirer Isabelle par des Soldats, du Couvent où elle s'étoit retirée. L'Eglise se scandalisa du violement de ses droits. L'affaire fut portée en Cour. Il vint ordre au Comte de Montemar de mettre la fille en liberté, d'aller rejoindre son mari, & de lui donner une pension alimentaire. Elle est partie depuis deux jours, au grand contentement du Peuple, à qui cet exemple a fait voir que l'Eglise ne fait aucune distinction entre les enfans.

Cette histoire dont j'avois déjà en- Diffi-
tendu parler confusément, calma culté
un peu mes inquiétudes. J'allai chez que l'E-
E le vêque.

ait au
Mar-
quis.

le Grand-Vicaire. Il me parut que l'Intendante l'avoit instruit du sort de Sylvie. Il me dit que l'Evêque feroit quelque difficulté de me marier, sans avoir auparavant une certificat comme je n'étois pas marié, & qu'il falloit écrire en France pour avoir une attestation de l'Official. Que je ne m'en devois faire aucune peine, parce que si on me la refusoit, il me donnoit sa parole de passer plus avant. Qu'étant François & Etranger, il étoit obligé d'observer plus de mesures que si j'avois été Espagnol.

Il est
recon-
nu d'un
Pro-
vençal.

J'allois passer les après-dînées avec Sylvie en attendant que le tems de notre mariage arrivât, & le soir je me retirois chez les Moines. Passant un jour dans les ruës, je m'entendis apeller par mon nom. Je me retournai, & je vis un homme habillé superbement, qui me dit, vous serez surpris, Mr. le Marquis, d'être connu d'une personne qui ne l'est point de vous. Je vous ai vû fort jeune. J'ai été ami de Mr. votre pere, & je serai charmé de pouvoir vous rendre tous les services qui dépendront de moi. Comme celui qui
me

DU M. D'ARGENS. 51

me parloit avoit l'air d'une homme au-dessus du commun , je tâchai de répondre à sa politesse. Il me proposa d'entrer chez lui. J'étois auprès de sa maison , j'acceptai ses offres avec plaisir. Il étoit parfaitement bien logé. Lorsque nous fumes assis , mon nom , me dit - il , vous sera moins inconnu que ma figure. Je m'apelle Vaumale. J'ai en Provence mon frere aîné, qui le nomme Valcroissant. A ce mot, je me levai pour l'embrasser. Je connoissois sa famille & son frere particulièrement. Lorsque je lui eus témoigné le plaisir que j'avois de le voir , il m'aprit qu'ayant eu une affaire en France dans son Régiment , il avoit été obligé de passer depuis quelques années en Espagne. Qu'il étoit Capitaine dans les Gardes Valonnes. Qu'ainsi son exil de France avoit été la cause de sa fortune.

Il me demanda ensuite quel sujet m'amenoit à Barcelone. Je lui en dis la raison. Il l'a sçavoit déjà , il l'avoit prise à l'Intendance. Il ignoroit seulement la condition de Sylvie ; & comme il me questionnoit beau-

Il se perd par une confidence qu'il lui fait.

sur son compte , j'eus la foiblesse de faire la même faute qu'elle avoit faite auprès de Madame de Pédras. En un mot je lui avouai qu'elle étoit Comédienne. D'abord il en parut surpris. Mais se contraignant ensuite , il me dit que l'amour égaloit tous les états , & que pour lui il n'en seroit pas moins porté à me faire plaisir. Je lui scus bon gré de ses offres , & je me livrai à lui dès ce moment. Dieu ! qu'il m'en a coûté cher , & que j'ai bien payé ma crédulité !

Il est arrêté. Il me pria pour le lendemain à dîner. Je ne pus le lui promettre , parce que j'allois régulièrement depuis une heure jusqu'à cinq chez Sylvie. Il me proposa de venir prendre du café sur les trois heures. Je crus que je ne pouvois sans impolitesse le lui refuser. Le lendemain donc je quittai Sylvie , deux heures plutôt qu'à mon ordinaire. Elle me demanda où j'allois. Je ne scâis , me dit-elle , mais je sens un mouvement dont je ne suis pas la maîtresse. J'ai un présentiment que je ne vous verrai plus. Je traitai ce qu'elle me disoit de foibles-

foiblesse. En éfet , je n'y voyois aucune aparence. Je me rendis chez Vaumale qui m'attendoit. Nous prîmes du caffé. Il affecta de ne me parler de rien. Comme j'allois sortir , il me dit , où passez - vous vos avant-soupers ordinairement ? Je lui répondis que je n'avois encore aucune habitude , & que je me retirois de fort bonne heure dans mon Couvent. Voulez-vous , me dit-il , que je vous mène dans une maison , où la maîtresse a deux jolies filles. C'est la Gouvernante de la Citadelle. J'étois si éloigné d'avoir aucun soupçon sur son compte , que s'il m'eut proposé d'aller par-tout ailleurs , je l'aurois suivi. Comme je n'avois jamais vû la Citadelle , je l'acceptai avec plaisir. Nous nous mîmes en chemin , & lorsque je fus arrivé entre le pont de l'avance & celui de la place , nous trouvâmes le Gouverneur qui soitoit. Vaumale fit arrêter son carosse. J'ai un Mémoire , lui dit-il , à vous rendre de la part de Mr. le Comte de Montemar. Il lui donna en même tems un papier. Le Gouverneur , l'ayant lu , lui dit , qui faut-il arrêter ?

34 M E M O I R E S

C'est Monsieur, dit Vaumale, en me montrant. Le Gouverneur alors m'ordonna de rendre mon épée au Sergent de garde, qu'il apella. Il m'eut été inutile de penser à me défendre. J'étois enfermé dans la Citadelle entre deux corps-de-garde. Je me contentai de dire à Vaumale; Monsieur, nous nous reverrons. Vous me sçaurez gré un jour de ce que je fais, me dit-il.

On me mena dans une tour, qui faisoit la plus belle prison du monde, s'il peut y en avoir de telles. J'y trouvai un jeune Colonel Italien, nommé le Comte Baratieri, qui avoit été arrêté pour une affaire qu'il avoit eue. Il y avoit le neveu d'un grand d'Espagne & le Fils du Commissaire Ordonnateur de la Catalogne. Ces deux-ci étoient pour un cas semblable au mien. Ces Messieurs me reçurent fort poliment. Ils parloient tous François. Je leur contai mes aventures. Ils en parurent d'autant plus touchés, que mon sort approchoit infiniment du leur. On peut juger de ce qui se passoit dans mon cœur. Deux jours s'écoulèrent sans

sans que je pusse avoir aucune nouvelle de Sylvie. Il y avoit ordre de ne laisser parler aucun des Prisonniers de la Tour à qui que ce soit.

Cependant Sylvie envoya aux Mathurins pour sçavoir de mes nouvelles. On ne sçauroit exprimer quel fut son desespoir, lorsqu'on lui aprit qu'il y avoit deux jours que je n'avois point paru. Elle crut d'abord qu'ennuyé des longueurs & des fatigues que nous essuyions, je l'avois abandonnée. Mais ensuite faisant réflexion sur mon caractère & combien il étoit éloigné d'une pareille perfidie, elle comprit qu'il falloit que j'eusse été enlevé, ou arrêté, sans qu'on le sçût.

Vaumale s'étoit bien gardé de le ^{Projet} dire. Il avoit joué un jeu à se fai- ^{d'enle-} ver le
re un affaire fort sérieuse, comme ^{Mar-} je le dirai dans la suite. Il avoit dit ^{quis.}

au Comte de Montemar qu'il me feroit embarquer sans qu'on le sçût. Celui-ci charmé, à cause de l'aventure qui étoit arrivée à sa fille, de faire peine aux gens d'Eglise, avoit donné l'ordre pour m'arrêter, si on pouvoit m'obliger par finesse à

56 MEMOIRE S

sortir de la Ville , pour qu'on n'en sçut rien. Le projet de Vaumale étoit de me remettre à un Capitaine de Vaisseau , qui auroit répondu de moi jusqu'en France. Il auroit réussi , si le Ciel ne m'eut inspiré un heureux artifice. J'avois demandé la permission d'écrire à ces deux Capitaines , que j'avois rencontrez en entrant en Espagne. On me la refusa constamment. Je voulus voir Vaumale. On me dit qu'il étoit parti pour Girone. Je dis que je voulois me confesser & qu'on me fit venir un Prêtre. A ce mot de Prêtre , la Sentinelle s'inclina. Le Sergent de garde à notre Tour courut chez le Commandant , & revint me dire qu'on alloit m'amener un Confesseur.

Ce
Projet
man-
que.

Une heure après , quelle fut ma surprise , lorsque je vis entrer mon Chevalier de l'Inquisition ! Quoi ! Vous êtes ici , me dit-il , & c'est pour vous qu'on est venu me chercher ! Ah ! je vous jure sur la croix que je porte , que je vous tirerai d'ici. Je cours avertir Mr. le Grand - Vicaire & votre Maîtresse de votre situation.

Il

DU M. D'ARGENS. 57

Il y a deux jours que la pauvre fille n'a point pris de nourriture. Mon Confesseur disparut à ces mots. Il revint deux heures après avec le Promoteur d'Officialité, qui m'arrêta dans la prison de la part de l'Eglise, & ordonna au Gouverneur d'avoir à me représenter toutesfois & quantes elle me demanderoit.

Dès ce moment, l'entrée de la Le Tour fut permise à mes amis. Je ^{Mar-}reçus des lettres de Sylvie. J'en avois ^{quis}est souvent trois ou quatre par jour. ^{est}moins Elle m'écrivoit de me tranquiliser, & resser- que de la façon dont alloient nos ^{ré.}affaires, nous en verrions bien-tôt la fin. Je demurai deux mois dans ma Tour, arrêté par le Roi d'Espagne d'un côté, & par l'Eglise de l'autre. Cependant mon départ avoit fait un bruit infini en France. On ignoroit où j'étois allé. Mais les lettres qu'on avoit écrites à Aix à l'Official, aprirent que j'étois en Espagne & que je voulois épouser Sylvie.

Je ne sçauois exprimer la colère de ^{Démar-}ches de mon pere. Il jura de m'exhéréder. ^{sa fa-}mille Il demanda une lettre de cachet pour ^{contre}moi, lui.

58 M É M O I R E S

moi, s'il-pouvoit me faire revenir en France, & envoya à Barcelonne un de ses amis, nommé Crivelly, homme d'esprit & d'un excellent caractère, pour intervenir en son nom. Il le chargea d'une procédure qu'il fit faire par le Juge criminel à Aix, où Sylvie étoit dépeinte comme la plus grande malheureuse du monde.

Mé-
moires
qu'il
présen-
te à l'E-
vêque.

Dès que Crivelly fut arrivé, il vint me voir & me montra l'information qu'on avoit faite contre Sylvie. Elle me causa plus d'indignation que de colère. Cependant comme je craignois qu'elle ne prévint l'Evêque & le Grand-Vicaire, qui étoient les deux seules personnes maîtresses de mon sort, j'écrivis un mémoire de vingt feuilles en latin, que je leur envoyai. Crivelly y répondit assez bien. Mais comme j'étois fondé & que j'avois pour moi tous les Casuistes Espagnols & le Concile de Trente, il me fut aisé, dans une réponse de six feuilles, d'anéantir toutes ses objections.

Crivelly comprit bien qu'il falloit mettre en œuvre autre chose que des
argu-

argumens. Il venoit me voir tous les jours, il étoit poli infiniment, & quoiqu'il fut mon plus grand adversaire, je ne pouvois m'empêcher de l'aimer. Je comparois ses manières avec celles de Vaumale, qui étoit un Provençal pétulant & à qui j'avois été obligé d'interdire ma chambre, de peur de m'emporter à quelque violence. Je m'étois bien promis en sortant de prison d'avoir une affaire avec lui, & lorsqu'il m'étoit venu voir, je ne m'étois contraint que pour être plus sûr de mon fait. Il n'osoit pas même agir ouvertement, parce que Sylvie, qui s'étoit fait des amis dans le Couvent, menaçoit de le prendre à partie. Ainsi Crivelly étoit le seul qui fut déclaré contre moi. Il me sonda plusieurs fois de toutes les manières imaginables. Mais il me trouva ferme dans mes sentimens, & il perdit les peines à vouloir m'éloigner de Sylvie.

Il s'attacha à elle. Il lui demanda la permission de l'aller voir. Il se plaignoit de la commission dont il étoit chargé. Enfin il sentit plaisir autant à la Maîtresse qu'à l'Amant.

Quand

Quand il vit que Sylvie l'écoutoit ; il lui fit pressentir, que puisqu'elle m'aimoit véritablement, elle devoit ne point me rendre malheureux. Que mon pere lui donneroit de quoi s'établir. Que tôt ou tard, reconnoissant la faute que j'avois faite, je la quitterois. Que le lendemain que nous serions mariez en Espagne, mon pere feroit casser notre mariage en France. L'Intendante, que Crivelly avoit mise dans son parti, tenoit les mêmes discours.

Elle J'étois destiné à être malheureux. promet de ne point épouser le Marquis. Mon sort influa dans ce moment sur le caractère de Sylvie. Elle se démentit, & me sacrifia à douze mille livres que mon pere lui donna. Crivelly & l'Intendante lui firent signer un écrit, par lequel elle se départoit de tous ses droits & déclaroit ne vouloir pas m'épouser, quand même je le voudrois. Elle renditen conséquence les promesses & le dédit que je lui avois fait. Je ne pensois à rien moins qu'à cette rupture. J'avois reçu la veille deux lettres de Sylvie. Mon affaire prenoit un fort bon train.

Qu'on

Qu'on juge quelle fut ma surprise, lorsque Crivelly me montra la déclaration de Sylvie, & mes promesses ! Je restai immobile. Il me fut impossible de dire un seul mot. Crivelly eut l'attention, pour ne point augmenter ma peine, de sortir, & il me laissa seul avec mon Commissaire de l'Inquisition, qui étoit aussi stupéfait que moi. Je le priai de vouloir se charger d'une lettre pour elle & de m'en apporter la réponse. Il s'acquitta de sa commission. Mais la lettre de Sylvie ne fit qu'augmenter mon desespoir. Elle est si profondément gravée dans mon cœur, que je n'en oublierai jamais les termes.

Je viens de vous rendre à votre famille. Partez, & oubliez - moi, si qu'elle cela peut vous rendre heureux. Je vais lui faire des vœux, qui m'attacheront pour le reste de ma vie dans le Couvent où je suis, & me punir d'avoir donné trop facilement dans des idées qui m'ont plongée dans les plus grands malheurs. Adieu. Ne m'écrivez plus ; car je ne vous ferois point de réponse.

La lecture de cette lettre me rendit comme insensible pour un instant.

Lettre

écrite.

Déses-

poir ou

il tom-

tant. b6

tant. Ensuite revenant, à moi-même, je compris que mes maux étoient de ceux que la mort seule peut finir. L'unique chose qui m'embarassoit étoit d'avoir du poison. Le désespoir m'en fit trouver. Je pillai du verre, que je mêlai avec du tabac d'Espagne excessivement fort. J'en composai dix ou douze paquets, & lorsque je les eus préparés, j'écrivis cette lettre à Sylvie.

Sa lettre à Sylvie. *Je vais mourir, cruelle, & c'est vous qui conduisez les coups qui me font descendre dans le tombeau. Je vous pardonne de m'avoir rendu malheureux. Mais je ne puis souffrir que vous m'accusiez d'être cause de vos infortunes. Au moment que vous lisez cette lettre; je ne vis plus. Oubliez mon trépas, si cela peut bannir votre infidélité de votre mémoire.*

Il prend du poison. *J'envoyai cette lettre à Sylvie par celui qui nous apportoit à manger, & comme nous allions nous mettre à table & que nous étions tous enfermés dans la même chambre, je pris les balotes de poison que j'avois, & à la première cuillerée de soupe que j'avalai, j'en glissai une. A la*

la seconde que je voulus prendre , Et on
 le tabac d'Espagne s'étant fondu dans l'en
 ma bouche je devins violet. Dans le empê-
 moment le Comte Baratieri , qui che.
 s'en aperçut , se doutant de quel-
 que chose , se jetta sur moi. On me
 trouva le reste du poison sous ma ser-
 viette. On me fit avaler de l'huile
 malgré mes efforts , ce qui m'ayant
 fait vomir , empêcha que le verre
 pilé ne passât dans les intestins. J'en
 ai pourtant été incommodé fort long-
 tems de la poitrine & de l'estomac.
 Quand on m'eut enlevé le moyen de
 cesser de vivre , je n'eus plus d'autre
 recours qu'aux larmes. Je formai la
 résolution de me laisser mourir de
 faim.

Cependant le Ciel m'avoit desti On s'é-
 né à de plus grands malheurs. Sylvie force
 avoit reçu ma lettre. A peine l'eut- en vain
 elle lue , qu'elle troubla tout le Cou- de le
 vent par ses pleurs. Crivelly aprit conso-
 jusqu'ou j'avois poussé ma rage. Il
 vint me voir & me dit tout ce qu'il
 put s'imaginer. Je ne lui répondis
 jamais un seul mot. Il lut dans mes
 regards que j'avois peu de part à la
 vie. Il courut chez Sylvie. Elle étoit
 per-



persuadée que je ne vivois plus. Il la dissuada & lui aprit qu'on m'avoit sauvé. Cette nouvelle la rassura un peu. Crivelly lui dit de m'écrire, pour m'empêcher de me porter à des extrémités si funestes. C'étoit bien son dessein, sans qu'il le lui conseilât. Elle m'envoya cette lettre.

Vivez, mon cher Marquis, ou je vous suivrai au tombeau. Votre dernière marque d'amour me fait voir combien vous méritez d'être aimé. Je vais me servir de l'argent que votre père m'a donné, pour vivre seule dans une maison de campagne, en attendant que vous trouviez le secret de venir me joindre. Retournez en France, puisqu'il le faut. Mais revenez le plutôt que vous pourrez. Vous me trouverez toujours fidèle. Je vous le jure par votre amour, qui m'est plus cher que la lumière des Cieux.

On le ramène en France. Qu'on est foible, quand on est amoureux! Cette lettre remit le calme dans mon ame. J'en reçus encore plusieurs autres pendant deux jours que je restai à Barcelone. Enfin je partis avec une escorte de vingt-cinq Maîtres qui avoient ordre de me remettre

DU M. D'ARGENS. 65

mettre entre les mains du Gouverneur de la première ville François. En vain je demandai à voir Sylvie avant mon départ. Crivelly m'assura qu'il avoit des défenses expresses de mon pere. Je m'en consolai, dans l'espérance que j'avois de la rejoindre bientôt. Je la laissois avec de l'argent dans un pays où elle n'avoit rien à craindre de mes parens; hors la peine que j'avois d'être éloigné d'elle, mon cœur étoit assez tranquille. Lorsque je fus arrivé à Bellegarde, Mr. le Comte de Pertuis m'envoya avec vingt Grenadiers, jusqu'à Perpignan.

Mr. d'Andresel, qui étoit pour lors Intendant du Roussillon & qui fut ^{Il est transféré dans la Citadelle de Perpignan} après Ambassadeur à Constantinople, m'envoya son carrosse à la porte de la ville. Nous nous y mîmes, Crivelly & moi, & allâmes descendre chez lui. Il me dit qu'il étoit au désespoir que le Roi lui eût envoyé une lettre de cachet pour me faire mettre dans la Citadelle de Perpignan. Qu'il espéroit que ce seroit pour peu de tems. Qu'il vouloit me conduire lui-même à Mr. de Monmejan, qui en étoit le Gouver-

verneur. Il vint éfectivement avec moi & me presenta. Le Commandant me fit mille politesses ; il me retint à dîner avec Mr. d'Andresel , priant les Officiers de la Garnison de vouloir me recevoir à leur auberge , & me donna la Citadelle pour prison , quoique la lettre de cachet portât un ordre de me renfermer.

Sylvie
se ma-
rie en
Espan-
gne.

Crivelly partit , lorsqu'il m'eut établi dans mon nouveau domicile. Je n'y fus pas long-tems sans avoir des nouvelles de Sylvie. Je reçus plusieurs lettres de différentes personnes. Il m'en vint une entr'autres du Comte Baratieri , qui étoit sorti de prison & qui me marquoit qu'on parloit fort du mariage de Sylvie , que c'étoit l'Intendante qui le faisoit. Je traitai ces nouvelles de ridicules. Je pensois que Sylvie faisoit courir ces bruits , pour faire croire qu'elle ne pensoit plus à moi , lorsqu'on me manda qu'elle étoit mariée. J'eus beau lui écrire. Je n'en reçus plus aucune nouvelle. Je m'adressai à mon Commissaire de l'Inquisition. Il me marqua qu'il étoit vrai qu'elle avoit épousé un nommé Larcher , & que c'étoit

c'étoit Madame de Pédras qui avoit fait ce mariage. Je crus pour lors que Sylvie avoit tenu une conduite indigne d'une femme-d'honneur ; & qui ne l'auroit pas cru comme moi ? Il n'en étoit rien comme je l'ai appris dans la suite.

Cependant piqué au vif contr'elle, je résolus de l'oublier & de finir mon esclavage qui duroit depuis six mois. Je m'adressai à Mr. d'Andre sel, qui venoit d'être nommé Ambassadeur à la Porte. Je lui proposai de l'accompagner. Il l'accepta avec plaisir. Il écrivit à ma famille, & moi de mon côté je m'adressai au Marquis de Chateaurenard, pour parler à mon pere, qui étoit son ami depuis long-tems & qui avoit beaucoup de confiance en lui. Je lui avois en mon particulier des obligations qui seront éternellement gravées dans mon cœur. Il m'avoit soutenu contre les premiers mouvemens de ma famille, & il l'avoit empêchée de se porter à de plus grandes extrêmités. Comme il étoit reconnu pour un homme plein d'honneur, il s'étoit acquis le droit de dire

Le
Mar-
quis
obtient
son
élar-
gisse-
ment.

ce qu'il pensoit, & il soutenoit ce caractère de sincérité par une naissance illustre & par beaucoup de bien. Il me fit réponse, qu'il avoit obtenu ce que je demandois, & que je partirois avec les fils de Mr. d'Andresel, qui venoient attendre leur pere à Toulon, où je trouverois un équipage dont j'aurois lieu d'être content. Je reçus quelques jours après le rapel de ma lettre de cachet, & fis le voyage de Perpignan à Aix avec le jeune Marquis d'Andresel & son frere.

Son re- Lorsque nous arrivâmes en Proven-
tour en ce, ils allèrent chez mon pere. Je
Pro- ne les accompagnai point, & je ne
vence. vis personne de ma famille qu'un frere, que j'aimois autant que Sylvie. Il venoit de justifier, tout jeune qu'il étoit, combien il méritoit ma tendresse. Mon pere lui ayant offert, s'il vouloit quitter la Croix de Malthe, de le faire l'aîné, il l'avoit refusé constamment. Son amitié pour moi ne s'est jamais démentie, & dans les malheurs qui me sont arrivez, elle a été la seule chose qui m'ait apporté quelque consolation. Il m'aprit que ma mere auroit fort souhaité de
 me

me voir , mais que mon pere s'y étoit fortement opposé. Elle avoit alors une tendresse infinie pour moi. Elle n'avoit pas peu contribué à faire consentir mon pere à la révocation de ma lettre de cachet. Bien plus , comme il se plaignoit beaucoup de la dépense que je lui avois causée , ma mere lui offrit de vendre ses diamans. Son amitié pour moi a bien changé dans la suite. Il semble que c'est mon destin d'être rendu malheureux par les personnes qui m'ont le plus aimé.

Après avoir pris congé de mon frere , je partis pour Toulon. Mon pere y vint quelques jours après. Mr. l'Ambassadeur me mena chez lui. Il me parla assez doucement , me représenta le tort que je m'étois fait dans le monde , & finit par me dire qu'il souhaitoit que ma conduite fit oublier au public ma sottise , autant qu'il l'avoit déjà oubliée. Je ne m'attendois pas à une réprimande aussi modeste. Quoique je sente qu'il avoit le cœur fort bon , comme je ne suis pas celui de ses enfans qu'il a le plus aimé , je ne pensois pas en être quitte à si

70 MEMOIR DU M. D'ARGENS.

à si bon marché. A ce qu'il me disoit, je n'avois rien à répondre. Aussi ne parlai-je point. Le Marquis de Châteaurenard qui se trouvoit present à ce raccommoement, changea de discours. Il ne fut plus question de rien. Trois ou quatre jours après, nous mîmes à la voile pour Alger, où nous devons passer avant d'aller à Constantinoble, l'Ambassadeur ayant été chargé des négociations particulières pour les Beys d'Alger, Tunis & Tripoli.

Il s'em-
barque
pour
Conf-
tanti-
noble.

Fin du premier Livre.



MEMOIRES



MEMOIRES

D E

M. LEMARQUIS

D'ARGENS.



LIVRE SECON D.

L'ES CADRE qui portoit Voya-
l'Ambassadeur, étoit com-
posée de quatre Vaisseaux, ^{ge de}
le Solide de soixante & dou- ^{Conf-}
ze pièces de canon, *le Toulouse* de ^{tanti-}
soixante & seize, & deux Fréga- ^{nople.}
tes de cinquante, apellées *la Loi-*
re & la Vestale. Ces quatre vais-
seaux.

seaux devoient suivre l'Ambassadeur jusq'en Candie: Mr. de Grand-pré, qui commandoit l'Escadre, & qui montoit le *Toulouse*, devoit aller en Egypte avec la *Vestale*, & Mr. de Beaucaire, qui montoit le *Solide*, devoit mener l'Ambassadeur jusq'à Constantinople, ayant la Loire pour conserve. Comme les négociations, dont Mr. d'Andresel étoit chargé, tendoient, ou à renouveler l'alliance, ou à déclarer la guerre, la France avoit voulu faire paroître quatre vaisseaux de guerre, sur ces Côtes, pour en imposer davantage.

On mouille aux Fromentières.

Après deux jours de navigation fort heureuse, le vent grossissant excessivement, nous fumes obligez de mouiller aux Fromentières. Les Isles qui portent ce nom, sont à quelques lieues de celles de Minorque & de Majorque. Elles ont été peuplées. Mais *Barberousse*, en revenant de France avec la Flote Turque, en fit les habitans esclaves & les vendit à Constantinople. Il n'y a plus aucune habitation. On y peut faire commodément de l'eau & du bois. Comme nous restâmes près de

huit

DU M. D'ARGENS. 73

huit jours pour attendre le vent , je proposai au Chevalier de Clairac , Capitaine dans le Régiment de la Marine , & Ingénieur en chef actuellement , avec qui j'avois fait connoissance , d'aller voir l'Isle d'Yviça , qui n'est qu'à trois lieues des Fromentières. Clairac y consentit, & ce fut dans ce petit voyage que nous liâmes une amitié , qui ne finira sans doute qu'avec la vie. Il alloit à Constantinople par curiosité. Sçachant parfaitement les Mathématiques , il avoit cru pouvoir faire quelque nouvelle découverte. L'Ambassadeur , dont il étoit connu depuis long - tems , l'estimoit infiniment. Aussi le méritoit-il. Quoi qu'il n'eût pour lors que ving-cinq ans , il y avoit peu d'hommes en France qui joignissent tant de science & d'esprit , à tant de jugement & de probité.

Yviça est une Isle appartenante au ^{Le} Roi d'Espagne. Il y a une ville assez ^{Mar-} grande, mais mal bâtie, pleine de Cou- ^{quis va} vents des deux sexes , ainsi que toutes ^{voir} celles qui sont sous la domination des ^{l'Isle} Espagnols. Nous allâmes saluer le ^{d'Yvi-} Commandant. Il se tient dans le ^{ça.}

Château, situé sur une hauteur & défend la Ville & l'entrée du Port. Ce Gouverneur se nommoit Dup & sortoit des Gardes Valonnes. nous retint malgré nous un jour entier. Nous le menâmes à nos Vaisseaux, où il salua l'Ambassadeur. y fut magnifiquement régalé par M. de Beaucaire, qui commandoit le Vaisseau où étoit Son Excellence. Cet Officier trouva le secret de manger dans ce passage plus de vingt mille écus au-delà de ce qu'il recevoit du Roi. Il étoit coutumier fait, il n'avoit jamais commandé de Vaisseaux, qu'il n'eût perdu où d'autres gagnent. Il a été fait Officier Général depuis peu de tems, avec l'aprobation générale du Corps de Marine.

Il ar- Le vent ayant changé, nous arrivâmes en trente-huit heures devant Alger. La ville salua nos vaisseaux de vingt-un coups de canon, & nous rendîmes coup pour coup. Une heure après que nous eûmes mouillé, le Consul de France vint à notre bord voir l'Ambassadeur. Ils eurent une conférence particulière.

U

DU M. D'ARGENS. 75

Une Escadre Hollandoise de cinq Vaisseaux de guerre , que nous avons trouvée devant Alger , fit le principal sujet de leur entretien. Elle inquiétoit infiniment Mr. d'Andresel. Il avoit des ordres exprès de la Cour de ne descendre à terre que lorsqu'il auroit parole qu'on signeroit le renouvellement de la paix. Les Hollandois las d'avoir la guerre avec eux , étoient pour traiter d'un accommodement. Cette circonstance rendoit notre négociation beaucoup plus difficile. Les Algériens ne vivent que de rapine. Il falloit nécessairement que s'ils faisoient la paix avec les Hollandois , ils rompissent avec nous. Nous restâmes deux jours sans qu'il nous fut permis de débarquer. Le troisième , le Consul , suivi du Kiaia , ou Ministre du Bey , vint visiter l'Ambassadeur & lui déclarer de la part de son Maître , que le Divan avoit résolu de donner toute sorte de satisfaction à la France & de renouveler la paix.

Depuis ce jour , la négociation des Hollandois alla de mal en pis. Ils

négo- Ils en attribuèrent la cause au m
 cie auf- d'Interprète. Celui dont ils se fer
 a. étant Esclave du Bey, ne lui oso
 rendre dans les termes précis ce
 disoient, & ils prièrent Mr. d'A
 sel de vouloir bien leur prêter le
 Ils furent obligez de mettre
 voile quelques jours après, au
 chez de notre arrivée que noi
 vions été de les rencontrer.

Def- Alger est une Ville bâtie en a
 cription théâtre, dont les ruës sont é
 tion & mal-propres, les maisons h
 d'Al- peu riantes, la plupart sans fe
 ger. du côté des ruës. Les bâtimen
 tous couverts de terrasses, &
 femmes vont se promener lors
 chaleur du soleil est finie. Elle
 un peu plus libres en Afrique
 Asie & à Constantinople. Il y
 intrigues à Alger, mais il est c
 reux d'en avoir. Les femmes n'
 servies que par des Esclaves
 tiens. Elles les voyent même
 plus de liberté que les Natur
 pays, & de-là viennent bien de
 sions, qui finissent ordinairement
 d'étranges catastrophes.

Com- Lorsqu'un Chrétien est surpris
 ment

une Turque , il faut qu'il se fa- on y
 se Mahométan, ou qu'il soit empalé. traite
 Quoique le cas arrive assez souvent, les
 on voit néanmoins peu de Martirs à Chré-
 Alger. Si c'est un Esclave, on se con- tiens
 tente de lui donner deux ou trois cent & les
 coups de bâton sur la plante des Tur-
 pieds. L'intérêt personnel des Turcs que
 a fait mettre cette différence entre ont
 l'Esclave & celui qui est libre. Quant affaire
 à la fille, avec lequel des deux qu'el- ensem-
 le soit surprise, elle est jettée dans ble.
 la mer, la tête liée dans un sac, si
 son amant persiste dans le Christianif-
 me. Le Consul nous assura qu'on en
 avoit noyé une âgée de quinze ans,
 deux jours avant notre arrivée. On
 l'a voit surprise avec un Esclave Mal-
 throis, qui avoit essuyé quatre cent
 coups de bâton sur la plante des
 pieds, sans avoir été ébranlé. Il faut
 avouer que la grace fait quelquefois
 des Martyrs & des Confesseurs par
 des moyens bien scabreux.

Les femmes des Seigneurs ne peu-
 vent pas avoir des d'intrigues aussi
 facilement, par ce qu'elles sont gar-
 dées par des Eunuques. Mais il en
 est très-peu à Alger qui soient dans

le cas. Ces sortes d'Esclaves content infiniment, & n'étant propres à aucun travail, peu de ces Pirates sont en état d'en avoir. Je doute qu'il y ait à Alger quinze particuliers qui en aient.

Ma-
rine
d'Al
ger.

La République n'a qu'un seul vaisseau à elle; tous les autres sont à des particuliers, & quand elle en a besoin, elle est maîtresse de s'en servir, soit pour son usage, soit pour grossir la flotte du Grand-Seigneur, à qui ils sont obligez de fournir un nombre de vaisseaux lorsqu'il est en guerre. C'est-là le seul tribut qu'ils donnent à la Porte.

Son
Gou-
verne-
ment.

Quant au reste de leur Gouvernement, ils le conduisent eux-mêmes. Ils sont les maîtres d'élire leur Dey, & de le déposer. Ils n'usent que trop de ce privilège. Peu de Deys régneront long-tems paisiblement. On nous montra le tombeau de sept Deys, qui avoient été élus & massacrés tous sept dans le même jour. Il falloit que le huitième fût bien hardi pour accepter la couronne.

Le Di-
van.

C'est le Divan général qui règle les affaires qui regardent l'Etat. Ce
Con-

DU M. D'ARGENS. 79

Conseil est composé des principaux de la Ville. Le Dey y préside. Ce sont leurs Etats - Généraux. Il y a un autre Tribunal pour les affaires des particuliers, qui revient à peu près à nos Bailliages, Leur justice est assez bonne & excessivement brève.

Le jour de l'Audience de l'Am-
bassadeur étant fixé, il descendit à terre, au bruit de toute l'artillerie de l'Escadre. Deux des premiers de la République vinrent le recevoir sur le rivage à l'entrée du Port. Il alla d'abord chez le Consul, où il se reposa quelque-tems, & de-là il partit à pied, pour se rendre au Palais du Dey, accompagné de tous les Officiers de l'Escadre & précédé de sa maison. Le Dey le reçut dans l'appartement le plus superbe de son Palais. C'étoit une espèce de galerie, dont les murailles étoient re-blanchies & entourées de quelques sofas à la Turque assez mauvais. Il avoit autour de lui deux ou trois Turcs, quelques Esclaves Chrétiens, & deux Mousles Hollandois, qui lui ser voient de Pages.

Au-
dien-
ce du
Dey.

L'Ambassadeur s'affit dans un siège pareil au sien vis-à-vis de lui. Il lui parla la tête couverte & en François. La cérémonie fut faite dans un instant. On nous apporta du café & des pipes. Le Dey parla alors en Italien avec l'Ambassadeur, & nous restâmes une demie-heure avant que Mr. d'Andresel prit congé de lui. Au sortir de l'audience, l'Ambassadeur retourna chez le Consul, où il dîna, & l'après-dîné, il se rembarqua pour retourner à nos vaisseaux.

Mes malheurs & l'amour sembloient vouloir me donner le tems de respirer: Je sentois renaître au fond de mon cœur cette liberté, après laquelle j'avois si fort soupiré. L'image de Sylvie se présentoit quelquefois à mon esprit. Mais je tâchois de l'en éloigner. J'avois repris une partie de ma gayeté, & malgré les maux que l'amour m'avoit causez, je ne pouvois haïr les femmes. Cette passion, qui m'avoit déjà fait essuyer tant de peines, pensa me couter cher à Alger.

Avan-
sure de

L'Abbé de Biron, fils du Duc de
Biron,

Biron, s'étoit embarqué avec nous, ^{Mar-} pour aller voir sa sœur Madame de ^{quis} Bonac, qui étoit à Constantinople ^{avec} avec son mari, à qui Mr. d'Andre- ^{une} sel devoit succéder. Il étoit aimable, ^{Tur-} vif, ayant beaucoup de génie. ^{que.} Je m'étois fait un plaisir de cultiver son amitié. Comme je ne le quittois guères, ayant passé un après-dîné sans le voir, je demandai à Clairac s'il ne sçavoit point où il étoit ? Il est sur la terrasse, me dit-il. Il y lorgne tant qu'il peut toutes les femmes qui sont sur les autres. Allons, lui dis-je, en faire autant que lui. Nous montâmes au haut de leur maison, & nous trouvâmes éfectivement l'Abbé de Biron. Vous venez un peu tard, nous dit-il. Il y avoit sur la terrasse attenante, une des plus jolies filles du monde. J'ai eu une conversation d'une demie-heure avec elle par des signes.

Dans le tems qu'il nous parloit, elle reparut. Ah ! la voilà, dit l'Abbé. Voyez si je vous mens. Il avoit raison. J'avois vu peu de personnes aussi jolies. Je la saluai à la Turque. Elle me rendit le salut. Clairac,
l'Abbé

82 MEMOIRES

l'Abbé de Biron & moi , nous nous mêmes tous trois à gesticuler. Elle en faisoit autant de son côté.

Nous aurions bien pû lui parler , car nos terrasses se touchant & celle où nous étions étant beaucoup plus haute que la sienne , on ne pouvoit pas la découvrir. Mais nous craignons qu'on ne nous entendît & qu'il ne nous arrivât quelqu'une de ces avanies , qui sont assez communes dans ce pays-là.

Cependant l'occasion ne me paroïssoit point aussi périlleuse que Clairac & l'Abbé de Biron le pensoient. Je lui dis que j'étois résolu de sauter dans la terrasse de la belle Turque. Etes-vous fou , me dit l'Abbé de Biron ? Ou bien êtes - vous las de vivre ? Non , dit Clairac , qui crut que je plaisantois. Il veut trouver un honnête prétexte pour se faire Turc. Il en sera tout ce que vous voudrez , lui dis-je. Mais je vais descendre dans le moment. L'Abbé de Biron & Clairac voyant que je parlois sérieusement , firent ce qu'ils purent pour me dissuader , & il n'avancèrent à rien. Soit , dit Clairac. Laissons-le donc

donc seul , c'est son affaire , je le répète. Il n'y avoit pourtant pas autant de risque qu'ils se le figuroient. D'abord que j'étois dans la terrasse , je ne pouvois plus être vû , parce qu'elle étoit entourée de hautes murailles & que les autres maisons , excepté celle du Consul , étoient plus basses. Le seul danger que je couvrois étoit d'être aperçu , en montant ou en descendant la muraille , qui pouvoit bien avoir six pieds d'élevation. Le soleil étoit encore fort haut , & pendant la chaleur , il est rare que les Turcs monte sur leurs terrasses.

Ces raisons me paroissant excellentes , à peine l'Abbé de Biron & Clairac m'eurent-ils quitté , que sans consulter ma belle Algérienne , je sautai long de la muraille dans sa maison. Elle fut si étonnée de me voir faire un coup si hardi , qu'elle ne sçut que dire. Je sçavois comment on faisoit l'amour à la Turque. Je lui pris la main , je la lui baisai , elle ne s'en défendit pas , & après une conversation d'un quart-d'heure , où nous ne nous entendions guères l'un l'autre ,

je

je me mis dans le cas , ou d'être Turc , ou d'être empalé.

Je trouvai ma nouvelle conquête si belle , que je résolus , au risque tout ce qui pourroit en arriver , la revoir tous les jours jusqu'au part des vaisseaux. Je le lui fis comprendre en Langue Franque , que parlois un peu , & lorsque je voyois qu'elle avoit peine à concevoir , j'avois recours aux signes. Comme un jour baisoit extrêmement , elle me dit de me retirer & de venir sur la terrasse le lendemain à la même heure que j'y étois venu.

L'Abbé de Biron & Clairac , ne voyant plus , crurent qu'il m'étoit arrivé quelque accident. Ils revinrent sur la terrasse dans le moment que je grimpois sur la muraille pour monter. Ils ne pouvoient revenir de leur étonnement , & s'ils ne voient vû eux-mêmes , ils auroient eu peine à le croire. Je leur contai mon aventure & ne pus leur cacher la résolution que j'avois prise d'y retourner. L'Abbé de Biron , qui me dit combien je risquois , en avais l'Ambassadeur , & je reçus de lui

DU M. D'ARGENS. 85

soit un billet , par lequel il me prioit de l'aller joindre. Dès que je fus arrivé au vaisseau , il m'ordonna poliment de ne plus sortir tant que nous serions à Alger. Je vis bien qu'il sçavoit de quoi il étoit question , & l'Abbé de Biron m'avoua que c'étoit lui qui m'avoit fait arrêter. J'eus peu de tems à regretter ma Maîtresse. Nous partîmes deux jours après pour Tunis , où nous arrivâmes dans une semaine.

Nous mouillâmes à la rade auprès ^{Des} du Cap de Cartage, à la portée du canon des Forts de la Goulette , qui sont ^{tion de} assez mauvais. On les a bâtis à l'em- ^{Tunis.} bouchure d'un petit canal , large de trente à quarante pieds & long de cinq cens toises , qui joint un lac de deux ou trois lieuës de circuit avec la mer. Tunis est bâtie à cinq cens Pas de ce lac dans les terres & à trois ou quatre lieuës de la mer , ce qui l'a toujours mise à couvert des bombardemens.

C'est une Ville , plutôt marchande ^{Et} que corsaire. Ses habitans n'ont que ^{de fort} de petits bâtimens , qui arment & dé- ^{Gou-} sarment à Porto-Farine , Port de mer- ^{verne-} ment.

à dix lieues de Tunis. Il y a à Tunis un Dey comme à Alger. Mais il n'a aucune autorité effective, quoiqu'il ait tous les honneurs de Royauté. C'est le Bey qui est le maître absolu & le Chef de l'Etat. Anciennement les Beys n'étoient que Commandans des troupes. Peu à peu ils ont dépouillé les Deys de toute leur autorité & se la sont appropriée. C'est le Bey qui décide de la paix & de la guerre, qui reçoit les Ambassadeurs, qui préside au Divan.

Cour
du Bey.

On nous reçut à Tunis avec les mêmes cérémonies qu'à Alger. Le Palais du Bey est infiniment plus beau que celui du Roi d'Alger. On y voit des appartemens fort bien meublés. La Cour est parée de carreaux de marbre blanc & bleu & entourée de quatre corps de logis. Ce sont des pavillons à la Turque, bâtie en forme de croix. La maison est bien mise & composée & a un air bien plus agréable que celle du Dey d'Alger. Nous terminâmes aisément les affaires que nous avions avec les Tunisiens, parce qu'outre qu'elles n'étoient pas de grande conséquence, ils nous accordèrent

DU M. D'ARGENS. 87

tout ce que nous leur demandâmes. Mais nous fûmes obligez de rester mouillez près de trois semaines pour attendre un vent favorable.

Je logeois chez le Consul de notre Nation , nommé Bignon , qui étoit de chez moi & ami de ma famille. Nous ne nous quittions jamais. Clairac & moi logions toujours ensemble.

L'aventure d'Alger m'avoit mis en goût de chercher fortune. Je le pressois sans cesse de se joindre à moi pour trouver quelque chose qui pût nous amuser. L'occasion ne tarda pas à se presenter.

Le Chevalier de Cougoulin , Officier de vaisseau , connu dans le monde ^{Avan-}ture de ^{Mar-} par plusieurs pièces de vers de sa fa- ^{Tunis.} son , qui ont été parfaitement bien requis & s' étoit mis dans notre société. ^{Il} aimoit infiniment le plaisir. Le hazard lui avoit procuré la connoissance d'un Juif , nommé Moïse. Ils étoient venus à parler des femmes du pays. Le Juif s'étoit offert , pour une legere récompense , de lui faire voir deux filles Juives , ou Turques , entre lesquelles il pourroit choisir , & Cougoulin avoit accepté le parti pour lui

lui & pour deux de ses amis. Il savoit bien que nous ne le démentirions pas.

Il résolut que nous irions le lendemain à une lieuë de la ville dans un Jardin qui apartenoit à Moïse , & qu'il nous y feroit venir deux Juives & deux Turques. Pour faire la partie égale , nous menâmes avec nous un jeune Garde Marine , apellé Virville , fils du Commandant du Château de Dijon. Nous partîmes de chez le Consul sur les six heures du matin , sous le prétexte d'aller visiter des ruïnes antiques , qui sont autour de Tunis. A la porte de la ville nous trouvâmes des chevaux , que notre Mercure avoit eu soin de nous faire préparer. En moins d'une heure nous arrivâmes à la maison de campagne.

Nos Princesses n'y étoient point encore , & pour dissiper l'ennui que nous causoit leur absence , nous nous mîmes à déjeuner & à boire d'un excellent vin , dont nous avons apporté plusieurs bouteilles avec nous.

Il est difficile à quatre François
d'être

DU M. D'ARGENS. 89

d'être à table , sans que les voisins s'en aperçoivent. Le vin nous inspirant de la gaieté , nous chantions à pleine tête. Un Seigneur du pays, premier Kiaia du Bey , Renégat Vénitien , dont le Jardin étoit auprès du nôtre , ayant entendu le tapage que nous faisons , demanda d'où venoit ce bruit ? On lui dit que c'étoient des Officiers François de la suite de l'Ambassadeur , qui étoient dans le Jardin d'un Juif. Il eut la curiosité de nous voir. Il nous envoya prier par deux de ses gens de vouloir bien lui faire l'honneur d'aller chez lui ; & quoiqu'il y eut à peine cent pas d'une maison à l'autre, on nous amena des chevaux de main , dont nous ne fîmes aucun usage. C'est la mode dans ce pays-là d'en agir ainsi avec les personnes qu'on veut traiter avec distinction.

La politesse du Renégat ne nous fit point plaisir. Nous attendions nos Dames, & nous craignons que ne nous trouvant point au rendez-vous , elles ne retournassent à Tunis. Nous ne pouvions cependant refuser au Turc ce qu'il nous demandoit :

H notre

notre Juif nous assura que nous devions pas craindre que les filles allassent & qu'il les retiendroit que dureroit notre visite. Comme sur la parole, & plus encore sur la caution que nous avions eüe au point payer d'avance, nous allâmes chez le Renégat Vénitien.

Il étoit parfaitement bien. Il nous fit apporter du café & pipes. Comme nous parlions de rien, Clairac & moi, assez passément, nous fûmes d'abord les bienvenus de leurs amis du monde. Nous leur racontâmes que nous avions de fort bon avec nous. Il ne refusa point de boire. Nous en vuidâmes plusieurs bouteilles.

Lorsque nous fûmes un peu écœurés, nous nous mîmes à parler de Religion. Cougoulin soutenoit fermement que Mahomet étoit un grand homme & qu'il ne doutoit que les Turcs ne fussent sauvés. Clairac vouloit même qu'on fit son serment dans cette Religion plus aisément que dans la Chrétienne. Avant le repas, le Renégat se trouva le plus mauvais Musulman.

DU M. D'ARGENS. 91

Aussi n'avoit-il pas embrassé cette Religion après l'avoir examinée. Aiant été fait esclave & étant devenu amoureux de la fille de son Patron, il avoit scû lui plaire, il s'étoit fait Turc & l'avoit épousée. Son Maître lui ayant donné la liberté, il avoit eu le secret de vendre le bien qu'il avoit dans son pays, sous prétexte de se racheter, & lorsqu'on lui en avoit envoyé l'argent, il avoit quitté ouvertement le Christianisme.

Histoire
re d'un
René-
gat.

Nous en étions venus au point de ne plus faire aucun mystère. Cougoulin avoua au Renégat que nous attendions des filles dans le Jardin du Juif, & qu'aparemment elles n'étoient pas encore arrivées, puisqu'on ne nous en avoit pas avertis.

Tout yvre qu'étoit le Vénitien, il parut surpris de ce que lui disoit Cougoulin. C'est un grand malheureux que ce Juif, nous dit-il. Quoi! laisser ainsi des gens de votre condition ! Gardez-vous bien de passer la nuit dans son Jardin. Nous sommes dans le tems du Ramadân. Les Turcs veillent & boivent toute la nuit. Il y a un nombre infini de

Servi-
ce qu'il
rend au
Mar-
quis.

92 M E M O I R E S

Mores répandus dans la campagne. S'ils avoient le moindre soupçon que vous fussiez avec des femmes Turques, ils vous feroient une affaire, dont tout le crédit de l'Ambassadeur ne vous sauveroit point. Ce misérable seroit peut-être le premier à vous trahir, dans l'espérance d'être récompensé.

Ce qu'il nous disoit étoit fort sensé. Mais il parloit à des gens yvres, & nous ne goûtions point ses raisons. Voyant qu'il ne pouvoit nous persuader; vous êtes donc résolu, nous dit-il, d'attendre ces filles? Restez dans mon Jardin. Je suis obligé de me trouver cette nuit chez le Bey, pour y rester jusqu'à demain midi. Je vous laisserai un Esclave Anglois qui sçait le François. Pourvû que vous ne sortiez point de mon Jardin, il n'est point de More assez hardi pour oser se présenter à la porte. Lorsque je serai parti, votre Juif peut y mener les femmes qui vous attendent. Mais ne sortez point du Jardin, que vous ne les ayez renvoyés auparavant. Nous le remerciâmes de la complaisance qu'il avoit pour nous, & étant par-

ti pour aller faire son service auprès du Bey, nous restâmes les maîtres de sa maison. Nous envoiâmes l'Esclave Anglois avertir notre Juif de venir nous trouver.

Il arriva peu de tems après, avec quatre filles assez jolies. L'une d'entr'elles étoit une Turque de seize à dix-sept ans. Elle nous plut à tous quatre. Il falloit sçavoir qui seroit possesseur de cette beauté. Le sort en décida. Elle me tomba en partage. Les autres suivirent pareillement les décrets du destin. J'avois une Turque, Clairac, de même, Virville & Cougoulin, les deux Juives. Nous nous étions pourtant promis qu'avant de finir la partie, nous trouverions d'épouses.

Après de tendres discours, dont notre Juif & l'Esclave Anglois étoient les interprètes, nous procédâmes à des actions plus sérieuses; & comme on ne peut continuer perpétuellement un exercice aussi pénible, pour nous délasser de nos fatigues, nous nous remîmes à table. Nos femmes, & sur-tout les Turques, buvoient du vin coups sur coups. Fl-
les

94 M E M O I R E S

les furent bien-tôt dans un état pareil à celui où nous étions depuis sept à huit heures. L'Esclave Anglois & le Juif n'étoient pas d'un plus grand sang froid que nous. Il étoit minuit, & nous comptions rester à table jusqu'au jour, lorsque nous vîmes paroître un Noir au milieu de nous.

Il avoit trouvé la porte du salon ouverte & s'étoit avancé jusqu'auprès de la table, avant que nous eussions pû l'apercevoir.

Scène
qui pen
se de
venir
tragi-
que.

Cet homme marmotta quelques mots Turcs, que nous n'entendions pas. Dès l'instant qu'il les eut dit, la discorde se mit parmi nous. Nos femmes voulurent sortir. Les Turques sur-tout paroissoient fort effrayées. Le Juif s'arrachoit les cheveux. Le seul Esclave Anglois gardoit un silence, où il paroissoit entrer du mystère. Nous lui demandâmes ce que vouloit cet homme? Il nous dit que c'étoit le Jardinier de la maison, qu'ayant entendu qu'il y avoit des femmes, il étoit entré pour s'en éclaircir, qu'il vouloit aller avertir les Turcs, son maître ne nous ayant pas laissé son Jardin pour cet usage, qu'il falloit râ-
cher

DU M. D'ARGENS. 95

cher de l'apaiser par quelqu'argent.

A ce mot, nous comprimes aisément que c'étoit un jeu joué entre l'Anglois & le More, pour nous obliger de leur donner quelque chose. C'étoit aussi ce que nous pouvions faire de mieux. Je le proposai à Cougoulin. Il me traita de ridicule. Cette bagatelle vous embarrasse, me dit-il ! Pardi voilà quelque chose de bien difficile. Je m'en vai tuer ce More. Nous attacherons l'Esclave Anglois pour le reste de la nuit, afin qu'il ne nous soit point à charge, & dès la pointe du jour nous regagnerons nos vaisseaux, & les filles & le Juif s'en iront de leur côté. Personne n'est dans le Jardin que nous. Nous ne craignons point d'insultes des Turcs, qui sont dehors & qui n'oseroient entrer dans la maison du Kiaia, outre qu'il est impossible qu'ils devinent que nous sommes ici. Ainsi mon cher, pour achever tranquillement notre partie, je vais sacrifier ce More à la triple Hécate.

C'est

C'est fort bien dit , continua Clairac. Son sang sera agréable à cette respectable Déesse, & j'ai toujours en vie de tuer un Musulman.

Virville pendant ce discours s'étoit emparé de la porte du salon , pour que personne ne sortit. Comme il étoit le plus gris de tous , il chantoit , l'épée à la main , *poursuivons jusqu'au trépas l'Ennemi qui nous offense.* Allons , dit Cougoulin , il faut orner la victime de bandelettes & de guirlandes. A ces mots , il prend une serviette & s'avance vers le More , à qui l'Anglois ayant redit nos discours , avoit donné une peur épouvantable. Il se mit à genoux au milieu de la chambre. Il croisoit ses mains sur la poitrine & nous demandoit grace. Les femmes , l'Esclave Anglois , le Juif , tous pleuroient & se désespéroient.

J'ai cru , dis-je à Cougoulin jusqu'ici , que vous plaisantiez. J'ose vous assurer que tant que je vivrai , personne n'attentera sur les jours de ce misérable. Ha , ha , dit Virville , vous voulez qu'on le sacrifie

crific à Mademoiselle Sylvie. Eh bien soit. Tout nous est égal. Autant vaut-elle qu'Hécate. Si au lieu de l'avoir menée en Espagne, tu l'eusses conduite ici, n'igaut, elle auroit pû elle-même faire le sacrifice. Çauroit été un Iphigenie en Barbarie.

Voyant combien peu j'avançois auprès d'eux, je m'adressai à Clairac. Eh quoi, lui dis-je, Chevalier, vous qui êtes rempli de sentimens, pouvez-vous penser de la sorte? Allons, medit-il, puisque tute veux, il en sera quitte pour la peur. Messieurs, continua-t'il, je çais un moyen moins violent que celui dont vous voulez vous servir. Renvoyons les deux Turques que nous avons. Je garderai ici le More avec Virville, & d'Argens avec Cougoulin conduiront l'Anglois qui leur ira ouvrir la porte. Une fois que ces femmes seront hors du Jardin, nous refermerons la porte & nous n'aurons plus rien à craindre.

Nous nous rendîmes tous à son opinion, & nous dîmes à l'Esclave Anglois de venir avec nous. Lorsqu'il vit qu'il perdoit le fruit de l'avanie

I qu'il

MEMOIRES

qu'il vouloit nous faire, il tâcha de rassurer les Turques, pour les obliger à rester. Elles étoient trop éfrayée Elles voulurent sortir, & ce misérable, en leur ouvrant la porte, en fonça un coup de couteau dans bras de l'une. Cougoulin, qui s'aperçut le premier au cri qu'elle fit, mit l'épée à la main pour tomber sur lui. Je le retins, & lui montrai que si nous faisons du bruit quelqu'un pourroit nous entendre & qu'on arrêteroit ces filles infailliblement sur le chemin. Comme il commençoit à se dégriser, il se modéra assez facilement. Nous attendîmes le jour avec nos deux Juives paisiblement, & dès qu'il parut, nous retournâmes chez le Consul.

Ruines de Carthage. Il y avoit aparence que nous ferions bien-tôt route pour Tripoli. Je voulus voir les ruines de Carthage. Nous allâmes les visiter, Clairac & moi. Elles sont à trois lieues de Tunis sur le bord du rivage. La Ville étoit bâtie sur une langue qui avance dans la Mer & qui forme un Cap qu'on appelle encore le Cap Charthage. On y voit des morceaux d'aqueduc

DU M. D'ARGENS. 93

dues forts beaux & entiers, & un nombre considérable de citernes. Il y en a dix-sept d'une vaste étendue, qui sont jointes ensemble par une route commune à un reste d'un édifice public. C'est-là ce qui subsiste de plus entier. Les autres arches sont tout-à-fait détruites, & ne sont plus qu'un tas de pierres & de gravier.

Le vent étant devenu favorable, Isle de nous partîmes pour Tripoli. Un Lam- calme étant survenu, nous fumes padou- obligez de mouiller à la Lampadou-se. se, petite Isle dépeuplée par le Cor- faire *Barberouffe*. On y trouve une Chapelle dédiée à la Vierge, desser- vie par un Hermite qui a aussi soin d'une petite mosquée, dans la- quelle est le Tombeau d'un Chérif. Il est le seul habitant de l'Isle. Les Turcs & les Chrétiens qui vont faire là de l'eau lui laissent tout ce dont il a besoin.

De la Lampadouse, nous allâmes tout droit à Tripoli. C'est une ville Né- pauvre & mal bâtie. Le Gouverne-gocia- ment est le même que celui de Tu-tions nis & d'Alger. Nous descendîmes de Mr. d'abord à terre. L'Ambassadeur seul d'An- drefel à Tripoli ne li.

100 . M E M O I R E S

ne sortit point du vaisseau. Il vouloit auparavant qu'on lui promît de rendre vingt-cinq mille Piaftres Sevillannes, qui avoient été prises sur un Bâtiment Marseillois contre la foi publique. Ils ne voulurent jamais y consentir. Mr. d'Andresel ayant fait dire au Bey, qu'il devoit se souvenir des François & qu'on pourroit les bombarder une seconde fois; ils eurent l'insolence de répondre que Louis XIV. étoit mort, & que ce qui étoit aisé dans un tems, devenoit difficile dans l'autre.

Danger
que le
Mar-
quis y
court.

Il pensa nous arriver un accident des plus fâcheux à Clairac & à moi. Nous étions logez chez le Consul avec quelques autres François. Il prit envie au Bey de nous faire arrêter, pour lui servir d'ôtages en cas qu'on lui déclarât la guerre. Heureusement le Consul ayant été averti de ce dessein, nous fit retourner à nos vaisseaux. Un heure plus tard nous courions risque d'être prisonniers, & nous y aurions resté, selon toute apparence, jusqu'après le bombardement, qui se fit dix-huit mois après.

Pen-

Pendant le tems que j'étois dans la ville , je vis un arc-de-triomphe de marbre blanc, beau & entier, qui est auprès du Port. Depuis mon retour en France, je l'ai vû gravé dans les Antiquitez de l'Afrique.

L'Ambassadeur n'ayant plus rien qui dût retarder son voyage de Constantinople , nous fimes voiles vers Candie. Dès que nous l'eumes découverte, nos Vaisseaux se séparèrent. Ceux qui étoient destinez pour l'Egypte , prirent la route de Chypre, & nous poursuivîmes la nôtre pour l'Argentiére. C'est la première Isle de l'Archipel. Nous étions obligez de nous arrêter pour y prendre un Pilote particulier, que le Roi entretient pour la navigation de ses Vaisseaux dans cette mer. Dès que nous y eumes mouillé, Clairac & moi descendîmes à terre. Comme nous devions rester sept à huit jours pour faire des provisions, nous menâmes un Domestique avec nous pour nous aprêter à manger à la Françoisé. Notre premier soin fut de chercher un logement. Nous en trouvâmes un beaucoup

plus commode que nous n'aurions cru.

Bonne fortune qu'il y trouve. Le jour que nous débarquâmes étoit la fête de l'Isle. Les femmes & filles Grecques étoient parées de leurs plus beaux habits. Elles se promenoient le long du rivage pour voir nos vaisseaux. Tandis que je m'informois d'un Prêtre Grec, que j'avois rencontré, s'il y avoit des cabarets, Clairac parloit à une fille fort jolie, qui paroissoit plongée dans la tristesse.

Cet homme ne m'ayant pas lçu dire, ce que je lui demandois, je rejoignis Clairac, qui me dit en Italien, qui est le langage des Isles, mêlé de quelque peu de François & de vieux Grec, vous qui êtes Médecin, n'auriez-vous point de remède pour cette belle malade? Il faudroit, répondis-je, que son mal fût bien opiniâtre, si je n'en venois à bout. Je lui pris gravement la main, lui tâtai le poux & lui ordonnai de prendre du lait tous les matins.

Coutume singulière de Monsieur, me dit une fille qui étoit avec elle, tous les remèdes du monde ne sauroient la guérir. Eh quel

quel mal a-t'elle donc , lui repliquai-^{cette} je ? Elle a perdu son mari , me ré-^{Isle.} pondit-elle. Depuis deux jours il a épousé un autre fille à Metelin. Dans toutes ces Isles qui sont au premier venu , les Corsaires ont établi la mode de se marier pour un certain tems. Les Prêtres Grecs , qui sont des misérables , sans honneur , & sans religion , se sont prètez à ces débauches. Isabella , c'étoit le nom qu'a-voit cette fille , avoit épousé un Grec de Millo , qui montoit une Galiole. Celui-ci ennuyé de sa femme , s'étoit remarié trois mois avant la fin de leur bail , & c'étoit une honte qui retomboit sur Isabella de n'avoir pas eu assez de mérite pour conserver son amant jusqu'au terme fixé , en sorte qu'elle auroit peine à trouver d'autres maris.

L'amie d'Isabella nous ayant mis au fait de sa tristesse , pardi , s'écria Clairac , que ne me disiez-vous cela d'abord ? Je n'aurois pas appelé Monsieur le Médecin pour la guérir , & s'il ne faut qu'un mari pour réparer son honneur & la venger de ce faquin de Pirate , en voici un tout trou-

vé. Je l'épouserai pour huit jours
Et moi, dis-je, j'en offre autant de
son amie.

'**Maria-**
ge pas-
sager
du Mar-
quis. Elles acceptèrent notre propo-
sition fort volontiers. Il faut aller,
dit Julia, c'est le nom de ma future
épouse, devant le Papas pour nous
marier. J'irai devant le Grand Turc,
dit Clairac. Mais au moins souvenez-
vous que ce n'est que pour huit jours.
La cérémonie du Prêtre Grec me
paroissoit un peu forte, je m'y opo-
sai & dis que dans l'Isle, dès qu'on
nous verroit en ménage ensemble,
on penseroit que nous serions mariez,
& qu'en tout cas, il n'y avoit qu'à
dire que nous nous étions fait épouser
par l'Aumonier du Vaisseau. Elles
y consentirent, & nous allâmes nous
loger chez Isabella, Clairac, Julia,
moi, & le Domestique que nous
avons amené.

Nous couchions tous quatre dans
la même chambre. D'abord notre
ménage fut assez tranquille. Mais
le diable s'en mêla bien-tôt. Julia
mon épouse étoit jolie. Cependant Isa-
bella avoit des yeux auxquels je ne
pouvois résister. Si Clairac eût pen-
sé

DU M. D'ARGENS. 105

se sur ma femme comme je pensois sur la sienne, il eut été aisé de lui proposer un troc. Il n'étoit point dans les mêmes sentimens, & c'est ce qui rendoit la chose fort difficile.

Je m'avisai la seconde nuit, lors que je crus tout le monde endormi, de ce de sortir de mon lit & de me glisser dans celui de Clairac. Il m'entendit marcher & fit semblant de dormir. Je passai du côté où étoit Isabella, & j'avois commencé à cocufier Clairac, lorsque le traître, feignant de s'éveiller, se mit à crier comme un diable. Isabella à ce bruit s'éveilla. Surprise de se trouver entre les bras d'un autre homme que son époux, elle s'en arracha avec violence. Ma femme accourut à ce tapage, & me trouvant en flagrant délit, me prit aux cheveux & m'accabla de coups. Clairac riant à pleine tête, disoit, c'est fort bien fait il convient de punir sévèrement l'adultère, j'aime les loix qui savent régler les desirs déréglez. Cependant, honneur & battu, je regagnois mon lit. Ce fut bien pis. Mon épouse jalouse ne voulut plus partager sa

Suite
de ce
maria-
ge.
cou.

couche avec moi , & il me fallut passer le reste de la nuit sur une chaise. Le lendemain matin j'obtins ma grâce, & la paix fut mise dans notre ménage.

Le Chevalier de Cougoulin nous cherchoit par tout. Il ne sçavoit ce que nous étions devenus. Il s'étoit informé vainement de nos nouvelles, lorsqu'étant parvenu au quartier d'Isabella , il aprit notre mariage. Nous fumes fort étonnez de le voir. Il y avoit cinq jours que nous goûtions les douceurs du Sacrement. Il nous en félicita. Nous le conviâmes à passer avec nous les trois jours que les vaisseaux devoient encore demeurer à la rade. Il s'en excusa sur ce qu'il falloit qu'il retournât le soir à bord. Il revint nous voir le lendemain avec deux de nos amis. Enfin le tems arriva où notre lien devoit se rompre par le départ des vaisseaux. Nous prîmes congé de nos épouses, qui nous reconduisèrent jusques sur le rivage.

Cependant le Chevalier de Cougoulin pensa nous faire une affaire avec l'Aumônier du vaisseau. Il lui

In-
cident
qui
pense

dit

dit en badinant, que nous avions ré-
 pandu le bruit dans l'Isle qu'il nous ^{deve-}
 avoit mariez. Il prit d'abord la cho- ^{nir sé-}
 se en plaisantant. Mais un Jésuite, ^{ricux.}
 nommé le Pere Baudry, que l'Am-
 bassadeur avoit avec lui, voulut l'en-
 gager à se plaindre à Son Excellen-
 ce contre nous, comme ayant joué
 la Religion. Il étoit sur le point de
 suivre le conseil du Jésuite. Mais les
 Officiers lui persuadèrent que c'é-
 toit une plaisanterie de Cougoulin
 & qu'il n'avoit point été question de
 lui.

La haine que le pere Baudry avoit
 conçue contre moi, venoit de ce que
 j'avois soutenu en plaisantant que
 Saint François Xavier n'avoit jamais
 été Jésuite.

De l'Argentiére nous allâmes La
 mouiller à l'entrée du Détroit de Flore
 Constantinople, vis à-vis des ruines ^{mouil-}
 de Troye, auprès du Cap Sigée. ^{le dans}
 On y voit encore quelques restes de ^{le Dé-}
 cet *Ilium* si renommé par les Poètes. ^{troit de}
 Les Turcs en ont tiré une quantité ^{tant-}
 de marbre prodigieuse pour bâtir la ^{nople}
 plupart de leurs Mosquées, & néan-
 moins il en reste encore considéra-
 ble.

108 M E M O I R E S

blement. Nous fûmes obligez , pour attendre le vent , de rester plus de six semaines à l'embouchure du Dé-
troit.

Il arriva pendant ce tems-là une affaire assez particulière. L'Ambassadeur descendoit quelquefois à terre pour se divertir. Il avoit une garde qu'on lui donnoit pour la sûreté de sa personne. Un jour en retournant au vaisseau , il s'aperçut qu'un des Soldats qui l'avoient accompagné ne se trouvoit plus. On fut près de deux jours sans en avoir aucune nouvelle. On aprit à la fin qu'il étoit dans un petit village à deux lieux du rivage , soit qu'il y eût été de lui-même , comme les Turcs le disoient , soit qu'on l'y eut conduit par force. On le reclama inutilement. Les Turcs répondirent qu'il étoit venu demander d'être Musulman , & qu'il falloit qu'il se le fit.

On les oblige de le rendre. Comme on vit leur opiniâreté , on dissimula , bien résolu de le ravoit , de quelque manière que ce fût. Le lendemain on retourna à terre sans l'Ambassadeur. On avoit fait mettre plusieurs

DU M. D'ARGENS. 109
fieurs Gardes Marines & Officiers dans les Chaloupes, & on les avoit instruits du dessein qu'on avoit. Dès qu'on fut sur le rivage, plusieurs Turcs vinrent à leur ordinaire, pour acheter des marchandises, que nos Matelots leur vendoient. Quand il y en eut un certain nombre, M de Saurin, qui commandoit le détachement, donna le signal; on se saisit de cinq ou six Turcs, & on les traîna vers nos chaloupes. Nos Soldats, qui étoient sur le rivage, mirent la bayonnette au bout du fusil, pour empêcher qu'on ne les secourût. Il n'en étoit pas besoin, les autres prirent la fuite vers les montagnes. Nous ne pûmes en emmener que deux à nos vaisseaux. Les autres se trouvant plus forts que ceux qui les avoient saisis, s'arrachèrent de leurs mains. *Jonsouppoff*, jeune Moscovite, fâché de ce que celui qu'il avoit arrêté l'avoit renversé par terre, lui tira un coup de fusil comme il s'enfuyoit. Ce coup sembla le signal de trente autres, qui partirent à la fois. Il n'y eut pourtant qu'un Turc blessé fort légèrement à la cuisse.

Ac-
tion
hardie
d'un
Officier
Fran-
çois.

J'étois dans la chaloupe de Saurin. Je lui aidai à y faire trer les deux Turcs, que nous mêmes prisonniers & qu'il avoit arrtez lui-même. Il fit une aëti infiniment hardie, qui lui sauva vie. Un des Turcs qu'il avoit pira son poignard pour le fraper. n'avoit d'autres armes en main que sa canne. Il la lui plongea dans gorge, & le renversant par terre le fit desarmer par un Matelot. le lendemain on nous ramena notre Soldat, & nous remîmes les deux Turcs en liberté. Nous crumes qu'on ne reprocheroit cette démarche, un peu trop vive, à la Porte. Mais le Grand Visir n'en parla point à l'Ambassadeur.

Mon mariage de l'Argentiére avoit infiniment altéré ma santé. Je fus obligé de demander à Mr. d'Andresel d'aller changer d'air aux Châteaux de Dardanelles, qui sont bâtis sur les ruines de Sestos & d'Abydos. J'y demeurai jusqu'à notre départ pour Constantinople, où nous arrivâmes trois semaines après.

Tant de gens ont fait la relat

de cette ville. On a tant décrit les cérémonies des Audiences des Ambassadeurs, & les mœurs & coutumes des Turcs sont si connues, que je ne m'arrêterai point à faire un récit de ce que j'ai vû à Constantinople. J'y ai demeuré cinq mois, au lieu de quinze jours que je pensois y rester. Mr. de Bonac arrêta les vaisseaux pendant tout cẽ tems-là, pour pouvoir terminer la négociation de la Moscovie avec la Porte à l'occasion de la Perse.

Cette affaire à fait un honneur infini à Mr. de Bonac. Il auroit été fâché qu'un autre y mit la dernière main. Mr. d'Andresel trouvoit extraordinaire, que lui arrivé à Constantinople, le Marquis de Bonac voulût y continuer le caractère d'Ambassadeur. Il avoit affaire à un esprit infiniment supérieur au sien. Il fallut qu'il passât par-tout où l'autre voulut.

Mr. d'Andresel avoit du génie plutôt pour le monde que pour les grandes affaires. Il entendoit bien les finances & avoit été un bon Intendant. Mais les Négociations étoient au-delà de sa sphère. Au reste

Négo-
ciation
du Mar-
quis de
Bonac
à la
Porte.

Carac-
tère de
ce Mi-
nistre
& de
Mr.
d'An-
dresel.

112 M E M O I R E S

il étoit bon , généreux , serviable ; affable , trop facile à croire ce qu'on lui disoit , & trop peu stable dans ses sentimens.

Le Marquis de Bonac au contraire paroît d'abord n'avoit rien de brillant dans l'esprit. Peu de gens en ont autant que lui. C'est un aigle dans les affaires. Rien n'échape à la pénétration. Fin , délié , affectant de la simplicité , accablant de bienfaits ses parens , les amis & ceux qui lui sont attachez , honnête homme , autant qu'un Ministre le peut être , bon François , aimant véritablement la gloire de la Patrie. J'ai entendu dire à plusieurs Suisses à qui j'ai parlé de lui , qu'on se défioit si fort de ses talens & qu'on étoit si persuadé de l'étendue de son génie , que cette prévention lui devenoit nuisible dans bien des occasions.

Les
Turcs
peu
persua-
dez de
leur
Reli-
gion.

Je m'attachai à lui le plus qu'il me fut possible , & je l'accompagnai souvent chez les Turcs de considération , où il alloit dîner. C'est dans les repas que j'ai achevé de me persuader que par tout la Religion n'est cruë que du petit Peuple , ou
des

des personnes les plus éclairées. J'avois déjà vû en Allemagne des Luthériens fort peu persuadez. Je connoissois à fond la manière de penser des gens de condition de ma Patrie. Les Espagnols que j'avois fréquentez ne m'avoient point inspiré de dévotion. J'examinois les Turcs buvant du vin, mangeant du cochon, agitant des questions bien éloignées de l'Alcoran.

Un jour dînant avec l'Abbé de Biron, chez le fils de Mehemet Effendi Testerdar, qui avoit été ambassadeur à Paris, il nous avoua sincèrement, que s'il pouvoit avoir son bien en France, il y passeroit avec plaisir. Et la Religion, lui dis-je ? Bon, bon, me répondit-il ! Les honnêtes gens sont de toutes les Religions.

Dans ces repas, où on buvoit copieusement, il n'étoit jamais question des femmes, ou tout au plus c'étoit des femmes Françoises. C'est une impolitesse extrême que de parler à un homme de son Sérail & de ses femmes. Leur jalousie va jusques-là.

Histoire
du
Juif
Fonseca.

Aux sentimens philosophiques que je puisai chez les Turcs, le hazard joignit la connoissance d'un Médecin Juif, nommé Fonseca. Il avoit long-tems dit la Messe en Espagne, où il étoit Prêtre & judaïsait en secret. L'Inquisition en ayant appris quelque chose, on alla chez lui pour le saisir, heureusement on ne trouva qu'un de ses frères. Ayant appris que le Saint Office étoit dans sa maison, il sortit de la ville & se sauva en France & de là à Constantinople, où il retourna publiquement au Judaïsme.

Je ne pouvois approuver qu'étant Juif, il eut voulu abuser de nos mystères. Que voulez-vous, me disoit-il ! Je cherchois à me cacher, & je croiois ce moyen le plus sûr de tous. Si j'avois été dans un pays libre, je ne me serois point porté à cette extrémité. Ce sont les cruautés de l'Inquisition qui m'y réduisirent. Elle avoit fait brûler mon grand-père & mon oncle. Mon père ne s'étoit sauvé de leurs mains que par la fuite. Ils m'avoient pris âgé de huit ans & m'avoient baptisé, sans sçavoir ce que je faisois.

Par-

DU M. D'ARGENS. 115

Parvenu à un certain âge, je voulus examiner la Religion qu'on m'avoit fait prendre. J'y trouvai des choses qui me parurent absurdes. Je ne me donnai pas la peine d'examiner les autres, que je sçavois ne différer que dans certains points. C'est ainsi que je retournai à la Religion de mes peres, la plus ancienne, la plus simple & la plus raisonnable, selon moi.

J'avois aussi des conversations fréquentes avec un Arménien, homme d'esprit, grand Spinoziste, qui avoit beaucoup voyagé & principalement en Hollande, où il avoit demeuré fort long-tems. Quoiqu'il y eut à profiter pour bien des choses avec lui ; j'étois pourtant d'un Système fort opposé au sien. J'ai toujours crû qu'il faut se refuser aux notions les plus claires, pour n'être pas persuadé de l'existence de Dieu. Il ne la croyoit pourtant pas. Il me fit présent d'un Manuscrit François fort beau, intitulé, *Doutes sur la Religion dont on cherche l'éclaircissement de bonne foi.* Je l'ai perdu dans un voyage que j'ai fait en Italie.

Intri-
gues
nom-
breuses
d'une
Fran-
çoise.

Dans le tems que je m'apliquois à la Philosophie, Clairac avoit travaillé à s'emparer du cœur d'une jeune personne. Il m'en parloit incessamment comme de la meilleure fortune du monde. C'étoit la fille d'un Chirurgien François établi depuis peu à Constantinople. Elle venoit souvent avec sa mere au Palais rendre des visites à Mr. d'Andresel, & je m'apercevois que son Excellence ne la regardoit pas avec des yeux indifférens. J'en avertis Clairac, qui me traîta de visionnaire. Le tems me justifia bien-tôt & découvrit d'autres choses, que je n'eusse jamais soupçonnées.

Le Maître-d'Hôtel de l'Ambassadeur pria un jour à souper Madame Varin & sa fille, c'étoit le nom de celle qu'aimoit Clairac. Le souper devoit se faire dans la maison du Maître-d'Hôtel, & l'Ambassadeur devoit s'y trouver seul. Je ne sçai comment Clairac en eut connoissance. Mais il me raconta la chose en homme piqué. Je lui proposai de nous mettre de la partie, sans que l'Ambassadeur pût

pûts'en défendre, en les surprenant lorsqu'ils seroient à table, sous le prétexte d'aller voir une femme apelée Madame Julien, qui logeoit dans la même maison.

Dès que l'Ambassadeur fut sorti du Palais & que nous jugeâmes qu'il étoit à table, nous allâmes droit à la chambre où le souper étoit. Nous trouvâmes les Convîves en train de manger. Votre Excellence nous excusera, dit le Chevalier de Clairac, Nous allions chez Madame Julien & nous ne l'aurions point soupçonnée d'être ici.

L'Ambassadeur, qui ignoroit que Clairac fut bien avec sa Maitresse, crut la chose bonnement. Il ne pouvoit se dispenser de nous inviter. Asseyez-vous, Chevalier, dit-il à Clairac, & mangez un morceau ici avec le Marquis. Nous ne nous fîmes pas prier davantage. Nous nous mîmes à table, & bûmes largement à notre ordinaire.

Il y avoit cette nuit un bal chez l'Ambassadeur d'Angleterre. Nous nous doutions que Mr d'Andres se masqueroit avec la petite Va-

rin. C'étoit aussi son dessein. Mais ne voulant point être connu, à la fin du repas il dit à la petite Varin, je vous ramènerai, quand vous voudrez, chez votre mere. Nous n'eumes rien à répondre. Aussi primes-nous congé de lui, & nous lui demandâmes s'il ne vouloit rien envoyer au bal. Divertissez vous bien, nous dit-il. Pour moi, je vai me coucher. Et ne parlez sur-tout à qui que ce soit de notre souper.

Nous fûmes au bal tout de suite, & une heure après nous vîmes entrer deux Masques, que nous reconnûmes bien-tôt pour l'Ambassadeur & la Varin. Clairac cherchoit à lui parler. Mais il étoit difficile, Mr. d'Andresel ne la quittant pas. A la fin, une femme l'ayant pris à danser, la Varin resta seule. Clairac prit ce tems pour lui parler, & comme c'étoit avec vivacité, il ne s'aperçut pas que l'Ambassadeur, qui avoit dansé, l'écoutoit par derrière.

Il continua de tenir un langage, qui aprit à son rival qu'il se trompoit,

poit , s'il croyoit être le seul qui eût eu des faveurs de la Varin. Piqué de ce qu'il venoit d'entendre , il sortit du bal , sans qu'on s'en aperçut , & y laissa sa maîtresse , qui ne le voyant plus , le chercha vainement , & se douta de quoi il étoit question.

L'aventure n'ayant pû être secret. Adresse d'une Conquette,
 te , il s'y trouva plus de gens intéressés qu'on ne l'auroit pensé. Le jeune Marquis d'Andresel fut tout étonné de trouver un rival dans son pere. Pour se venger , il montra une vingtaine de lettres de la Princesse. Virville fut encore plus scandalisé. Elle lui avoit donné une promesse de mariage. Enfin , le fait approfondi & mis au jour , il se trouva que depuis trois mois elle avoit ménagé quatre amans , avec lesquels elle couchoit & qu'elle auroit conferez davantage sans la surprise du bal.

Comme nous devions partir incessamment , je fis un voyage jusqu'à Ré tour du Marquis de France,
 la Mer Noire , & lorsque je fus revenu , nous nous embarquâmes deux ou

120 MEMOIR. DUM. D'ANGE
deux ou trois jours après pour Tou-
lon. J'y arrivai avec Mr de Bonac,
le vingt-septième jour de notre départ
de Constantinople, sans avoir relâché
en aucun endroit.

Fin du second Livre.





MEMOIRES

D E

M. LEMARQUIS
D'ARGENS.



LIVRE TROISIE' ME.

DE's que je fus chez mon Le
pere, il fallut que je pris-^{Mar}
se un état que j'avois vou-^{quis}
lu éviter jusqu'alors. La ^{prend}
situation presente de mes affaires ^{le parti}
m'obligeoit de ménager ma famille. ^{de la}
Je passai Avocat & peu de tems ^{robe.}
après mon pere m'acheta une char-
ge pour m'acquérir le service, dont
L j'avois

j'avois besoin pour occuper un jour celle de Procureur - Général du Parlement. Ce qui avoit engagé mon pere à vouloir me mettre dans la robe , étoit l'envie qu'il avoit de conserver dans sa famille , cet emploi dont il étoit revêtu.

Il
fait l'a-
mour
à une
bour-
geoise
qui le
trom-
pe.

Pour égayer une étude , qui me paroïssoit aussi sérieuse que celle du Droit , je devins amoureux d'une petite bourgeoise , qui demouroit dans une des terres de mon pere. Je ne languis pas long-tems. La vanité d'être aimée du fils aîné du Seigneur l'auroit seule déterminée à se rendre. Je n'aimois point encore réellement. Mais je fus étonné de voir que j'étois dans le même cas que le Chevalier de Clairac avec la Varin-Jannette , c'est son nom , avoit en secret pour amant le fils d'un Fermier de mon pere. C'étoit lui qui étoit l'heureux , & j'étois celui qui fournissoit à la dépense.

Il est
de nou-
veau
trompé.

Je résolus de ne plus m'attacher qu'à des femmes de condition. Je me flâtois de trouver chez elles ce que je n'avois point rencontré ailleurs. Je fus bien-tôt desabusé. Made-
moi-

moiselle D***, à qui je m'attachai, & qui pouvoit me convenir pour un établissement solide, ne dédaigna point les vœux que je lui offrois. Je crus qu'elle ne seroit point fâchée que je la fisse demander à ses parens. J'avois déjà fait agir auprès des miens, lorsque je m'aperçus que j'avois un rival, & un rival aimé.

Piqué du peu de fidélité des femmes, & rebuté de leur caractère, je résolus de m'appliquer entièrement à l'étude, & je commençai à paroître au Barreau avec aplaudissement. La première cause que je plaidai fut assez particulière. Un Pâtissier de Paris, nommé d'Origny, s'étoit établi à Marseille. Il excelloit dans son métier, mais il avoit bien d'autres talens. La nature l'avoit infiniment avantagé par des mérites cachez, & jamais Centaure n'avoit rien porté d'égal. Soit vanité, soit qu'il tirât de-là quelque profit, il étoit coutumier d'en exhiber la vue à la plupart des filles qui venoient chez lui. Quelques-unes n'en étoient point fâchées. D'autres en profitoient. D'autres s'en scandalisoient. Une déve-

te, qui se trouvoit de ce nombre, porta sa plainte aux Consuls. Ils firent arrêter d'Origny & le condamnerent à mille écus d'amende & à être mis sur le cheval de bois pendant trois jours, à l'heure du marché. D'Origny apella de cette Sentence au Parlement. Je plaidai pour lui & gagnai son procès.

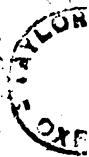
Autre plaidoyer de l'Avocat. Cette cause, qui dans le fond étoit une plaisanterie, me donna quelque goût pour mon métier. Je fus aplaudi. Rien ne flâte plus les jeunes gens. Je voulus montrer que j'étois capable de quelque chose de plus sérieux. Je me chargeai d'une cause très importante par les circonstances. Un jeune Provençal de bonne famille avoit passé à Laufane, où il avoit changé de Religion & épousé une fille du pays. Revenu en France il avoit abjuré. Sa femme le suivit peu après, pour demander la continuation de son mariage. Je portois la parole pour les Gens du Roi. Gêné par les Ordonnances, & ne pouvant faire autrement que de déclarer le mariage nul, je le fis de telle façon, que j'obligeai les Juges de con-
dam-

lamner ce jeune homme à une amende & à des dédommagemens considérables.

Cette affaire étonna bien des gens. Ils étoient surpris qu'ayant vécu comme on ne j'avois fait jusqu'alors, j'eusse pu acquérir autant de facilité que j'en avois pour le sciences. Je résolus même de m'y adonner entièrement. Romans, Historiettes, tout fut banni de mon cabinet. Locke succéda à Madame de Villedieu, Gassendi & Rohault à Clélie & à l'Astrée. J'apris, pour me dissiper dans mes momens de loisir, la Musique & à peindre, & en dix-huit mois de tems, je me rendis assez sçavant pour n'avoir plus besoin de Maîtres de la Province. J'ai depuis poussé la Peinture beaucoup plus loin, & j'ai fait un voyage en Italie pour m'y perfectionner le plus qu'il m'a été possible.

Un tems aussi heureux devoit en fin cesser. J'étois né pour être le jouet perpétuel des caprices de l'amour & de la fortune. L'Opéra de Marseille vint passer trois mois à Aix. Le Théâtre devoit m'être

L 3 fatal



fatal encore une fois. Je sortirois si peu de chez moi , depuis deux ans que j'étois revenu de Constantinople , que mes amis furent surpris de me voir à la première représentation de l'Opéra. Quoi ! vous rentrez dans le monde , me dirent-ils ! Il faut donc que vous fassiez comme les autres. Nous sommes six , qui soupons le soir avec des Demoiselles. Vous en ferez aussi. Je le veux bien , leur dis-je. Ma Philosophie s'accommode de tout.

Réflexion
sur les
mœurs
des
femmes
d'Opéra.

Au sortir de l'Opéra , nous allâmes souper chez la Catalane. On apelloit ainsi la première Actrice , qui chantoit aussi des airs Italiens. Ceux qui connoissent le Théâtre , savent la différence des mœurs de la Comédie à celles de l'Opéra. On peut dire sans faire l'Apologie des Comédiennes , dont peu méritent d'être canonisées comme Vierges , qu'il y a plus de différence d'elles aux Filles de l'Opéra , que des Vestales aux anciennes Courtisannes de Rome. On ne sauroit dire combien la débauche régné parmi les dernières , & pendant le tems que j'ai vé-

cu avec elles , j'ai toujours vû des choses qui m'ont paru surprenantes. Le

Notre souper ne fut pas modeste. Mar.
 J'étois auprès de la Catalane. Je la quis
 trouvai plus réservée que les autres. de-
 Aussi l'étoit-elle réellement. A six vient
 heures du matin chacun se retira chez amou-
 soi. Le lendemain je retournai chez reux
 la Catalane. Je me figurois que le d'une
 plaisir de l'entendre chanter m'y en- Chan-
 traînoit. En éfet , je ne sentoie en- teuse.
 core rien dont mon cœur dût s'al-
 larmer.

Cependant mon cabinet ne me
 plaisoit plus autant qu'autrefois. J'a-
 vois repris cet air de dissipation que
 donne le grand monde. Je soupoie
 tous les soirs avec les filles de l'O-
 péra. Elles avoient chacune fait pro-
 vision d'un amant en titre , dès le
 Premier souper , & Dieu sçait si elles
 s'en tenoient à un seul.

Un de mes amis , nommé de Jou-
 ques , avoit pris sur son compte la
 Campourfi. Elle étoit jolie , aimable ,
 mais coquette au-delà de l'ex-
 pression. Son amant au contraire avoit
 un caractère parfait. Il étoit sincère ,
 généreux , officieux , d'une douceur

infinie, & joignoit à ces qualitez beaucoup d'esprit. Sa Maîtresse logea dans la même maison que la Catalane. C'est ce qui nous fit naître l'idée de faire des parties moins turbulentes que ne l'étoient nos soupes. Nous résolûmes de manger tous quatre seuls le plus souvent que nous pourrions.

Il en-
dort le
mari de
cette
fem^m
me.

La Catalane étoit mariée, & ce pis est, contre la règle & la bienséance du Théâtre, elle avoit un mari jaloux. Il falloit pour être tranquille l'amener au point de n'avoir aucun soupçon. Il aimoit infiniment le vin. Je lui persuadai que c'étoit seule passion dont j'étois susceptible. Je lui dis même en confidence, que c'étoit la seule incômodité que j'avois. Je ne dois point de vin depuis près de deux ans incapable de voir des femmes. Que le ciel m'avoit réduit pendant un temps à vouloir me retirer du monde entièrement. Mais que j'avois compris en suite qu'on pouvoit fort bien y vivre heureux sans elles. Je lui fis bien accroire ce que je lui disois, qu'il me donna dans la suite des marques étonnantes de sa crédulité.

J'étois tous les jours avec des gens qui ne respiroient que la tendresse. Il étoit difficile que je restasse long-tems indifférent. J'aimois la Catalane sans le sçavoir, & je fus étonné, lorsque je m'aperçus combien j'avois fait de chemin sans y prendre garde. Elle avoit autant de goût pour moi que j'en avois pour elle.

Nous eumes peu de peine à nous Il se persuader que nous nous aimions. La fait ai-
 Première marque essentielle que nous mer
 nous en donnâmes, fut dans sa loge. d'elle.
 Si le mari eût pû m'y voir, sans dou-
 te il se feroit desabusé de l'opinion
 qu'il avoit de moi.

Depuis ce jour je ne vis plus mes Il se dé-
 livres qu'avec horreur. Je m'éton-goûte
 nois comment j'avois pû me plaire de la
 dans un métier que je croyois ne robe.
 convenir qu'à un pédant. La robe
 me parut un état affreux. Ce qui me
 le rendoit encore plus odieux, étoit la
 contrainte où il m'obligeoit de vivre.
 Ma famille me representoit sans cesse
 qu'un homme destiné à la charge de
 Procureur - Général devoit avoir des
 mœurs qui parussent plus réglées, &
 moi je me promettois à moi-même
 de

de ne pas continuer davantage u
métier , qui me rendoit esclave c
mille bienséances , que je regardo
comme ridicules.

Sa
Maî-
tresse
lui sa-
crifie
un ri-
val.

Avant de venir à Aix , la Catala
avoit eu un amant , je ne l'ignore
pas , je lui en avois parlé , & el
m'avoit promis de me le sacrifie
Elle me tint parole , & je lui en sc
d'autant plus de gré , que le sacrifi
étoit essentiel. Elle quittoit un Fe
mier-Général pour un Fils de fami
le. Les filles de l'Opéra hésitent p
ordinairement entre les deux.

Autre
sacri-
fice
qu'elle
lui fait.

Mais ce n'étoit pas-là le rival
plus dangereux. Dans le tems qu'el
avoit cet homme sur son compte
elle aimoit en secret un jeune ho
me nommé Ganteaume. L'un payo
& l'autre avoit le cœur. Réellement
si une infidélité peut s'excuser , c
le-ci étoit dans le cas. Le Fermie
Général , apellé Briches , étoit un c
hommes de France le plus laid.
affectoit de faire le bel esprit , &
faquin, ainsi que sont d'ordinaire
pareils , n'avoit de mérite person
que celui d'être excessivement ric
L'autre , au contraire , étoit ainal

DU M. D'ARGENS. 131

& d'une jolie figure. Il vint à Aix pour voir sa maîtresse. On lui dit qu'il étoit trahi. Il se plaignit & trouva le secret d'avoir plusieurs rendez-vous sans que je le sçusse. A la fin, l'ayant appris, je voulus rompre absolument avec elle. Elle s'offrit de me sacrifier ce second amant, comme elle avoit fait le premier. J'y consentis, elle me tint parole & donna congé à Ganteaume.

L'Opéra étant retourné à Marseil. Elle le le, je suivis ma Maîtresse. Cepen- trahit.
dant il fallut que je retournasse à Aix pour sept à huit jours. Il se passa pendant mon absence des choses assez particulières. Le Comte de Vintimille, avec qui j'avois été fort uni jusqu'à lors, & qui soupait souvent avec moi chez la Catalane, en devint amoureux. Il fit si bien qu'on lui donna ma place. D'abord que mes affaires furent finies, je partis en poste pour me rendre à Marseille. Ma Maîtresse, qui ne m'attendoit pas avoit profité de mon absence pour rendre Vintimille heureux.

J'allai en descendant de cheval chez elle, & je la trouvai avec Vintimille ^{Il Pa-}ban-
dans. don-

132 M E M O I R E S

dans une situation qui n'avoit pas besoin de témoins. Ils étoient couchés tous les deux. Cette vision me causa un étonnement sans égal. Je ne pus m'empêcher de dire au Comte de Vintimille quelques paroles assez piquantes. Il ne s'est jamais trop piqué de bravoure. Le tout se passa en douceur. Je remontai à cheval & m'en allai, pour dissiper mon chagrin, dans les terres d'une de mes sœurs, mariée au Baron de la Garde, avec qui j'ai toujours parfaitement bien vécu & à qui j'ai même plusieurs obligations.

Il va à
Paris.

Peu de jours après, j'y reçus une lettre de mon pere, dans laquelle il m'écrivoit de l'aller joindre pour faire avec lui le voyage de Paris. Nous y arrivâmes au commencement de l'hyver. Ma dernière aventure m'avoit dégoûté des femmes. Je m'occupai le tems que je passai à Paris à la musique & à la peinture. J'allois dessiner tous les jours à l'Académie & je fis connoissance avec Mr. Case un des grands Peintres qu'il y ait actuellement en Europe. Les affaires de mon pere étant finies, i

re

partit pour retourner en Proven-
 , où je le suivis.

Mon cœur resta encore deux ou ^{Il redou-} trois
 mois oisif. Mais bien-tôt l'a-^{vient} pour y reprit tous ses droits. J'al-^{amou-}
 voir unes de mes sœurs , Pen-^{reux.}
 ionnaire dans l'Abbaye de Saint Bar-
 élemi. Dans le parloir où nous
 ons , j'aperçus une jeune fille ,
 nt les traits sembloient être faits
 pinceau. Elle paroissoit d'une
 uceur infinie. Je demandai son
 à ma sœur. Elle me dit qu'el-
 étoit fille d'un Négociant de
 arseille , qui avoit fait une bad-
 route de deux cent mille écus
 la perte de deux vaisseaux. Que
 mère poursuivoit un procès pour
 répétition de sa dot , & que sa fille
 nt été autrefois Pensionnaire dans
 Couvent , elle l'y avoit remise jus-
 à la conclusion de son affaire. ^{Il fait}

Je priai ma sœur de me faire faire ^{con-}
 noissance avec elle. Comme elles ^{noissan-}
 ient fort amies , elle me presenta ^{ce avec}
 ffris le peu de crédit que je pou- ^{la fille}
 is avoir pour solliciter le procès de ^{d'un}
 mere. Elle me remercia de la ^{Négo-}
 on du monde la plus obligeante. ^{çant.}

Je

Je m'informai avant de sortir à que le heure elle étoit au parloir ordinairement. Elle me dit que sa mere venoit la voir tous les jours à deux heures. J'y retournai le lendemain & je les trouvai ensemble. J'offri à la mere tout ce qui dépendoit de moi , ajoutant que ma sœur m'avoit prié d'agir le plus vivement qu'il me seroit possible , & que l'amitié qu'elle avoit pour sa fille lui faisoit prendre une aussi tendre part à son procès , que si c'étoit une affaire qui l'intéressât elle-même. La conversation devint générale , & les parloirs s'étant remplis de monde , je vis Mademoiselle de Belaudin avec plus de liberté.

Il lui Sa mere étant obligée de solliciter
 donne les Juges , fut forcée de la quitter , &
 une se- comme elle se retiroit , je priai ma
 sœur de l'engager à rester encore
 quelque-tems. Elle le fit par complai-
 sance , & je ne sortis de l'Abbaye que
 le plus tard qu'il me fut possible
 L'appartement où elle couchoit
 donnoit sur la rue. J'avertis ma
 sœur que je viendrois pendant la
 nuit lui faire donner une sérénité

DU M. D'ARGENS. 135

Je vous promets, me dit-elle, si vous venez de l'engager à se mettre à la fenêtre. Elles me tinrent parole toutes deux. Dès que mes Musiciens eurent commencé, je vis paroître de la clarté, à la lueur de laquelle j'aperçus deux personnes qui me firent signe de ne pas parler. Je n'avois garde de le faire. Un instant après il y eut plus de vingt Religieuses aux fenêtres. Je me tins toujours envelopé dans mon manteau, & on ignora dans l'Abbaye que je fusse l'auteur de cette symphonie.

le lendemain je retournai au par^{loir}. Il se
Sa mere venoit de sortir dans fait
l'instant, & ma sœur n'étant point écou^{ter}
encore descenduë, je pris ce moment
pour lui dire ce que je pensois. Elle
m'écouta sans colere. Je la priaï de
me permettre de la demander, lors-
que je viendrois voir ma sœur. El-
le me repondit, qu'elle n'étoit pas
absolument la maîtresse de venir à
la grille lorsqu'elle vouloit; mais
qu'elle y'étoit ordinairement à cette
heure. C'étoit m'en dire assez.
Aussi continuai-je pendant près d'un
mois

mois d'y aller tous les jours. J'avois abandonné les sciences & les arts pour la seconde fois. A peine j'étois amoureux que tout m'ennuyoit, excepté ma Maîtresse, & j'étois réellement touché de la Besaudin. Je crois même qu'après Sylvie, je n'ai rien aimé autant qu'elle.

Il s'introduit chez la mere de sa Maîtresse.

Le procès de la mere devant bien tôt se terminer, elle tira sa fille du Couvent pour aller solliciter ses Juges. Elle m'avertit qu'elle ne resteroit plus. Cette nouvelle me fit une peine sensible par la contrainte où je serois dorénavant pour lui parler. L'amour m'inspira un moyen qui fit que ce qui devoit me nuire me servit infiniment. Je pensois que je pourrois la voir chez sa mere sous le prétexte de son procès qu'elle le avoit infiniment à cœur. J'y allai, comme je l'avois projeté. Elle me fit beaucoup de politesses, & me pria de vouloir bien continuer mes soins, ajoutant qu'elle sentoit combien peu elle méritoit mes attentions, mais qu'elle espéroit que les prières de ma sœur seroient plus que les siennes. Je lui promis de lui rendre
comp-

compte tous les jours de ce que m'auroient dit les Juges, & je devins dès ce moment son solliciteur en titre. Je voyois la fille tous les jours. Je lisois dans ses yeux & dans sa conduite que je ne lui étois point indifférent. Après deux mois d'affiduité, je fus assez heureux pour en obtenir l'aveu d'elle-même.

Le plaisir d'être aimé & d'en être sûr redoubla ma tendresse. Histoire de cette Demoiselle. pendant mon destin étoit d'être toujours amoureux & toujours tourmenté. J'appris que ma chère Befaudin avoit eu un amant avant moi. Je lui en parlai. Elle me l'avoüa de bonne-foi. Vous n'avez point raison de vous plaindre, ajouta-t'elle. Outre que je ne pouvois pas vous aimer avant de vous connoître, l'amant que vous me reprochez étoit autorisé de ma famille, qui le regardoit comme un homme qui pouvoit me convenir pour époux. Après le renversement de ma fortune, mon pere ayant été obligé de passer dans les pais étrangers, mon amant sembla n'être point rebuté par la perte de mes biens. Je lui suis gré de son désin-

M teref-

téressément. Jusques-là je ne l'avois écouté que parce que ma famille l'ordonnoit. Je vins à l'aimer réellement. L'ingrat méritoit peu les sentimens que j'avois pour lui. Car après m'avoir empêché d'accepter plusieurs partis qui s'étoient présentés, malgré la situation de mes affaires, ayant trouvé un établissement avantageux, il se maria. Je fus si outrée de son procédé, que le mépris que m'inspira son caractère me consola de la perte que j'avois faite.

Il s'at- Je savois que ce qu'elle me disoit
tache étoit vrai. Ainsi je ne trouvois rien
de plus là-dedans qui pût allarmer ma déli-
en plus. catesse. Si l'amour m'eût permis de
faire quelque réflexion, j'aurois dû
penser que l'engagement que je for-
mois pourroit me mener trop loin.
L'exemple de Sylvie devoit m'ins-
truire des malheurs qu'entraînent les
grandes passions. Mais je n'étois
plus capable de raisonner. L'atta-
chement que j'avois eu pour la Be-
faudin étoit trop violent pour pou-
voir le rompre ; & loin de songer
à me guérir, je ne pensois qu'à me
faire

faire aimer davantage & à obtenir des faveurs, que je regardois comme le prix & le but de l'amour.

J'avois deux difficultez à vaincre, Mari
 la sagesse de ma Maîtresse, & la ques
 presence de sa mere qui ne la quit- d'a-
 toit point. Je fus bien-tôt défait mou
 pour long-tems d'un de ces embarras. qu'il
 Sa mere eut une maladie, que lui ne. luidon
 causa la fatigue de son Procès. Elle fut près de quarante jours entre la vie & la mort. Je pris autant de soin d'elle pendant le cours de sa maladie qu'un fils l'eût pû faire. Je passois une partie de la nuit dans sa chambre. Je lui donnois moi-même ses remèdes & ses bouillons. J'étois regardé comme un ami de la maison. Ainsi personne ne prenoit garde à ma conduite. Je voyois ma Maîtresse tant que je voulois, je passois le jour & la nuit avec elle, je l'encourageois sur la santé de sa mere, je lui faisois espérer que sa maladie ne seroit pas mortelle. Je n'oubliois pas dans tous ces discours de répandre autant de tendresse que je le pouvois.

Elle
l'en ré-
com-
pense.

La Besaudin m'aimoit, elle étoit jeune, elle me croyoit honnête homme & discret. Nous étions des nuits entières tête-à-tête, ou avec un seul domestique. L'occasion étoit périlleuse. J'attaquai perpétuellement. Elle se défendit pendant un tems. A la fin elle succomba.

Dieux ! que je découvris de beautés & d'apas dans ce moment ! De toutes les femmes que j'ai aimées, c'est celle en qui j'ai vû le plus de charmes.

Sa mere commençant à recouvrer sa santé, elle fut plus de six semaines sans sortir du lit. Que ce tems est court pour un amant, & pour un amant heureux ! Lorsqu'elle fut entièrement remise, je fus beaucoup plus gêné. Mais comme, lorsque les premiers pas sont faits, bien des occasions deviennent utiles, qui dans le commencement d'une passion ne peuvent servir, je trouvois souvent le moyen de voir ma Maîtresse en particulier. Pour achever mon bonheur, la mere, pour qui je m'interressois véritablement, gagna son procès avec dépens, excepte

cepté un incident de fort peu de chose, que les Juges remirent à l'instruction. C'est ainsi qu'il sembloit que le Parlement, d'accord avec mon amour, cherchoit des prétextes pour arrêter Madame Befaudin & sa fille.

Il étoit tems que mon étoile agit. Je jouissois d'une félicité trop parfaite. Un vieux négociant, laid, mal bâti, bisarre, jaloux, mais riche, appelé Méry, devint amoureux de ma Maîtresse. Il la fit demander en mariage à la mere. Celle-ci accepta l'offre avec plaisir & crut que sa fille penseroit de même. Elle fut bien surprise, lorsque le lui ayant appris, elle se jeta en pleurs à ses pieds, en la priant de ne point la rendre la personne la plus malheureuse du monde. Elle protesta qu'elle se jetteroit plutôt dans un Couvent, que de donner jamais son consentement à un pareil mariage.

Lorsque j'allai chez elle, je la trouvai plongée dans une tristesse extraordinaire. La mere me paroissoit aussi avoir quelque chose dans l'esprit. Je leur en demandai à routes deux la cause. Vous voyez ma fille, me dit

Un Né-
gociant
la de-
mande
en ma-
riage.

Elle le
refuse.

dit Madame Besaudin , elle veut perdre la fortune par opiniâtreté. Un homme riche comme un Crépus la veut épouser, & Mademoiselle le trouve trop vieux. J'eus besoin de tous les efforts imaginables pour cacher les mouvemens que cette nouvelle m'avoit causés. Madame , lui dis-je , lorsqu'il s'agit de l'établissement de toute la vie , on n'y sauroit trop penser. Il faut un peu d'amour dans le ménage , ou il devient bien triste dans peu de tems. Il faut de l'argent , me répondit-elle. Il faut fonder la cuisine , & puis l'amour vient s'il peut.

Con-
seil
qu'il
luidon-
ne.
Comme elle alloit enfile une foule de proverbes , dont elle n'étoit pas chiche , on vint l'avertir que son Procureur venoit la chercher , pour aller chez un de ses Juges. Monsieur , me dit-elle , vous êtes de nos amis. Tâchez de la persuader. Elle ne trouvera jamais la fortune qu'elle perd. Dès qu'elle fut sortie , ma Maîtresse se mit à pleurer. Je m'éforçai de la consoler. Non , me dit-elle , je veux me retirer dans un Couvent , mon parti est pris. Eh quoi , lui dis-je ? vous voulez donc me réduire au désespoir

espoir ? Quoi ! vous me quittez pour
 toujours ! C'est pour me conserver à
 vous , me dit-elle , que je veux me
 faire Religieuse. N'ayant pû vivre
 pour vous , je ne veux être à per-
 sonne. Ce qu'elle me disoit-là étoit assez
 délicat & auroit pû me mener bien
 loin. Mais depuis Sylvie , je m'étois
 affermi à ne plus penser à des maria-
 ges inégaux , & j'ai persévéré dans cet-
 te résolution contre toutes les atta-
 ques qu'on m'a données. Je voudrois ,
 lui dis-je , être le maître de mon sort
 & de ma main. Je vous tirerois bien-
 tôt d'embarras. Mais je dépens d'un
 pere & d'une mere. Je n'ai du bien
 qu'autant qu'ils veulent m'en faire.
 Ce seroit vous rendre malheureuse
 que de vous épouser , & ma tendresse
 n'auroit servi qu'à vous faire perdre
 un établissement considérable. Quoi ,
 me dit-elle ! Vous me conseillez d'é-
 pouser ce monstre ! Non , lui répon-
 dis-je. Loin de vous le conseiller , je
 serois au desespoir que la chose arri-
 vât. Que voulez vous donc que je
 fasse ? continuât-elle. Je connois ma
 mere. C'est une furie , qui va être
 attachée à mes pas. Le Ciel , lui dis-
 je,

je , m'inspire un expédient. F
entendre à votre mere que
espérez un établissement plus brill
Je consens que vous me nommiez
elle vous presse de lui en dire dav
tage. Quelle aparence, me dit-e
qu'elle donne dans de pareils disc
Ils ne serviroient qu'à lui faire na
des soupçons & peut. être à m'en
cher de vous voir.

Sa mere revint avant que
eussions rien pû résoudre. Elle
parla encore de Méry & la fati
de la même chanson pendant près
quinze jours. Elle la força mên
recevoir les visites de ce Galant se
généaire. J'étois le témoin de la
part , & quoique je fus fâché
la peine qu'elles faisoient à ma M
tresse, je ne pouvois m'empêcher
rire en moi-même du rôle
jouoit.

Elle A la fin, la jeune Besaudin, ennu
suis ce des importunitéz de sa mere ,
conseil. qua de se servir de l'expédient qu
lui avois donné. La mere avoit
finiment de la vanité. Elle fut fi
de ce que lui disoit sa fille.
Maîtresse se vit par-là hors d'affa

& moi je me trouvai dans un terrible embarras.

Madame Besaudin à la première ^{Eme} visite me fera si sort le bouton en ^{barras} présence de sa fille, qu'il me fallut ^{du} parler clair. J'avouai tout ce qu'elle ^{Mar-} lui avoit dit. Mais j'ajoutai, qu'il ^{quis,} falloit qu'elle s'en alla à Livourne joindre son mari avec sa fille. Que je la suivrois, quinze jours ou trois semaines après, sous le prétexte d'aller à Rome, & qu'il nous seroit facile de nous marier dans ce pays-là, sans que personne pût le soupçonner. La mere consentit à tout ce que je disois, & craignant que je ne vinisse à changer de résolution, elle partit trois semaines après.

Ma Maîtresse étoit ravie de l'ex- ^{Il se ti-} pédient que j'avois pris. Nous con- ^{red'af-} vinmes, que lorsqu'elle seroit auprès ^{faire,} de son pere, elle le feroit agir pour rompre le mariage de Méry, qu'ensuite elle diroit que je lui avois écrit que ma famille n'avoit pas voulu me laisser partir, & qu'elle reviendrait en France, où nous amuserions toujours sa mere, sous l'espérance de notre établissement. Le jour de son

embarquement étant arrivé , je partis de Marseille , où je l'avois accompagnée , pour retourner à Aix.

Il man-
que un
établif-
sement
confi-
dérable.

Elle fut cinq mois à Livourne , & pendant ce tems-là il se passa d'étranges révolutions dans mon cœur. On proposa pour moi à mon pere un établissement fort considérable & qui me mettroit dans une grande aisance. Je crus que s'il s'y trouvoit quelque difficulté , ce seroit de son côté , & je n'eusse jamais pensé que ma mere , qui jusqu'alors avoit paru avoir beaucoup d'amitié pour moi , en eût fait naître aucune. Je me trompai cependant. Quoiqu'elle eût toujours la même tendresse , elle ne put se résoudre à vivre avec une belle-fille. Elle craignit que leurs caractères ne pussent s'accorder ensemble , & que cette division ne fit un mauvais ménage. Mon pere ne jugeant pas que ses affaires lui permissent de séparer nos intérêts , il ne fallut pas songer à m'établir.

Quelque sensible que je fusse à ma situation , je la cachai à tout le monde , excepté à Clairac. Cet ami fidèle étoit arrivé de Constantinople
de

depuis peu de tems, & s'étoit arrêté quelques jours à Aix avec moi. Je lui dis naturellement l'état où j'étois. Il me parla en galant homme, & quoiqu'il me plaignit, il ne me cacha point que rien ne pouvoit, ni ne devoit m'engager à faire un établissement contre le gré de mes parens. J'ai suivi les conseils, & quoique j'aye trouvé plusieurs fois des occasions bien séduisantes, j'y ai toujours résisté.

Clairac ne put pas rester long-tems avec moi. Il étoit obligé de se rendre à Paris. Pour dissiper mes chagrins, & me consoler de l'absence de mon ami & de ma Maîtresse, je résolus de me faire un amusement à l'Opéra. Il y avoit une Actrice & une Danseuse fort jolie. C'étoient-là les deux seules qui entraînaient tous les suffrages. Elles n'avoient point encore d'amant en titre; mais elles avoient plusieurs prétendans. Je me mis du nombre, & l'expérience que le long usage du Théâtre m'avoient acquise, me donna bien-tôt l'avantage sur eux.

On tâ-
che de
la pré-
venir
contre
lui.

Ce fut dans un soupé que je don-
nai à une maison de campagne, que
je commençai à battre mes rivaux
en ruine. Ils s'aperçurent de la pré-
férence, & complottèrent tous en-
semble contre moi. Ils s'y prirent de
façon, qu'il m'étoit presque impossi-
ble de leur résister. Comme je ne pou-
vois pas me charger de deux femmes
à la fois, ils firent entendre à la Be-
lou, c'étoit la Danseuse, que son in-
térêt étoit de faire en sorte que la
Motille ne m'écoutât point, parce
que dès que je serois bien avec elle,
je romprois toutes les parties. Qu'au
contraire, si la Motille s'attachoit à
Castelane, mon rival, elle seroit tou-
jours en société avec elle. Bardelin
qui tenoit ce discours à la Belou,
étoit son amant & l'ami de Castelane.
Le coup étoit assez difficile à parer.
Mais je m'en garantis plaisamment.

Il fait
chasser
ses ri-
vaux

J'avois remarqué que la Belou n'ai-
moit point Bardelin. Elle étoit folle
au contraire d'un Acteur qu'elle avoit
fait semblant de lui sacrifier. Je sca-
vois à n'en pas douter qu'elle cou-
choit toutes les nuits avec lui. Je
pensai qu'en donnant ce que Bardelin
pou-

pouvoit fournir à la dépense, je pourrois prendre la Motille pour moi & la Belou pour l'Acteur. Je lui en parlai. Ce pauvre diable qui aimoit véritablement cette fille, me remercia de tout son cœur, & lui dit la proposition que je lui avois faite. Elle l'accepta. J'envoyai le lendemain un habit à la Motille & un à la Belou, pour arrhes de notre marché. Castelan fut congédié, & Bardelin par contre-coup. Cette aventure qui fut sçue, les exposa à beaucoup de plaisanteries. J'en ai ri depuis bien des fois avec eux.

Mon affaire étant terminée, je me mis en ménage avec la Motille. Je pris possession du domicile. Dans moins de deux mois, si j'avois été Prince Souverain, j'eusse pu dire que le Ciel avoit beni mes amours. Motille devint enceinte. Comme je n'avois jamais eu de progéniture, je vis avec plaisir que j'aurois bientôt l'honneur d'être pere. Je ne doutois pas que ce ne fût un garçon. Je formois déjà des projets pour lui acheter un bénéfice. L'Opéra étant retourné à Marseille, j'y suivis ma

250 M E M O I R E S.

Maîtresse, & m'y établis avec elle. Mon ménage étoit composé d'elle, de sa mere, d'un laquais que j'avois & d'un Turc que mon frere m'avoit donné & qui étoit Esclave sur la galère dont il étoit Officier. C'étoit lui qui en qualité de Musulman assistoit à mon coucher & à mon lever. Il étoit le témoin secret de nos plus doux transports. Mon frere me disoit quelquefois en plaisantant, que j'empêchois sa conversion par le mauvais exemple que je lui donnois.

àche
tile.
or
con-
tir
re.
Je me piquai d'honneur & me mis en tête de le rendre Catholique. J'avois souvent des disputes avec lui. Un jour, comme je le pressois sur les femmes, que Mahomet promettoit dans son Paradis, & que je le forçois de convenir qu'il y avoit quelque chose de ridicule dans cette idée, écoute, me dit-il, toutes les Religions ont des choses dont on ne peut pas rendre raison. La mienne a l'avantage de pouvoir le faire de ses points fondamentaux. Mais la tienne péche dans le premier. Réponds-moi, combien y a-t'il de Dieux ?

Un.

DU M. D'ARGENS. 151

Un : Et pourquoi donc crois-tu le Pere Dieu , le Fils Dieu & le Saint-Esprit-Dieu ? C'est un mystère , lui dis-je , & parce que nous n'entendons pas une chose , nous ne devons pas nier qu'elle ne puisse être. Ah ! c'est où je t'attendois , me dit-il. Et pourquoi ? parce que tu ne comprends pas comment en Paradis il peut se trouver des femmes toujours vierges , assures-tu que cela ne peut pas être ? Ce discours dans un homme de cette espèce me frapa. Je le redis à mon frere , qui me répondit que je ne le surprénois point. Qu'il étoit étonné tous les jours des choses qu'il lui entendoit dire & que la simple nature lui fournissoit.

Pendant que j'étois à Marseille , on me proposa de me marier avec une Demoiselle de condition , qu'on disoit avoir cent mille écus de bien. Elle étoit bossue devant & derrière , & n'avoit pas trois pieds & demi de hauteur. Cent mille écus cependant me firent ouvrir les yeux. Je commençois à devoir considérablement. De la façon dont je vivois depuis deux ans , il étoit difficile

il s'af-
fré pour
lui un
nouvel
établif-
sement.

que je ne m'endétasse. La pension de mon pere ne me conduisoit pas les trois premiers mois de l'année. J'écrivis à mes parens pour savoir ce qu'ils en pensoient. Je craignois que ma mere ne s'oposât à mon établissement. Mais elle y donna son consentement. Je commençai donc à prendre des mesures pour que cette affaire réussit. Elle prit d'abord un assez bon train.

Maître Malheureusement on souffla aux oreilles de la mere, que je n'étois pas excessivement rangé & que j'avois une Maîtresse avec laquelle j'étois actuellement. Cette découverte m'obligea de vivre avec plus de retenue. Comme les malheurs se suivent d'ordinaire, Motille se blessa d'un garçon, qui ne vécut que trois heures de tems; & mon fils, ce fils, sur qui j'avois fondé de si grandes espérances, fut une fleur qu'une même journée vit éclore & mourir.

Em- Pour achever de me désespérer, **barras** Madame Besaudin & sa fille, lassés de où les m'attendre à Livourne arrivèrent en jettent m'attendre à Livourne arrivèrent en ses trois Provence, & aprirent que j'étois en Maî- ménage avec une fille de l'Opéra. **ressés.**

On

D U M. D' A R G E N S. 153

On ne ſçauroit dire qui des deux fut plus fâchée contre moi. Ce fut bien pis, lorsque la mere ſçut qu'on parloit de m' marier. Dans le moment elle m'envoya chercher. Je m'excusai le plus qu'il me fut possible. Je promis d'abandonner l'Opéra; & au plus terrible orage succéda une espèce de calme.

En sortant de chez Madame Besaudin, je retournai chez Motille. Quelqu'un, qui vouloit aparemment me faire devenir fou, lui avoit appris que ces deux Dames étoient arrivées. Je la trouvai dans des transports étonnans. Elle faisoit mille extravagances. Je lui jurai que je n'avois été chez la Besaudin que pour rompre tout-à-fait avec elle. Soit qu'elle le crut, ou non, elle s'apaisa.

La mere de la Demoiselle que je devois épouser, eut connoissance d'une partie de ces scènes tragicomiques. Je vis depuis ce tems que mes affaires alloient assez mal. Ennuyé de ces tracasseries, je pris la sage résolution de laisser là toutes ces femmes & de m'en éloigner le plus qu'il

Son mariage est rompu.

qu'il me seroit possible.

Il se La seule chose qui me retenoit
propo- étoit le défaut d'argent. Mes finan-
se de ces étoient épuisées. Mes créan-
voya- ciers étoient las de me prêter. On ne
ger. voyage guères avec la seule envie
qu'on a de voyager, & sans ar-
gent on ne va pas loin. Il m'en fal-
loit absolument, & le hazard m'en
fit trouver où je n'aurois jamais
pensé.

Histoi- Il y avoit un Marchand de Lyon,
red'un nommé Peautrier, qui avoit suivi
Mar- à Marseille une fille de l'Opéra, apel-
chand lée la Neveu, qui travailloit depuis
& d'u- long-tems à lui faire faire banque-
ne fille route, quoi qu'il réparât par des fri-
de l'@-ponneries au jeu les dépenses que
pera. l'amour lui causoit. Il nourrissoit avec
sa Maitresse toute sa famille. Cepen-
dant le pere trouvant que l'ordinaire
n'alloit plus comme au commence-
ment, jugea qu'il falloit que les fi-
nances de l'amant de sa fille baissas-
sent. Il crut qu'il étoit à propos de
lui donner un Coadjuteur. Il choisit
un Négociant Marseillois. Celui-ci,
ayant été associé au bénéfice par le
pere, se sentit assez fort pour le
des-

deffervir lui seul , & il propofa l'ex-
 clufion de l'ancien amant. Elle lui
 fut accordée en remboursant comme
 de droit le profit qu'il apportoit.

La fille cependant aimoit beau-
 coup plus le Lyonnois que le Mar-
 seillois. Elle tint bon quelque-tems.
 Mais le pere interpofant fon auto-
 rité , il fallut céder.

Peautrier , fâché de ne pouvoir Suite
 voir fa Maîtrefle chez elle , voulut de cette
 lui parler à la Comédie. Le pere avan-
 s'en étant aperçu , eut l'infolence de ture.
 la maltraiter fur le Théâtre. Chacun
 accourut & je fus un des premiers.
 Elle nous dit naturellement dequoi
 il s'agiffoit. Son amant s'y trou-
 voit préfent & il lui offroit un agra-
 le , parce qu'elle ne vouloit plus re-
 tourner dans fa famille. Le pere pré-
 tendoit qu'elle y vint. Elle n'ira
 pas , lui dis-je. Comment , Monsieur ,
 me répondit - il ? Ne fuis - je pas
 le maître de mes enfans ? Vôtre fil-
 le est au Public , lui dis-je , dès qu'elle
 est au Théâtre , & vous n'êtes point
 en droit de la maltraiter. Allez vous
 plaindre , fi vous voulez. Elle fui-

vra actuellement, Monsieur, qui veut bien la recevoir chez lui.

Le Elle sortit sur le champ & s'en fut
 Mar- avec son amant. Le pere voulut al-
 quis va ler se plaindre. Je le prévins & j'a-
 à Paris. pris au Commandant dequoi il étoit
 question. Il ordonna qu'elle ne re-
 tourneroit point chez son pere. Mais
 il la fit mettre chez un autre fille
 de l'Opéra, n'étant pas honnête qu'el-
 le restât dans la maison de son amant,
 ce qui pourtant étoit la même chose
 pour lui.

La façon dont j'avois pris les in-
 térêts le toucha si fort, qu'ayant sçu
 que je cherchois de l'argent à em-
 prunter, il vint m'offrir la somme
 que je demandois. Comme j'en avois
 besoin, je l'acceptai sans façon,
 après lui avoir donné mon reçu, &
 dès le lendemain laissant la Belaudin,
 la Motille & cette Demoiselle avec
 qui on vouloit me marier, je partis
 dans ma chaise de poste pour Paris.

Je repris en y arrivant le goût
 que j'avois pour les sciences & pour
 les arts. J'étois une partie de la
 journée dans mon cabinet, ou chez
 Mr Cale, Professeur de l'Acadé-
 mie

nie de Peinture, dans l'atelier duquel j'allois travailler à mes heures de loisir.

Un jour étant à la Comédie, je crus apercevoir le Chevalier de Cougoulin, que je croyois en Provence. Je ne me trompois point, c'étoit lui-même. Après nous être embrassez, nous résolûmes d'aller souper le soir ensemble. Ce repas fut poussé fort loin dans la nuit, & le jour nous ayant surpris à table, nous joignîmes le dîner au souper.

L'après-midi, comme nous étions assez chauds de vin, je proposai à Cougoulin, en attendant l'heure de l'Opéra, d'aller à l'Hôtel de Gèvres. Il fait un gain considérable au jeu.

Je n'avois jamais joué de ma vie, & pour la première fois, dans une heure & demie de tems, je gagnai six mille livres à la roulette. J'eus assez de bon sens pour ne pas risquer de perdre mon argent, & l'amour que j'avois pour les arts, étant alors la seule passion à laquelle je fusse sensible, je partis trois jours après mon gain pour Rome.

Je pris auparavant des Lettres de recommandation pour plusieurs personnes, Il va à Rome.

nes,

nes, & une entr'autres du Vicomte de P. . . . pour le Cardinal son frere. J'allai m'embarquer à Marseille & passai chez moi, sans que ma famille le sçut. Je ne vis que mon frere, qui vint m'accompagner jusques dans le vaisseau. J'eus un vent si favorable, que dans deux fois vingt-quatre heures je fus à Civitta-Véchia. Là je pris un chaise de louage, qui dans huit heures de tems me mena à Rome.

Con- J'allai le lendemain rendre mes
 versaf- Lettres. L'Evêque d'Halicarnasse, à
 tion qui j'étois adressé, me présenta au
 qu'il a Cardinal de P. . . . Je dinai ce jour-
 avec le là avec Son Eminence. Elle me de-
 Card- manda ce qu'on disoit en France de
 nal de P. . . . nouveau. On m'avoit prévenu de
 ce que je devois répondre, s'il me fai-
 soit cette question. Je lui dis qu'on
 étoit fort étonné qu'il eût demandé
 son rapel, & qu'on disoit haute-
 ment que les affaires de France en
 souffriroient beaucoup. Il me parut
 satisfait. J'en demandai la raison quel-
 que - tems après à une personne de
 considération, qui pouvoit & devoit
 même

DU M. D'ARGENS. 159
même la sçavoir. Voici ce qu'elle
me dit.

Vous avez sans doute entendu parler de la conjuration des Marmousets. C'est le nom qu'on donne à la Cabale, que Messieurs les Ducs d'E... & de G... avoient faite contre le Cardinal de F.... Quoiqu'il n'y ait que ces deux jeunes Seigneurs qui ayent paru, il y avoit des gens d'un âge plus avancé qui y prenoient part. Mais ils avoient trop d'expérience & connoissoient trop la Cour, pour vouloir se découvrir entièrement. Ils attendoient la réussite qu'auroit la démarche de Monsieur d'E....., pour faire jouer les ressorts qu'ils avoient préparés. On prétend que le Cardinal de P.... n'ignoroit point ce qui se passoit, & qu'il se flatoit, s'il arrivoit un changement dans le Ministère, d'occuper la place de celui qui seroit disgracié. Vous sçavez, continua-t'il, le sort qu'eut Monsieur d'E.... Il fut exilé avec Monsieur de G.... Dès que le Roi les eut disgraciés, toute la Cour leur tourna le dos.

Leurs

Leurs familles mêmes semblèrent être bien aises de leur punition.

Sa dif-
grace. Le Cardinal de. . . . ne parla plus de son retour en France. Cependant, soit que le P. . . . Ministre eût pénétré ses desseins, s'il est vrai qu'il les ait eus, soit qu'il les soupçonnât sans en être convaincu, le Duc de Saint Aignan fut nommé Ambassadeur auprès de Sa Sainteté. Ce coup a surpris le Cardinal. Il a compris qu'en arrivant en France, il seroit obligé, n'ayant plus de crédit en Cour, de se tenir dans son Archevêché d'. . . . où il auroit tout le tems de s'ennuyer. La chose est effectivement arrivée ainsi qu'il me le disoit.

Le
Mar-
quis a
une af-
faire de
cœur. Je passai trois mois à Rome, uniquement occupé à voir tous les jours de nouvelles beautés. J'étois plongé dans la Peinture & dans la Musique. J'avois oublié qu'il y eût des femmes dans le monde, & je fusse parti de Rome sans y avoir pensé, si le Chevalier de Chassé, avec qui j'étois logé dans la même auberge, ne m'eût fait connoître une jeune fille, bonne Musicienne, chez laquelle

le il alloit souvent. Nous y faisions de petits concerts. Elle avoit la voix fort belle, les yeux vifs, les façons tendres & engageantes, ainsi que toutes les Italiennes. Je n'avois rien dans le cœur. Je fus bien-tôt amoureux d'elle & ne tardai pas à le lui apprendre. Je compris dès la première fois, qu'elle n'eut point été fâchée d'être persuadée de ce que je lui disois. Aussi fis-je de mon mieux pour lui prouver que mes sentimens étoient tels qu'elle les vouloit. Je n'épargnai ni les soins ni les assiduités. Les sermens les plus inviolables furent mis en usage, & soit qu'elle les crût sincères, ou non, elle m'avoit que je ne lui étois point indifférent. Cet aveu me rendit sûr du reste. Les Italiennes n'aiment pas à demi. Elles ne savent point affecter un inutile mystère. Elles ignorent, quand elles aiment, la feinte & l'artifice, & ne connoissent que le langage du cœur. Avec des sentimens pareils, un amant François va vite en besogne. Aussi, des que j'eus le cœur de Ninesina, c'étoit ainsi qu'on l'apelloit, je tar-

dai peu à être le maître de la personne.

Il court Pour avoir plus de commodité, risque je pris un appartement dans son logis, où il y en avoit plusieurs. Il d'être surpris m'étoit par ce moyen plus aisé de avec sa tromper la vigilance de sa mere, qui Maî- la génoit assez, mon sort ayant tresse. été d'avoir toujours des meres diaboliques, qui ont empoisonné les douceurs que je goûtois auprès des filles. Ninesina avoit trouvé le secret de m'introduire toutes les nuits dans sa chambre, sans qu'on s'en aperçût. Il y avoit six semaines que notre intelligence duroit, lorsqu'un jour sa mere s'éveilla. Elle étoit pressée de quelque besoin, & ayant vainement cherché sous son lit un pot, elle passa dans la chambre de sa fille pour se servir du sien. Nous l'entendîmes venir, & comme nous ignorions quel étoit son dessein, je n'eus que le tems de me glisser sous le lit de Ninesina. Sa mere en entrant lui dit, dormez-vous, ma fille ? Non répondit elle, mais d'où vient vous êtes-vous levée sans lumière ? Je cherche par tout

tout un pot , je n'en trouve point , dit-elle. Je viens pour me servir du vôtre. Elle s'aprocha à tâtons du lit , passant sa main dessous , peu s'en falut qu'elle ne me la mit sur le visage. Heureusement elle atrapa ce qu'elle cherchoit. Ninesina parloit à sa mere & lui faisoit mille questions , pour qu'elle ne m'entendit pas respirer. Après cette belle expédition , elle se retira dans sa chambre & je sortis de dessous le lit , bien résolu de ne me plus commettre à pareille aventure. Je ne voulus plus retourner les nuits chez Ninesina. Je me contentois de profiter des autres occasions que le sort m'offroit.

Six semaines de jouissance avoient Il la
 fort abattu les fumées de mon amour. quitte
 Une jeune Romaine dont je devins pour
 amoureux , acheva de les calmer. une au-
 Elle logeoit auprès de l'Auberge où tre.
 j'allois manger. Lorsque je sortois
 de dîner , je m'amusois quelquefois
 à lui parler. Je pris du goût pour elle
 insensiblement , & quoiqu'elle n'en
 eût point pour moi & qu'elle m'é-
 cûtât par simple coquetterie , je ne
 O 2 laif-

lâissai pas de croire que je pourrois
m'en faire aimer dans la suite.

Elle se venge. Ninefina aprit des nouvelles de
mon amour. Elle m'en fit d'abord
des reproches assez tendres. Mais
voyant qu'ils ne seroient à rien &
que je n'allois presque plus chez elle,
elle résolut d'en agir à la mode du
pays & de me faire assassiner. Je me
promenois ordinairement à onze heu-
res du soir sur le Mont de la Trini-
té. C'est une promenade auprès de
la Place d'Espagne. Je ne me reti-
rois d'ordinaire que fort tard Ni-
nesina savoit ma coutume. J'avois
souvent été prendre le frais avec elle.
Un soir deux hommes fondirent sur
moi le poignard à la main. L'un des
deux dit *amato il traditore Francese!*
Je n'eus que le tems de mettre l'épée
à la main & de m'appuyer contre la
porte de la Vigne Médicis, vis-à-vis
de laquelle j'étois. Comme les deux
hommes qui m'avoient attaqué n'a-
voient que des poignards, je n'avois
pas de peine à les éloigner avec mon
épée. Je sentoï même qu'ils m'atta-
quoient assez foiblement. Cepen-
dant je n'osois point quitter le poste
où

où j'étois, dans la crainte, si je l'abandonnois, que l'un des deux ne m'attaquât par derrière.

Lorsque j'étois dans cet embarras, ^{Fin de}
je vis venir à moi deux François, ^{cette}
que je reconnus pour le Chevalier de ^{avance}
Chassé & pour le Baron de Lignac. ^{re.}
Je les apellai par leurs noms. Ils
accoururent l'épée à la main. Mais
quelle fut la surprise de Chassé, lorsqu'un de mes assassins l'apellant par son nom, lui dit, arrête, Chassé! ne défends point un traître. Cette voix qu'il reconnut pour celle de sa Maîtresse le pétrifia. Quoi, lui dit-il! c'est vous, Carestina, Oui, oui, c'est elle, répondit Ninesina; car c'étoient là mes deux assassins? c'est elle qui a voulu venger son amie. J'ai manqué mon coup cette fois, mais je réussirai mieux une autre. J'étois si étonné que je ne dis pas un seul mot. Ces femmes partirent dans le même instant. Chassé les suivit jusques chez elles.

Il parla à sa Maîtresse pour lui remontrer combien l'action qu'elle venoit de faire étoit affreuse. Ecoute, Chassé, lui dit-elle, nous sommes amies & parentes; Ninesina & moi,
nous

nous étions tranquilles avant de vous connoître ; vous êtes venu troubler notre liberté ; nous avons été assez foibles pour croire vos sermens ; nous nous sommes juré que nous nous aiderions mutuellement à poignarder nos amans, s'ils devenoient infidèles ; que cet exemple te serve ; car ton ami ne nous échapera pas : dis - lui pourtant que je m'offre à lui faire obtenir le pardon de sa faute , s'il veut aimer Ninelina de bonne-foi.

Le Chassé me redit le soir même toute cette conversation. Mais loin d'être tenté de me racommoder avec une pareille Maîtresse , je partis le surlendemain de Rome , sans que personne en eût connoissance. J'attendois de jour en jour de l'argent de chez moi. Un Négociant Genevois , de qui j'étois connu , se chargea de retirer la lettre de change à son arrivée & de me compter la somme. Je m'embarquai pour aller à Livourne , & ne fus pas tranquille que je n'eusse perdu le dôme de St. Pierre de vûe.

Fin du troisième Livre.

MEMOIRES

MEMOIRES

ET

LETTRES

DE

M. LE MARQUIS

D'ARGENS.



A LONDRES,

AUX DE'PENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LV,

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1952

1953

1954

1955

1956

1957

1958

1959

1960

1961

1962

1963

1964

1965

1966

1967

1968

1969

1970

1971

1972

1973

1974

1975

1976

1977

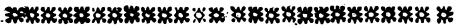
1978



MÉMOIRES

D E

M. LE MARQUIS D'ARGENS.



LIVRE QUATRIÈME.

LE bâtiment sur lequel j'étois étoit une felouque des plus petites. Nous étions huit ou dix Passagers. Les deux premiers jours nous eumes beaux tems. Pendant la nuit du troisième, comme elle étoit fort obscure, notre Pilote, d'accord avec les Matelots, s'éloigna excessivement de

de terre, sans que nous pussions nous en apercevoir. Il étoit Génois, & la crainte de rencontrer quelque bâtiment de Corse l'avoit fait éloigner de la Cote, cette Isle s'étant révoltée depuis peu contre la République de Gènes. Nous fumes fort surpris le matin, lorsque nous nous aperçumes que nous étions à plus de quinze lieues de terre.

Il est
fuyé
une
violente
tempête.

Ce fut bienpis quelque-tems après. Le vent ayant fraîchi, la mer devint très-grosse. La tempête augmenta. Nous jettâmes d'abord à la mer toutes les marchandises pour soulager le bâtiment. L'orage étoit si violent, qu'il y avoit peu d'apparence que nous puissions attraper la terre. Les Matelots se vouoient à toutes les Vierges de l'Italie, la *Madona del monte negro*, *Madona del viaggio*, *Madona del horto*. Un Cordelier disoit son bréviaire en larmoyant. Deux Calviniste Genevois recitoient des Pseaumes de Marot. Une vieille femme auprès de qui j'étois se trouvoit si saisie par la peur, qu'elle alloit du haut & du bas. Sa fille, jeune beauté de quinze ans, versoit des larmes.

A chaque flot qui soulevoit notre Felouque , on eût dit que notre bâtiment étoit la Tour de Babel , à force d'entendre hurler dans tant de langues différentes. J'avois pris ma résolution , & je lisois *les pensées diverses* de Bayle , pour tâcher de me distraire. Les gens qui me voyoient lire avec assez de sang froid , se figuroient que j'étois un Saint à qui la tranquillité de la conscience procuroit ce repos.

Après dix heures de combat entre la vie & la mort , nous découvrîmes le Port de Livourne , & deux heures après nous y entrâmes heureusement. Je n'avois fait vœux à aucun Saint pendant la tempête. Mais je m'étois bien promis à moi-même de ne plus me rembarquer. Je ne gardai pas ma résolution ; car je partis le lendemain pour Gènes , où je restai deux jours , & de-là j'allai à Marseille.

Mon frère étoit de garde à l'entrée du Port, lorsque j'arrivai. Il fut agréablement surpris. Il pria un de ses amis de vouloir le relever de son poste. Il me conduisit chez lui , où je ne restai que le tems qu'il falloit pour m'habiller ,

Il étoit
barque
à Mar-
seille.

biller, & n'ayant rien à faire, j'allai à l'Opéra voir mes anciennes-connoissances. La Motille n'y étoit plus; elle avoit quitté depuis mon départ. Mais je ne restai pas long-tems oisif.

Ses
nouvel-
les a-
mouis.

Il y avoit à Marseille une jeune fille, nommée Chichote, dont le Comte de Vintimille étoit amoureux. Cette intrigue le dérangeoit & sa famille s'étoit plainte plusieurs fois. Pour l'obliger à l'abandonner, on fit faire une procédure contre elle où l'on entendit des témoins qui dirent, ce qu'on voulut. On avertit ensuite le Comte de Vintimille, que s'il ne quittoit pas sa Maîtresse, on la feroit arrêter. Il étoit fort amoureux. Il trouva le moyen de la conserver, malgré toutes ces poursuites. Il la mit dans les Chœurs de l'Opéra, & dès ce moment on ne put plus lui rien dire. Madame de Vintimille voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire de ce côté-là, fit donner un ordre à son fils de se retirer dans ses terres. J'arrivai dans ce tems-là.

Je connoissois Chichote avant mon départ. Je fus surpris de la voir à l'Opéra. Elle me raconta elle-même les rai-

raisons qui l'avoient obligée d'y entrer. Elle ajouta, qu'elle étoit si lasse des tracasseries, qu'elle essuyoit pour le Comte, qu'elle étoit résolue de le quitter. J'avois toujours eu sur le cœur le tour que Vintimille m'avoit joué auprès de la Catalane. Je pensai que c'étoit là une occasion de lui rendre la pareille. Je m'offris à sa place.

Chichote crut d'abord que je badinerois. Je l'assurai que je pensois très-sérieusement ce que je lui disois. Le Chevalier de Bonneval, qui se trouvoit présent à notre conversation, acheva de la persuader. Je soupai chez elle avec lui. Il fit le contrat de nos noces, qui fut que je payerois les dettes qu'elle avoit contractées depuis que Vintimille étoit absent, & que je fournirois à sa dépense honnêtement & de la façon qu'il convenoit. Je passai la nuit chez elle. Le lendemain, comme il falloit que je me rendisse chez moi, j'arrêtai deux chaises, je me mis dans l'une, & Chichote occupa l'autre avec sa fille de chambre. En arrivant, je pris un appartement dans un endroit écarté pour ma Maîtresse, en attendant que je visse de

quelle façon tourneroient mes affaires. Mon pere me reçût en bon pere. Il ne me parut point que mon voyage d'Italie lui eût déplu. Il se contenta de m'exhorter à vouloir me fixer dorénavant. Cependant je partis bientôt pour prendre un nouvel état, & ce fut de son consentement.

Les projets que j'avois pû former furent tous renversez par la fameuse affaire du Pere Girard. Toute l'Europe a raisonné sur cette matière. Mais peu de gens ont sçu réellement de quoi il étoit question. L'entêtement & la prévention dans les deux Partis a fait éloigner de la vérité les uns & les autres. Quoique ce procès ait décidé de mon sort & de mon état, je l'ai toujours examiné avec des yeux désintéressez. La situation où j'étois de sçavoir les intrigues les plus cachées des Molinistes & des Jansénistes, m'a mis à même de pouvoir en porter un jugement équitable pendant la durée de cette affaire; j'ai pû toutes fois & quantes je l'ai voulu, voir les procédures les plus cachées. J'ai parlé moi-même à la plupart des prin-

principaux témoins, & rien n'a pu échaper à ma curiosité.

La Cadière née à Toulon, étoit fille d'un Marchand d'huile de la même ville. Elle avoit de beaux yeux, la peau blanche, un air de vierge, la taille assez bien faite. Beaucoup d'esprit couvroit chez elle une ambition démesurée & une extrême envie de passer pour Sainte, sous un air de simplicité & de candeur. Elle étoit âgée de dix-huit ou vingt ans lors de son procès.

Histoire du Pere Girard & de la Cadière.

Portrait de celle-ci.

Le Pere Girard, natif de Dole, étoit extrêmement laid. Il paroissoit n'être occupé que du Royaume des Cieux. Sa vie se passoit à faire des catéchismes, des exhortations & des sermons. Il excelloit dans le talent de la chaire. Il avoit dirigé un nombre infini de femmes du monde, qu'il avoit mises dans le chemin de la pénitence. Plusieurs filles, qui avoient fait des vœux Monastiques sous sa direction, sont encore aujourd'hui l'exemple des Couvens où elles vivent. Il exerçoit ses talens avec un air de

Et du Pere Girard.

complaisance. Il étoit bien aise qu'on les connût, & s'il avoit l'esprit d'un habile Jésuite, il en avoit la vanité. La réputation de faire des saintes lui étoit aussi chère, que l'envie de passer pour telle étoit violente chez la Cadière.

Estime
où é-
roient
ces
deux
person-
nes.

On voit que sans que l'amour & le sortilège s'en mêlassent, la ressemblance des caractères suffisoit pour unir ces deux personnes. Avant l'arrivée du Pere Girard à Toulon, la Cadière avoit déjà, par ses manières modestes, acquis la réputation d'avoir une vertu infinie. Elle ne parloit que d'exhortations, de méditations, de componction, d'oraison. L'idée qu'on en avoit n'étoit point renfermée dans une seule ville. Toute la Gent Mystique de la Province en étoit imbue, & le Pere Girard la connoissoit déjà sans l'avoir vue. La réputation du Jésuite étoit aussi parvenue jusqu'à la Cadière. Ils se regardoient mutuellement comme des sujets fort propres à augmenter la gloire l'un de l'autre.

Eloges
que le
P. Gi-
rard
faisoit
de la
Cadiè-
re.

Dans ces situations, le Pere Girard partit d'Aix pour aller à Toulon. A peine fut-il arrivé, que la Cadière se pré-

présenta pour être sa Pénitente. Elle disoit, en parlant de lui, qu'elle sentoit que Dieu lui-même lui avoit inspiré la pensée de le choisir pour Directeur. Le Jésuite, de son côté, prônoit par tout la vertu de sa Pénitente. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'ils avoient trop d'esprit pour se confier mutuellement l'un à l'autre, & quoiqu'ils fussent tous les deux à quoi s'en tenir, chacun affectoit de son côté d'être dans la bonne foi. Le Jésuite paroissoit surpris des prodiges que le Ciel opéroit par les mains de sa Pénitente; & la Cadière recevoit avec toutes les aparences possibles de la docilité la plus entière, les exhortations mystiques du Pere Girard.

Les frères, le pere, la mere de la Cadière furent les premiers à être trompez, & ils n'ont été defabusez que lorsqu'ils n'auroient osé l'avouer sans perdre absolument cette Bèate. L'Evêque de Toulon fut une des principales dupes de cette Comédie. Il y donna de la meilleure foi du monde. C'étoit un caractère entièrement opposé à la Cadière. Il avoit autant de candeur & de simplicité,

citée, qu'elle avoit de ruse & de souplesse. Aussi lui fit-elle voir bien du chemin en peu de tems.

Avantage Le Jésuite de son côté pouffoit à
quien la roue tant qu'il pouvoit. Les hon-
revient neurs qu'on rendoit à sa Péniten-
au P. te rejaillissoient en partie sur lui. La
Girard. réputation de la Cadière excita l'é-
 mulation de bien des femmes. La
 distinction avec laquelle on la regar-
 doit leur fit venir l'envie d'être Sain-
 tes. Elles devinrent Pénitentes du
 Pere Girard. Il les reçut toutes à
 bras ouverts & leur prodigua les mê-
 mes dons que la Cadière. Les ex-
 hortations mystiques, les entretiens
 particuliers, si chers aux Directeurs
 & aux Dévotes, les lettres remplies
 de Molinisme, tout leur fut distri-
 bué.

Stigma- Pour se rendre digne de leur
ses de grand Maître, ou pour égaler sa
ses dé- première Pénitente, elles tâchèrent
votes. de l'imiter le plus qu'il leur fut pos-
 sible. De-là est venu le grand nom-
 bre de Stigmatisées. Car la Cadière
 ayant avec un onguent préparé
 fait une enlevure légère sur le dessus
 de ses pieds & de ses mains, deux
 jours.

DU M. D'ARGENS. 177

jours après toutes voulurent avoir les mêmes marques, & dirent les avoir, quoiqu'il n'y en eût qu'une qui les eût. Celle-ci étoit la confidente de la Cadière, la dépositaire de ses plus grands secrets; & c'est ainsi qu'elle avoit obtenu la communication de son onguent.

Cependant ces stigmates firent un bruit étonnant. Le Jésuite fin ^{Il veut} quitter & rusé vit que la chose étoit pouf- ^{la par-} se trop loin & il songea à tirer son ^{sic.} épingle du jeu. Mais comme il ne prévoyoit pas ce qui arriveroit, il ne prit pas assez de précautions. La Cadière lui ayant parlé des stigmates, qu'elle disoit que Jesus - Christ lui avoit imprimés lui-même, le Pere Girard lui fit entrevoir quelques soupçons, & il ne put s'empêcher de dire qu'il sembloit que la peau avoit été brûlée avec quelque onguent. J'ai une stigmatte à côté du cœur, qui pénètre bien plus avant, répondit la Cadière. Elle avoit raison. Dès sa jeunesse, elle avoit eu les écrouelles, dont elle n'étoit point entièrement guérie, au taton gauche.

Lo

178. M E M O I R E S .

Faute - Le Jésuite fut curieux de voir si elle accusoit vrai. Il s'enferma imprudemment dans sa chambre, où elle lui montra cette prétendue playe. C'est ici le fait du Procès. C'est de cet enfermement que les Jansénistes ont tant parlé, & qu'ils ont prétendu être une preuve incontestable du concubinage du Jésuite avec la Pénitente. Mais en vérité, quand on veut examiner les choses de sens froid, on trouve sa justification dans ce où ses ennemis ont voulu trouver sa perte.

Re- Il n'y a qu'à lire la déposition de
marque la Cadière. Elle dit que son Con-
qui le fesseur étant entré dans sa chambre
justifie. avec elle, en ferma la porte, & qu'il
 lui dit de se deshabiller, que lui pen-
 dant ce tems-là s'écarta dans un coin
 de la chambre, où il tourna le dos,
 & qu'ensuite ayant tiré son mouchoir
 de sa poche, il l'apliqua sur son sein,
 pour ne pas voir sa gorge découverte,
 en considérant la playe qu'elle
 avoit sur le teton. La servante, qui
 étoit curieuse de sçavoir ce que la
 Maîtresse faisoit enfermée dans sa
 chambre, & qui l'examinoit par le
 trou

trou de la serrure, raporte la même chose. L'affaire se passoit dans un tems où l'on prétend que depuis long tems le Jésuite couchoit avec elle. Je demande s'il peut tomber sous le sens de quelqu'un, qui ne veut pas se refuser aux notions les plus claires, qu'un homme qui a eu d'une femme les dernières faveurs prenne de pareilles précautions ? Et à quel homme encore les fait-on prendre ? A un homme à qui on attribue le sortilège, l'avortement & les horreurs les plus abominables, car l'enferment a été après tous ces crimes imaginaires. Soutenir pareille chose, c'est en vérité vouloir éprouver jusqu'où peut aller la licence du paradoxe.

L'amour n'étoit pas la foiblesse du Jésuite. Il étoit dans un âge où ^{Hypo-} rarement le cœur est rempli de ^{crisie} de la ^{de la} feux. L'ambition étoit chez lui la ^{Béates} passion dominante. Aussi vit-il avec peine qu'il falloit désormais qu'il séparât ses intérêts de ceux de la Cadie. Elle avoit poussé les choses trop avant par les stigmates. Elle avoit déjà débité son fameux Carême ;

me ; c'est - à - dire , un Ecrit qu'elle avoit envoye à l'Evêque , où elle prétendoit avoir passé quarante jours sans manger. Il se passoit peu de jours qu'elle ne voulut faire quelque miracle.

Le Directeur Le Pere Girard fit pressentir à M^r l'Evêque , qu'il croyoit que dans la conduite de sa Pénitente il pourroit y avoir quelque chose de trop outré. Il sçut engager adroitement la Cadière à se retirer au Couvent d'Olioules , petit Village à deux lieues de la Ville , croyant qu'éloigné d'elle il pourroit peu - à - peu s'en débarrasser.

Miracles son jeu. Elle avoit trop pris de goût à faire des miracles , pour vouloir s'arrêter en si beau chemin. Dès qu'elle fut au Couvent d'Olioules , elle comprit que n'ayant affaire qu'à un nombre de femmelettes , elle seroit moins contrainte dans la vraisemblance. Aussi est - ce - là que se font faits les plus grands miracles , qui par la suite ont été attribués comme sortilèges au Jésuite.

Cependant les merveilles que la

Cadière opéroit dans ce Couvent, Le Pré-
 faisoient un si grand bruit, que l'Evê-
 que crut devoir les examiner. Il al-
 loit à Olioules & y mena le Pere Gi-
 ne. rard. Ce Jésuite se fût passé volontiers
 de ce voyage. Quoiqu'il fût enco-
 re en commercé de lettre avec la
 Pénitente, il cherchoit un prétexte
 pour finir entièrement. Mais il n'o-
 soit le faire avec éclat. L'Evêque, en
 examinant ce que lui dirent les Reli-
 gieuses, vint à ouvrir les yeux. Le
 bandeau tomba. Il dissimula pour-
 tant, pour éviter le scandale.

La Cadière ne tarda pas à s'a- Elle
 percevoir que son crédit n'étoit plus prend
 le même auprès de lui. Il y avoit un Di-
 déjà long-tems qu'elle sentoit que le recteur
 Jésuite étoit fâché qu'elle l'eût en- Jansé-
 gagé si avant. Diquée contre lui, niste.
 elle retourna à Toulon & choisit un
 autre Directeur. Elle s'adressa à un
 Carme, fameux Janséniste, zélé
 pour le Parti, & qui s'étoit mainte-
 fois signalé contre la Société. Elle crut
 ne pouvoir mieux se venger qu'en
 choisissant un tel Confesseur. La hai-
 ne & la vengeance étoient les seuls
 mobiles qui firent agir la Cadière

au commencement. Mais bien-tôt l'amour s'en mêla. Ce Dieu ne perdit jamais ses droits, non pas même avec les Dévotes.

Et de-
vient
amou-
reuse
de lui.

Le Carme à qui elle s'étoit adressée, étoit beau, bien fait, les yeux vifs & brillans, l'air mâle & vigoureux, les dents belles, la main blanche & potelée. Elle ne put le voir d'un œil indifférent. Les sentimens mystiques avoient répandu dans son cœur une disposition à la tendresse, qui n'attendoit pour se déterminer qu'un sujet qui en fut digne. Le Carme étoit connoisseur. Il alla au-devant de sa pénitente & lui épargna la honte des avances. Il voulut bien en faire les frais.

Leur
com-
merce
peu
chaste.

Elle lui fut bon gré de l'avoir prévenu. Quand des cœurs sont épris & qu'ils veulent la même chose, on avance vite chemin. Aussi le firent-ils. La Cadière étoit en possession d'avoir les mains au chevet de son lit son Directeur. Dieu sçait les instructions que lui donnoit le Carme. La servante dépose qu'elle entendit un jour, qu'étant seule avec lui, il lui donnoit quelques coups sur les fesses,

DU M. D'ARGENS. 183
fesses, en lui disant *petite coquine*. Ce
n'étoit pas-là prendre la précaution
de mettre un mouchoir sur la gorge
pour voir la playe du teton.

L'amour ayant uni ces deux amans, ^{ils}
leur haine mutuelle pour les Jésuites ^{conspi-}
se réveilla. Ils jurèrent dans leur trans- ^{rent la}
port amoureux la perte de la Société ^{perre}
dans un de ses principaux membres. ^{du P.}
Girard.

Pendant que cette cabale se for- ^{Vogue}
moit contre le Pere Girard, il prê- ^{où il se}
choit tous les jours avec un aplau- ^{voit.}
dissement extraordinaire. Les autres
Dévotes qui lui restoient étoient
plus aisées à conduire que la Cadière.
Sa réputation augmentoit. Sa vanité
& son orgueil triomphoit. Il n'é-
toit point de pere & de mere qui
ne le souhaitassent pour Directeur de
leur famille, & ce progrès même
aigrissoit la haine & le desespoir de
la Cadière & de son amant.

Ils étoient résolus de le perdre. La Ca-
Mais il falloit trouver des moyens dière
sûrs. Ils crurent qu'ils devoient se déposer
venger eux-mêmes, & qu'ils ne de- ^{contre}
voient remettre ce soin à d'autres per- ^{lui des}
sonnes. La Cadière se chargea de por- ^{choses}
ter les premiers coups. Elle fit une dé- ^{bles,}
posi-

position par-devant le Lieutenant de Toulon, dans laquelle elle déclara que le Pere Girard, après avoir abusé d'elle, l'avoit fait avorter; & comme par cette déclaration elle auroit été aussi coupable que lui, il fallut avoir recours à l'unique moyen qu'il y avoit, tout ridicule qu'il étoit. Ce fut l'enchantement & le sortilège.

Réflexion sur cette accusation. Autant de fois que j'ai considéré cette affaire, j'ai admiré comment sur cette simple déclaration il s'étoit trouvé un homme assez crédule pour donner dans une fable aussi bizarre. Car enfin, je veux que la Cadière eût été abusée par le Jésuite. A quoi servoit-il qu'elle vint s'en plaindre? Vouloit-elle être réparée en son honneur? Comptoit-elle que le Pere Girard l'épouserait? Comment! Pour l'unique plaisir de la vengeance, elle étale sa honte aux yeux de l'univers! Quiconque peut acheter aussi cher le plaisir de se venger, ne fait pas grand cas de sa réputation. Je laisse l'idée du sortilège à part. Elle doit paroître le comble du ridicule, pour quiconque a la

moins

noindre notion d'un peu de Philo-
sophie.

Dès le moment que cette déclaration eut paru, l'univers entier en fut instruit. Il vint des ordres du Ministre au Premier Président & au Procureur-Général d'envoyer des copies de l'information à la Cour. Cependant la Cadière n'avoit pas d'abord considéré combien étoit grande la démarche qu'elle avoit faite. Étonnée dès le premier pas, elle se dédit de ce qu'elle avoit avancé, & l'affaire alloit être assoupie, lorsque les Jansénistes, qu'elle avoit mis en mouvement, rassurèrent la Béate contre tous les événemens.

Elle refit une autre déclaration semblable à la première. Son Car-
me parut alors sur les rangs. Il dit que sa Pénitente lui ayant permis de révéler sa confession, il attestoit qu'elle lui avoit déclaré ce dont étoit question dans le Tribunal de la Pénitence. Les scènes d'obsession & de possession que la Cadière avoit représentées en sa chambre, furent mises au grand jour. La discordé s'éleva son flambeau, entre les Janse-
nistes

nistes & les Molinistes, & les Furies
se partagerent également dans les
deux partis.

Comme on continuoit toujours
par devant le Juge de Foulon l'infor-
mation de cette affaire, le Pere de
Linières, Confesseur du Roi, écrivit
aux Jésuites de consulter avec leurs
amis s'il étoit à propos de laisser cet-
te affaire entre les mains du Parle-
ment, & que s'il y avoit la moindre
chose à craindre, la Cour leur
donneroit des Juges d'attribution.

Le Recteur porta cette lettre chez
Mr. le Bret. Plusieurs Molinistes s'y
assemblèrent. Ils examinèrent les
choises le plus exactement qu'ils pe-
rent, & ne voyant pas la moindre
apparence de vérité à l'accusation,
empêchèrent que les Jésuites n'ôt-
assent la connoissance de ces pro-
cès au Parlement. Ceux-ci y étoient par-
tez de leur côté, parce que croyant
le Pere Girard innocent, ils sentoient
que c'étoit se perdre que de man-
dier une protection si marquée.
Elle est portée au Parlement.
Pendant que les Molinistes travail-
loient, les Jansénistes ne s'oublièrent
pas. Ceux de Paris mandèrent de
d'Aix, l'ar-

L'argent & des lettres de recomman-
dation. Ceux de Provence leur en-
voyèrent en revanche des libelles &
des mémoires. Le procès étant ache-
vé d'instruire à Toulon, il fut porté
par-devant le Parlement, où la Ca-
dière demanda la cassation de la pro-
cédure. L'affaire fut plaidée à l'Au-
dience.

Le Baron de Très, Avocat-Géné- Eloge
ral, portoit la parole pour les Gens du de l'A-
Roi. Les deux Partis ont parlé avec vocat-
tant de passion de ce Magistrat, qu'ils Géné-
ne lui ont rendu justice ni l'un ni ral.
l'autre. Les Jansénistes ont voulu
l'égaliser à un Talon & à un de La-
moignon. Les Molinistes ont écrit
contre lui des invectives, dignes plu-
tôt de Porte faix, que de gens à qui
la probité doit être vénérable &
chère. Quoique ma famille ait eu
bien des démêlez avec lui & que je
ne l'aime point personnellement, je
ne sçaurois en imposer à la vérité. Le
Baron de Très a de l'esprit, le don
de la parole, un grand usage de
son métier, & il est incapable des
basses qu'on a voulu lui attribuer.
Mais il n'a ni la science ni le gé-

nie que lui ont donné les Jansénistes, à moins que le mérite d'être leur ami à toute outrance ne donne toutes les vertus au suprême degré.

Con-
duite
passion-
née de
ce Ma-
gistrat.

Dans le plaidoyer qu'il fit, sa passion l'emporta. Au lieu de balancer les raisons, il plaida plutôt en partie qu'en Avocat-Général. Il portoit des conclusions contre son sentiment, que ses Collègues lui avoient données. Il les étrangla. Cependant elles furent suivies, & la procédure fut confirmée.

Intri-
gues
des
deux
Partis.

Les deux Partis se préparèrent alors plus que jamais. Il s'agissoit du fond, & c'étoit la décision entière. Jusqu'ici il n'y avoit encore que les hommes qui eussent cabalé. Les Dames commencèrent à s'en mêler. La Baronne D... la Marquise de M... & Madame D... se mirent à la tête de l'Escadron Moliniste. La Présidente de B... & la Marquise de V... se firent Chefs du Parti Janséniste. Dès que les Dames eurent pris parti, elles entraînent avec elles leurs amans. La médisance, la calomnie, le mensonge, la fourbe, tout fut mis en usage. Il ne s'agissoit plus ni de

de la Cadière ni du Pere Girard, mais de deux Partis qui divisoient l'Etat, & qui tôt ou tard y causeront des troubles dangereux.

Aix n'étoit pas la seule ville où régnaissent les divisions. La Provence entière étoit en feu, & le reste du Royaume y prenoit part. Les Ministres craignant que leur Parti ne fût pas assez fort, firent entrer au Parlement un vieux Conseiller, qui depuis vingt ans n'y avoit mis le pied. Les Jansénistes ne restèrent pas court; ils en firent revenir un de ses terres où il étoit depuis quinze années.

Les Dames agissoient aussi de leur côté. La Marquise de R... qui étoit ^{con-}trouillée avec un mari qu'elle avoit ^{stance} épousé en secondes nœces & dont elle ^{singu-}n'avoit point d'enfans, deshéri- ^{lière}ta sa fille du premier lit en faveur de son époux, avec qui elle se raccommoda, à condition qu'il seroit pour la Cadière.

Les Jésuites ne donnoient rien, mais ils promettoient beaucoup, & representoient adroitement leur crédit & combien ils pouvoient être
uti-

Le parti Janséniste le fortifie. utiles. Jusques alors le parti Janséniste n'avoit point eu de Chef marqué. Le Président de Bandol se mit à leur tête. Ce furent quelques-uns de ses amis qui lui firent faire cette sottise. Car étant attaché à la Cour par de grands bienfaits, ils le mettoient dans le risque de les perdre. Il n'étoit pas au nombre des Juges, mais il avoit un grand crédit dans le Parlement. Son autorité donna de nouvelles forces au Parti. Une Dame Moliniste rendit son amant heureux, à condition qu'il seroit pour le Pere Girard, & elle lui fit faire abjuration du Jansénisme dans ses bras.

Ai-
greur
des
Jansé-
nistes
& des
Moli-
nistes.

La division augmentoit de jour en jour. Tout étoit en combustion dans les familles. Chacun se déchiroit par les médisances les plus atroces. Les Juges étoient les moins épargnez. Il y avoit des gens d'un mérite infini dans les deux Partis. La passion les aveugloit. Ils se prêtoient aux choses du monde les plus criantes.

Ils se
déchi-
rent
mu-
tuelle-
ment.

Les Jansénistes furent les premiers à débiter des Libelles diffamatoires. Les Molinistes ne restèrent pas en arrière, & ce qu'il y a de surprenant,

tant, c'est que ces écrits étoient moins faits pour la défense du procès, que pour porter des coups mortels à la réputation des plus honnêtes gens. Monsieur le Bret Intendant & Premier Président fut le moins ménagé. On le regardoit comme le Chef des Molinistes. Avant cette affaire, il étoit adoré dans la Province, on rendoit justice à sa probité & à son génie. Dès le moment qu'on le fut Moliniste, il n'y eut point d'infamies qu'on ne vomit contre lui. Le Président de Bandol, Chef des Jansénistes, se trouva dans le même cas. Il y a peu d'hommes en France qui ayent plus de candeur & de bonne-foi, & il remplit sa place avec beaucoup de dignité. Il n'en étoit pas moins chez les Molinistes un homme sans foi & sans honneur; & ce qu'il y a de remarquable, c'est que la plupart des gens qui se déchaînoient ainsi avoient été fort liez avec lui.

Parmi les Magistrats dont on tenoit des discours si étonnans, on ne faisoit pas grace à mon pere. Sa charge l'exposoit à être mis plus souvent sur la scène que les autres. Je

Cette circonstance est favorable au Marquis.

Je me

me servois de certains mouvemens de dépit que je voyois en lui pour le dégouter de me mettre dans la robe , & peu-à-peu je réussis , comme on verra dans la suite de ces Mémoires.

A char-
nément
de la
popula-
ce con-
tre les
Jésui-
tes.

Le bas peuple étoit animé au dernier point contre la Société. Une semaine avant la décision du procès , les enfans qu'étoient par les rues avec une clochette des fagots par brûlés le Pere Girard. Les Jésuites ne paroissoient point impunément dans la Ville , & la populace les maltraitoit. Les Molinistes n'ayant pas la force en main , étoient obligez de fléchir , bien résolus de se venger dès qu'ils le pourroient.

Arrêt
du Par-
lement
d'Aix
dans
l'affaire
du P.
Girard
& de la
Cadié-
re.

Le jour de l'Arrêt étant arrivé , les Juges entrèrent au Palais à six heures du matin. Le Pere Girard & la Cadère furent confrontez ensemble pour la dernière fois. Quoiqu'on eût fermé l'enceinte du Parlement , la Présidente de B... & la Marquise D... avoient trouvé le secret de se placer auprès de la porte de la première sale du Palais. Lorsque le Pere Girard passa , elles ne purent s'empêcher de lui dire quelques injures.

Le

DU M. D'ARGENS. 195

Le Jésuite fut assez se contraindre pour leur faire une grande révérence avec un air riant.

Quelque - tems après la Cadière arriva. Elles s'efforcèrent de la raffermir. Elle n'en avoit pas besoin. Elle étoit sûre de son fait, & le Pere Girard sçavoit aussi à quoi s'en tenir. Un mois avant que l'Arrêt fût prononcé, on sçavoit comment il seroit. Les deux partis avoient si bien pris leurs mesures qu'ils étoient sûrs d'une égalité de voix, & comme en matière criminelle, il ne peut y avoir de partage, il falloit qu'on les mît tous hors de cour & de procès.

Ceux qui se sont étonnez de cet Arrêt n'ont aucune connoissance de l'histoire. Il n'arriva alors que ce qu'on a vû arriver pendant deux cens ans en France, lors des troubles & des guerres civiles. Si on considère que la Cadière & le Jésuite étoient devenus les moindres ressorts qui faisoient agir les Juges, on pénétrera aisément que leur intérêt propre les conduisoit. Il s'agissoit d'une décision qui perdit un des deux partis. Chacun croyoit la Religion de son côté,

Observation
sur cet
Arrêt.

ou du moins faisoit semblant de le croire. La Cour étoit pour les uns, le Peuple pour les autres. Les injures, les invectives, les mauvais procédés avoient rompu entr'eux toute la liaison & l'harmonie que la justice demande. Deux Conseillers s'emportèrent jusqu'à un point si violent, qu'un des deux menaça l'autre de coups de bâton pendant la séance de la Chambre.

C'est-là l'effet malheureux que produisent mille idées que les Prêtres & les Moines nous inspirent dans la tendre enfance. Les plus grands crimes n'ont eu que le prétexte de la Religion. La France rougira à jamais de la journée de la S. Barthélmy, & Paris pleurera éternellement le meilleur de ses Rois assassiné au milieu de ses enfans.

Fureur du Peuple contre les Juges qui furent pour le Père Girard.

Pendant que les Juges étoient aux opinions, le peuple s'étoit assemblé en armes dans la place du Palais. Il menaçoit hautement les Magistrats qui oseroient condamner la Cadrière. Lorsqu'il aprit l'Arrêt, sa fureur ne fut point apaisée. Il vouloit qu'on brûlât le Père Girard. Il poursuivit le

de carosse du Premier Président à coups de pierres. Les Juges qui avoient été pour lui furent fort heureux de s'enfermer dans leurs maisons. Le Peuple reconduisit en triomphe les Jansénistes. On alluma des feux de joye dans toute la ville, & on brûla des figures de paille habillées en Jésuites. On fit de pareilles réjouiissances le même jour à Toulon & à Marseille, où l'on avoit envoyé des Couriers Extraordinaires. La Cadière fut remercier les Juges qui avoient été pour elle, suivie de huit ou dix mille personnes.

Cependant le tems où les Molinistes devoient reprendre le dessus approchoit. Le premier Président commandoit en Provence. Comme il n'avoit pas cru que la chose allât si loin, il n'avoit pas songé à faire entrer de Troupes dans la Ville. Il comprit la faute qu'il avoit faite. Il envoya ordre au Régiment de Flandre qui se trouvoit dans la Vallée de Barcelonnette de venir à Aix. La Compagnie des Grenadiers, qui avoit marché sans séjour, arriva le lendemain de l'Arrêt.

Triomphe
impré-
vû des
Molinistes

Com- La surprise des Jansénistes fut
ment d'autant plus grande qu'ils ne s'y
ils en attendoient point. Elle augmenta bien
usent. davantage , quand ils apprirent qu'on
avoit arrêté quatre des principaux
Négocians de Marseille qui avoient
été mis dans la Citadelle. La Cadié-
re prit le parti de choisir une retrai-
te où elle fut ignorée. Ce fut alors
le tems des proscriptions. Les Mo-
linistes ne furent pas plus réservés
que les Jansénistes l'avoient été. On
arrêtoit tous les jours un nombre in-
fini de personnes. Les lettres de ca-
chet arrivoient en foule , & une ter-
reur panique avoit saisi tous les cœurs.

Ména-
ge du
Mar-
quis
avec
Chi-
chette.

Pendant que ma Patrie étoit en
proye à la dissension , je vivois assez
tranquille avec Chichotte. Elle étoit
jolie & d'une humeur excessivement
douce. Je l'avois logée dans une mai-
son à cent pas de la ville , pour être
plus en liberté. Je passois avec elle
tête-à-tête des jours entiers. Elle ai-
moit la lecture. Dans les momens où
elle s'y occupoit , je dessinois , ou je
peignois. Son caractère me convenoit
si fort , que ne pensant à aucun éta-
blissement solide , j'avois résolu de
passer

passer avec elle le reste de ma vie.

Mon pere devoit bien - tôt partir Il la
pour Paris. Il alloit à la Cour pour mene
les suites de l'affaire de la Cadière. à Paris.

J'avois si bien travaillé à lui montrer le délagrement qu'on avoit dans la robe , que je le fis consentir à me laisser entrer au service, dès que nous serions à Paris. J'aimois trop Chichotte pour la quitter. Je résolus de la mener avec moi. Je comptois d'entrer aux Mousquetaires quelque-tems , pour avoir l'agrément d'une Compagnie de Cavalerie. Elle partit huit ou dix jours avant moi & m'attendit à Lyon , d'où je la conduisis moi-même jusqu'à Paris.

Elle prit un appartement peu éloigné de l'Hôtel., où je logeois avec mon pere, qui restant presque toujours à Versailles, me laissoit l'entière liberté d'être avec ma Maîtresse. Plus je vivois avec elle, plus sa douceur me charmoit. J'aurois voulu qu'elle eut vécu avant d'être à moi d'une façon plus réservée. Mais je sçavois que toute jeune qu'elle étoit elle avoit eu plusieurs amours, & d'un autre côté elle me paroissoit si bien.

élevée , que je ne reconnoissois point en elles les façons d'une fille de l'Opéra. Je la priai de m'apprendre de bonne foi ses aventures , l'assurant que je ne l'en aimerois pas moins.

Histoire de cette Demoiselle.

Je suis née à Angoulême , me dit-elle , fille d'un Négociant , qui avoit plus de cent mille écus. Mon nom n'est point Chichotte. Je m'appelle R. . . J'ai un frere Capitaine dans le Régiment D. . . & une sœur mariée à un des premiers d'Angoulême. C'est là , avec une autre de mes sœurs , que vous avez connu sous le nom de la d'Argenterie , tout ce qui me reste de parens. Mon pere & ma mere étans morts , mon Tuteur me mit dans un Couvent pour y être élevée jusqu'à ce que je fusse en âge de m'établir.

Débauches de sa sœur.

Ma sœur d'Argenterie , quelques tems avant la mort de ma mere , s'étoit laissée enlever par un Officier qui lui avoit promis de l'épouser. Elle le suivit à Paris , où son amant la quitta. Elle n'osa plus retourner au logis , & n'ayant point d'argent , elle se vit obligée de donner dans des travers infinis.

Elle

Elle étoit jeune & jolie. Elle eut bien-tôt une foule d'adorateurs. Elle n'en refuſoit aucun, & en deux ou trois ans elle amassa près de dix mille écus de nipes ou de bijoux. Elle se ménageoit si peu, que Mr. Hérauld fut obligé de la faire arrêter.

Comme elle avoit changé de nom, Elle ma mere ne put avoir jamais aucune ^{s'allo-} de ses nouvelles. Après avoir été ^{cie a-} cinq ou six mois enfermée, elle fut ^{vec un} remise en liberté. Mais sa beauté ^{frison.} ayant été excessivement flétrie par les débauches, elle sentit que ses affaires iroient bien-tôt en décadence. Elle songeoit à sortir de Paris, lorsque le hazard lui fit connoître une personne d'un caractère digne d'être associé au sien. C'étoit un jeune homme bien fait, né à Saint Omer. Il étoit Soudiacre, & s'étoit sauvé des Cordeliers où il avoit fait des Vœux Monastiques. Il n'avoit d'autre talent pour vivre, que celui d'exceller à faire jouer de malheur. Il étoit obligé de s'éloigner de Paris, où il commençoit à être connu.

Ces deux personnes se convenoient trop, pour que la sympathie n'agit ^{ELLE} ^{veut} ^{avoir} point.

te
rès
lle.

point. Aussi résolurent-ils de rendre leur fortune commune. Ils formèrent le dessein d'aller à Lyon, & dès le jour qu'ils sortirent de Paris, ils se dirent mariez ensemble. Cependant ma sœur avoit appris que ma mere étoit morte. Elle pensa que ses charmes commençant à passer, si elle pouvoit m'avoir en son pouvoir, le peu que j'avois de beauté augmenteroit de beaucoup son revenu. Elle n'avoit rien à espérer de la maison. Mon pere & ma mere l'avoient exhéredée en mourant. Elle n'osoit reparoître à Angoulême. Elle ne laissa pas de s'y hasarder. Elle prit deux laquais & une femme de chambre, & suivie de cet équipage, elle arriva avec son prétendu mari à Angoulême. Elle fit sçavoir à tous nos parens qu'elle avoit été assez heureuse pour épouser un Seigneur Flamand, & qu'elle espéroit qu'on voudroit bien ne la pas perdre dans l'esprit de son mari. La famille trompée par des apparences si vrai-semblables lui fit mille politesses. Elle me rendit visite au Couvent & me fit present d'un fort bel habit, qu'elle disoit que son
ma

DU M. D'ARGENS. 207

mari m'avoit acheté. J'ai pourtant
 ſçu depuis que c'étoit un de ſes
 vieux habits qu'elle avoit fait racom-
 moder.

Après m'être venu voir deux ou En-
 trois fois, elle feignit d'être malade leve-
 & envoya prier les Religieufes de ment
 vouloir bien m'envoyer chez elle de cet-
 te De-
 pour lui tenir compagnie deux ou moiſel-
 trois jours. J'allai la voir avec plai-
 ſir. Je lui trouvai l'air fort gai. Eh
 quoi ! ma ſœur, lui dis-je, on di-
 ſoit que vous étiez malade ? C'eſt une
 excuſe, me dit-elle, que j'ai priſe
 pour te mener paſſer deux jours à
 la campagne. Moi qui la croyois bon-
 nement, je la remerciai. A l'entrée
 de la nuit, elle me mit dans une
 chaiſe avec ſon mari, & je fus bien
 étonnée lorsſque j'apris deux jours
 après qu'elle me menoit juſqu'à Lyon.
 J'étois ſi innocente, & je prévoyois
 ſi peu l'usage auquel elle me deſti-
 noit, que je lui dis : Quand je re-
 tournerai, les Religieufes me vont Sa
 bien gronder. ſœur

Dès que nous fumes arrivés, elle la vend
 reprit le nom de la d'Argentelle. à un
 Elle me menoit tous les jours aux hom-
 me rie-
 ſpec- che.

spectacles , parée superbement. J'étois montrée comme un bijou , dont on veut se défaire. Un homme déjà âgé offrit cent louis. Mais ma sœur pensa le dévorer à cette proposition. Il vit bien qu'il n'y avoit rien à faire à si bon marché. Il en offrit deux cens. L'affaire fut terminée , & la chose ne fut renvoyée qu'au lendemain après-dîné.

Et s'é-
force
de la
cor-
rom-
pre par
ses dis-
cours.

Ma sœur me tint toute la matinée des discours où je n'entendois rien. Elle me disoit qu'elle vouloit me donner un secret d'avoir de l'argent & des robes tant que je voudrois , & qu'il ne falloit pour cela que suivre ses conseils. Elle me demanda ensuite si je n'avois jamais vû d'hommes nus. Ah ! mon Dieu , que dites-vous , ma sœur , lui répondis-je ! Voir un homme nud , c'est un grand péché. Bon , imbécille , me dit-elle ! Les Religieuses te faisoient accroire ces contes-là. Mais vois si toutes les jolies femmes n'ont pas d'amans. Je veux t'en donner un. Non , je n'en veux point , lui dis-je.

Et en-
fin la
prosti-
tué.

Pendant ces instructions, cet homme me arriva. Ma sœur passa dans un
aut

autre chambre avec lui. Il compta les deux cens louis. Elle m'appela alors, & me laissant seule avec lui, elle ferma la porte à la clef. Je me mis à pleurer & l'appellai inutilement. Cet homme voulut profiter du tems & gagner ses deux cens louis. Il m'enleva de terre dans ses bras & me jeta sur un lit. Je redoublai alors mes cris, je le mordis, je l'égratignai, & quelque effort qu'il fit, il fut obligé de me laisser. Ma sœur, qui écou-toit à la porte l'ouvrit dans ce moment. C'est un démon, lui dit cet homme. On n'en peut venir à bout. Vous êtes un benêt, lui dit elle. Je m'en vais vous la tenir. Elle me prit dans ses bras. J'eus beau verser des pleurs & me défendre, je ne fus plus la maîtresse de résister, & ce malheureux, avec l'aide de ma sœur, vint à bout de ce qu'il vouloit.

Lorsqu'il m'eut quittée, je m'attachai les cheveux. Je voulois me jeter par la fenêtre. Ma sœur eut beau vouloir m'apaiser, je fus deux jours à chercher le moyen de m'évader, résolue de tout entreprendre plutôt que de rester davantage avec elle.

elle. Elle s'en aperçut & me promit que je ne reverrois plus cet homme.

Elle la méne à Marseille. Elle ne m'auroit pas tenu parole, si elle n'eût été obligée de sortir de Lyon & de se sauver trois jours après à Marseille. On avoit eu des indices à Angoulême que j'étois à Lyon, & un de mes oncles étoit venu pour me ramener. Ma sœur en ouvrant la fenêtre l'aperçut passer dans la rue. Elle ne douta pas qu'il ne la découvrit bien-tôt, & dès la nuit même, nous nous embarquâmes sur le Rhône pour venir à Marseille. En y arrivant nous fîmes la même manœuvre qu'à Lyon. Le Comte de Vintimille me vit à la Comédie. Il me parla plusieurs fois, & demanda permission à ma sœur de venir au logis. Elle le lui accorda. Elle recevoit tout le monde volontiers, & les amans qu'elle croyoit ne pas être assez riches pour devoir aller jusqu'à moi, elle les gardoit pour elle.

Elle devint amoureuse du Je voyois tous les jours Vintimille. Je vins à l'aimer autant qu'il m'aimoit. Je n'osois point lui dire l'état où j'étois, de peur de le rebuter.

Ce-

Cependant ma sœur me proposa de Comte
voir un riche Négociant. Je lui dis de Vin
que je mourrois plutôt que d'y con-^{timille}
sentir. Elle fit semblant de ne plus
y penser.

Deux ou trois jours après, étant Occa
allé me promener avec elle sur le ^{tion pé-}
bord de la mer, elle me pria de vi-^{rilleuse}
siter une guinguette qu'on avoit bâ-^{où elle}
tie sur le rivage & qui paroissoit fort ^{se trou-}
jolie. Quelle fut ma surprise en y ^{ve.}
entrant d'y voir ce Négociant dont
elle m'avoit parlé ! Je compris que
j'étois trahie. Je trouvai la table
mise avec une collation superbe. Je
résolus de me tirer d'affaire en dissi-
mulant. Je me mis à table & me con-
traignis le plus qu'il me fut possible.
Quelque-tems après je fis semblant
d'avoir quelques nécessitez, & m'étant
ôtée de table, je sortis de la maison
& gagnai le plus vite qu'il me fut
possible le grand chemin, qui n'en
étoit qu'à cent pas. Je rencontrai
un Païsan à qui je promis un louis,
s'il me conduisoit jusqu'à la ville
sans me quitter. Il fut fort étonné
d'un gain aussi considérable, car
nous n'en étions pas éloignez de la
por-

portée du fusil. Lorsque je fus arrivée, j'entrai dans la première boutique & j'écrivis à Vintimille que je le priois de venir me trouver dans l'Eglise des Augustins. Je lui envoyai cette lettre par le Païsan.

Elle se
Espare
de la
sœur.

Une demie - heure après il vint m'y joindre. Je lui apris mon aventure. Il me jura mille fois qu'il mourroit plutôt que de m'abandonner, & me conduisit chez une femme de ses amies, chez laquelle il me mit en dépôt. Ma sœur ne me voyant point revenir, sortit de table pour me chercher; elle visita la maison du haut en bas, elle parcourut le jardin, enfin elle retourna à la Ville, & elle envoya par tout où elle croyoit que j'aurois pu me retirer. Vintimille la tira de peine. Il alla lui apprendre lui-même que je ne retournerois plus avec elle. Je l'avois mis au fait de toutes ses affaires. Il fallut qu'elle fût doux avec lui, sans quoi il l'auroit fait arrêter, elle & son mari. Je fus délivrée de tous deux peu de tems après. Ils partirent, comme vous le sçavez, pour Livourne, où ils croyoient faire mieux leurs affaires.

Cette

DU M. D'ARGENS. 267

Cette histoire, dont je sçavois les principales particularités par plusieurs personnes d'Angoulême, m'attacha davantage à Chichotte. Je me félicitois d'être venu à Paris où je pourrois vivre plus librement avec elle, lorsqu'il fallut que je pensasse à mon départ. Mon pere avoit demandé de l'emploi pour moi au Duc de Boufflers. J'avois déjà un frère Chevalier de Malthe dans son Régiment. Il me nomma à la Lieutenance dans sa Compagnie Colonelle, & j'eus ordre de me préparer à partir.

J'annonçai cette nouvelle à Chichotte. Quoi, me dit-elle en pleurant, vous m'abandonnez ! Ah ! je l'avois bien toujours prévu. Non, lui dis je, vous ne me quitterez point. Je m'en vais joindre Mr de Boufflers à Lille, & vous m'y suivrez. Je l'emmenai avec moi, & nous passâmes encore trois mois à Lille. Cependant il falloit que j'allasse à Givet, où se trouvoit le Régiment, pour me faire recevoir. Je ne pouvois pas conduire Chichotte de Garnison en Garnison. Je la renvoyai à Paris, où je

Le
Mar-
quis
rentra
dans le
service.

Por-
trait du
Duc de
Bou-
fflers.

je chargeai un homme de lui fournir ce dont elle auroit besoin.

Em-
barras
où il
se trou-
ve.

Dès qu'elle fut partie je me disposai à quitter Lille. Mais la dépense que j'y avois faite me retardoit. Je devois considérablement, & j'attendois que mon pere m'avançât de l'argent sur ma pension. Il avoit appris que j'avois mené une fille à Lille avec moi. En vain lui écrivis-je plusieurs lettres, il ne daigna pas me faire réponse. Un ami que j'avois, nommé Renaud, me prêta généreusement la somme dont j'avois besoin, & ce n'est pas le seul service qu'il m'ait rendu à moi & à toute ma famille.

MaMa-
resse
luidon-
ne un
succes-
seur.

Lorsque je fus arrivé à Givet, je reçus plusieurs lettres de Chichotte. Elle m'écrivoit de lui envoyer de l'argent & qu'elle en avoit un besoin infini. J'étois dans l'impossibilité de le faire. L'ami à qui je l'avois adressée à Paris, la voyoit tous les jours. L'occasion & le besoin d'argent le rendirent le maître d'un cœur que je perdois à regret, mais qui dans la situation où j'étois m'étoit à charge. Aussi ne fus-je point fâché lorsque je sçus qu'elle avoit un autre amant.

Peu

Peu de tems après que mon intrigue avec Chichotte eût fini entièrement, le Régiment alla en garnison à Douai, & moi je me rendis à Lille, pour faire ma cour à Mr. le Duc de Boufflers. Ce Seigneur a de grandes qualitez, sans avoir celle de se faire aimer. Il est bien fait, il a du génie, de la valeur. Il est honnête homme, caractère rare à la Cour. Tant de vertus lui gagneroient tous les cœurs, s'il ne les écartoit par sa fierté & par sa hauteur. Il est envié des Grands & peu aimé des petits.

Portrait du Duc de Boufflers.

Les bontez qu'il avoit pour mon frere, & celles dont il m'honoroit, m'avoient attaché à lui. Je faisois de fréquens voyages à Lille. Ils furent interrompus tout à coup par une passion que je formai. J'avois retrouvé mon ami Clairac à Douai, où il étoit Ingénieur employé dans la Place. Il m'avoit mené dans la maison d'un Conseiller au Parlement où il alloit souvent. Je devins amoureux de sa fille. Elle n'étoit point jolie; mais elle avoit infiniment de l'esprit. Clairac s'aperçut que j'avois du goût pour elle. Loin de m'en dissuader, il

Nouvelle passion du Marquis.

me fit entrevoir que je serois heureux si je persistois. Sa Maîtresse alloit passer les avant-soupers avec la mienne, ce qui faisoit une partie quarrée. La Demoiselle que j'aimois n'étoit pas assez novice dans le monde pour ne pas me deviner. Il est bien peu d'Agnes à un certain âge dans les garnisons. Elle m'épargna des protestations inutiles, & jugeant de mon amour plutôt par mes assiduités que par mes discours, je trouvais, quand je voulus lui apprendre que je l'aimois, qu'il y avoit long-tems qu'elle le sçavoit.

Sages. Je n'avois jamais sçû lorsque j'aimois, faire des réflexions. Je ne commençai pas cette fois ci. Je m'engageai avec autant de vivacité que si ç'avoit été ma première passion. Clairac, qui jugeoit de sens froid combien il seroit dangereux que j'allasse trop avant, m'aimoit trop pour ne pas m'avertir. Marquis, me dit-il, j'ai cru quand vous avez commencé d'aimer, que vous feriez de votre passion un amusement & point une affaire sérieuse. Ce n'est pas ici une Gaïfette que vous aimez. C'est une
fille

DU M. D'ARGENS, 218

filie de condition. Vous avez deux excès à éviter dans lesquels je vous vois tomber ; le premier , de donner votre Maîtresse au Public , & le second de promettre plus qu'il ne convient que vous teniez. Songez perpétuellement que vous n'êtes point votre maître. Aimez , parlez , & n'écrivez jamais. De tout autre que de Clairac , je n'aurois point écouté de pareils discours. Venant de lui , j'y réfléchissois malgré moi.

Ma Maîtresse me paroïssoit tous les jours plus aimable. Je badinois , ^{Il en profite.} je folâtrois avec elle , mais c'étoit tout. Nous étions heureux , lorsqu'en jouant au quadrille , nous avions pu nous serrer le pied , ou nous dire un mot à l'oreille. J'étois accoutumé à quelque chose de plus réel. Je m'en plaignois , on se fâcha , je ne me rebu- tai point , je boudai , je parus triste , enfin je fis si bien que je vis que j'aurois tout ce que je voudrois , si je voulois manquer aux leçons de Clairac. Le pas étoit glissant. Comme amant , on me donnoit le cœur ; comme un homme qui promettoit de devenir époux , on m'offroit le reste. Je pris

un milieu. Mon ami m'avoit dit de ne point écrire, mais il ne m'avoit pas défendu de faire pressentir que j'écrivois. Je promis donc tout ce qu'on voulut, & je pris l'amour pour témoin de mes sermens. J'en fis tant qu'on voulut, & on les crut assez sincères pour s'y fier entièrement.

Suite de Le premier moment où je vis ma
cette Maîtresse seule fut dans un salon à
avan- côté de celui où l'on jouoit. Nous y
surc. passâmes un quart-d'heure sans lumière; mais dans ce que nous faisons l'amour nous éclairoit avec son flambeau. Pour ne donner aucun soupçon à sa mere, il falut rentrer dans l'Assemblée. Nous nous mîmes à jouer à quadrille. Ce jeu nous parut si fade, en songeant à celui que nous venions de quitter, que le seul espoir de trouver quelqu'autre moment favorable put nous consoler. Il fallut pourtant que je me résolusse à rester quelque-tems sans voir ma Maîtresse. Le Régiment reçut ordre d'aller au Camp de Richemont. Je promis de revenir dès que le Camp seroit fini, & je tins exactement ma parole. Le Régiment étant allé en garnison

DU M. D'ARGENS. 213

à Maubeuge, je fus passer mon hiver à Douai. Il est vrai que Clairac m'y détermina, autant que l'amour & que le plaisir d'être avec mon ami eût suffi pour m'y conduire. Je fus quatre mois uniquement occupé de mon amour, & je trouvai de tems en tems le moyen de passer quelques quarts-d'heure dans le même salon où mon bonheur avoit commencé, & de les employer aussi utilement que la première fois.

Ma joye & mon bonheur n'étoient Il quit-
troublez que par l'exécution de mes ^{te la}
sermens, qu'on me demandoit assez ^{Maî-}
souvent. On en vint jusqu'au point ^{resse.}
que je vis qu'il falloit songer à finir.
Clairac reçut dans ce tems-là ordre
de partir de Douai pour aller à Va-
lenciennes. Je partis aussi pour aller à
Maubeuge joindre le Régiment qui
devoit passer en Allemagne pour aller
au siège de Kehl.

Peu d'Officiers étoient préparez ^{Siè-}
à faire la campagne. Vingt-deux ^{ge de}
Compagnies des Grenadiers avoient ^{Kehl.}
passé Kehl, & il y avoit des paris à
Strasbourg qu'on n'auroit pas la guer-
re. Enfin l'ordre pour la marche de
l'ar-

L'armée arriva. Nous passâmes ce fleuve sur deux ponts ; & l'armée campa le soir avec tant de confusion ; que si les Ennemis avoient eu le moindre camp volant , ils nous eussent enlevé un ou deux quartiers qu'on n'auroit pû secourir. Nos Officiers Généraux avoient perdu l'usage de la guerre , & Kehl fut rendu avant qu'on eût pû régler au juste le campement. Le Régiment ayant monté la tranchée ; j'étois détaché de piquet ce jour-là & je m'amusois à voir tirer des bombes d'une de nos batteries. Un éclat qui revint pensa me couper le pouce. Heureusement j'en fus quitte pour une meurtrissure assez considérable.

Il a
prend
des
nou-
veilles
de Syl-
vie.

La campagne finie , je partis pour aller chez moi faire une compagnie dans le troisieme bataillon , qu'on formoit. Je rencontrai à Avignon dans l'auberge , un négociant de Marseille qui venoit de Barcelone. Je lui demandai ce qu'il y avoit de nouveau. J'ai vû , me dit-il , dans ce pays-là une personne qui est actuellement aux eaux de Balaruc & qui m'a souvent parlé de vous. Je le priaï de me dire qui c'é-
toit.

toit. C'est Madame Sylvie, me répondit-il. Elle vous aime toujours. De qui parlez-vous-là, lui dis-je? Vous ne la connoissez pas. Si vous sçaviez la manière dont elle en a agi à mon égard.... Je la sçai mieux Suite que vous; me répondit-il, & c'est de son vous qui l'ignorez. Quand vous histoi- étiez en prison dans la Citadelle, on ^{re.} étoit résolu de ne vous faire sortir que lorsqu'elle seroit mariée. Cependant, comme on voyoit que si elle ne s'établissoit point, on ne pourroit pas vous tenir toujours prisonnier, l'Intendante lui dit que votre famille alloit vous envoyer dans les Indes, si elle restoit fille plus long-tems. On avoit retenu à la poste toutes vos dernières lettres. La tendresse qu'elle avoit pour vous la fit résoudre à faire ce qu'on voulut. Elle se maria & se rendit malheureuse, pour vous rendre heureux. Elle a toujours été depuis son établissement d'une tristesse infinie & d'une santé fort foible. Les Médecins lui ont ordonné les eaux de Balaruc où elle est actuellement.

Ce récit me rendit plus amoureux Le de Sylvie que je ne l'avois jamais été. Marc qui lui écrit.

Je

Je voulois partir pour aller la voir. Mais il falloit que je me rendisse à Aix, & je me deshonorois, si j'avois fait autrement. Je me contentai de lui écrire & de lui offrir tout ce qui dépendoit de moi. Elle me répondit, qu'elle étoit sensible aux marques de tendresse que je lui donnois; mais qu'elle ne vouloit de moi d'autre bienfait que la satisfaction de me parler encore une fois. Je l'assurai que d'abord que mes affaires seroient finies, j'irois lui jurer que je l'aimois plus que jamais.

Il entre dans le Régiment de Riche-lieu. Je comptois partir, lorsque je fus obligé de quitter le Régiment de Bourbonnois. Mon frere qui étoit Officier dans le même Régiment, étoit à Malthe & il arriva dans le tems que j'allois faire ma compagnie. Les autres étoient données, & cette affaire lui eut coûté sa fortune. Il prit ma place. J'avois toujours en une envie démesurée d'entrer dans le Régiment de Riche-lieu. J'avois une estime si parfaite pour le Colonel, que je me faisois un plaisir de pouvoir lui être attaché par quelque endroit. Je lui écrivis pour lui demander une compagnie dans son
troi-

troisième bataillon, s'il y en avoit de vacantes. Il me fit la grace de m'en accorder une. Je pensai donc à la lever le plutôt qu'il me seroit possible, & ces embarras m'empêchèrent d'aller joindre Sylvie, qui avoit repris dans mon cœur la place qu'elle y avoit eue, avec plus d'empire que jamais. Elle fut obligée de retourner en Espagne auprès de son mari, & moi je conduisis ma compagnie à Besançon, où étoient nos deux premiers Bataillons, & où s'assembloit le troisième.

L'image de Sylvie me suivoit partout. J'attendois avec impatience que la campagne fut finie pour aller la voir. J'étois résolu de passer jusqu'en Espagne, s'il le falloit. Les apprêts que nous étions obligés de faire pour la campagne, aidèrent à me distraire de ma mélancolie. Nos deux Bataillons partirent pour aller aux Lignes d'Erlingen, & nous vîmes avec regret, que nous ne les suivions pas. Mais Mr. le Duc de Richelieu, en passant à Besançon, nous consola, par l'espoir qu'il nous donna de les rejoindre bien-tôt.

Per. Il est peu d'hommes en Europe
trait du qui ne connoissent ce Seigneur. Les
Duc de sçavans le regardent comme un sça-
Riche vant; les politiques comme un hom-
lieu. me profond dans ce qui régar-
 de les intérêts des Princes; les gens
 de Cour comme le parfait model-
 le de l'homme aimable & poli. Mais
 on ne juge que médiocrement de
 toutes le qualitez qui sont en lui,
 si on ne le connoit particulière-
 ment. C'est toujours un homme du
 premier ordre. Mais c'est un hom-
 me au-dessus de l'homme pour ceux
 à qui il veut bien se livrer.

Le Il tint à son troisième bataillon la
Mar- parole qu'il lui avoit donnée, & nous
quis va reçumes ordre de partir de Besançon
au Gé- pour aller à Strasbourg. Nous com-
ge de ptions passer le Rhin tout de suite en
Philif- y arrivant, & aller au siège de Phi-
bourg. lisbourg. Mais le maréchal du Bourg
 ayant besoin de troupes, nous retint
 auprès de lui.

Las de vivre dans l'oïfiveté, tandis
 que les autres étoient à l'armée, je
 fus joindre Mr. le Duc de Richelieu
 à Philisbourg.

Je ne décrirai point les attaques ni
 les

les fortifications de cette place. La ^{Deser...} Carte ci-jointe suffit pour donner une ^{ption} idée distincte des unes & des autres. ^{de ce} Je passe rapidement à ce que j'ai vu ^{siège.} au siège. Philisbourg avoit été investi le vingt-trois de Mai, par trente Bataillons & par les Régimens de Condé & de Vitry Dragons, sous les ordres du Marquis d'Asfel que le Maréchal Duc de Bervick avoit détaché du camp de Bruchsal. La tranchée avoit été ouverte la nuit du premier au second Juin, & les pluyes abondantes, qui étoient survenues vers le milieu du siège, jointes au débordement du Rhin, qui avoit inondé le terrain de l'attaque, faisoient douter du succès du siège.

Ce fut encore pis dans la suite. Les eaux du Rhin, avoient monté à un point étonnant & rempli nos tranchées. Une armée considérable, par le nombre de ses troupes & par la réputation du Prince Eugène étoit arrivée au secours de la Place. Nos soldats avoient à essuyer tout à la fois le grand feu des assiégés, les ardeurs du soleil, les incommoditez de la pluye, les inondations du Rhin. Ce

pendant leur intrépidité & leur grandeur d'ame étoient toujours les mêmes. Ils traversoient hardiment de longues inondations , ou l'eau leur venoit plus d'a-mi-corps , portant leur armes & leurs habits au-dessus de leurs têtes. Ils marchoient avec gayeté sur les revers de la tranchée. Ils demandoient à grands cris qu'on refusât à l'Ennemi toute la capitulation. Ils ne craignoient que de perdre l'occasion de signaler leur courage & leur zèle , & ils souhaitoient ardemment qu'on les menât à l'Ennemi.

Portrait du Prince de Conti.
 Le jeune Prince de Conti ne contribuait pas peu à leur inspirer cette ardeur. Il étoit l'Idole de l'Armée , & il faut avouer qu'il le méritoit. Héritier des vertus de son grand pere , Héros dans un âge où les autres ne sont encore qu'au premier pas dans le chemin de la gloire , il animoit les Officiers par son exemple & les Soldats par ses bienfaits.

J'arrivai sur ces entrefaites à l'armée. Le Duc de Richelieu étoit Brigadier de tranchée ce jour-là , & j'y passai la nuit avec lui. Le lendemain il me presenta à Mr. le Duc de Vau-

Vaujour , avec qui il étoit fort uni.

La ressemblance de caractère des deux me frapa. J'avois trouvé de l'esprit , de la science , un génie supérieur au Duc de Richelieu. Je retrouvai tout cela chez le Duc de Vaujour , & je n'y connus de différence que l'expérience, que donnent dix ou douze années de plus ou de moins. Les belles qualités de ces deux Ducs me paroissoient d'autant plus aimables , que je les trouvois rares parmi ce grand nombre de Courtisans & de Seigneurs dont l'armée étoit remplie. Si on eût compté tous ceux dont le mérite ne consistoit qu'en fourgons & en chevaux de main , le nombre n'en eût pas été petit. Après avoir été quelque-tems à Philisbourg, il fallut que je songeasse à retourner à Strasbourg , où mon service m'appelloit.

La veille de mon départ , il pensa arriver à mon frère de Bourbon-Marnois un accident , dont j'aurois été la cause innocente. Il étoit venu voir au camp du Régiment , qui se trouvoit si exposé au canon de la place , que malgré les épaulemens qu'on avoit faits , nous avions tous les jours

MEMOIRES

es chevaux & des soldats tuez dans leurs tentes. J'avois reçu mon frère dans celle d'un Officier de mes amis. Un boulet de canon passa tout au travers & emporta la moitié de la Marquise sans toucher heureusement à quatre personnes qui étoient dedans, & fut à vingt pas de-là casser la cuisse à deux chevaux. On trouva dans la suite le moyen d'empêcher les Ennemis de tirer dans le camp, en jettant une bombe au milieu de la ville chaque fois que leur boulet y venoit.

A peine fus-je à Strasbourg, que le Bataillon reçut ordre d'aller joindre les deux autres. Nous atteignîmes l'armée comme elle filoit vers Spire, où nous restâmes sous les ordres de Mr. le Duc de Noailles. De-là nous nous avancâmes jusqu'à deux lieues de Worms. J'y reçus une lettre de ma chère Sylvie. Elle m'apprenoit qu'elle passeroit l'hyver en France, & que si je pensois toujours de même, il ne tiendrait qu'à moi qu'elle ne justifiât de tout ce que j'avois pu lui imputer. Cette nouvelle me causa une joye sensible. Mais comme je n'ai jamais pu goûter de bonheur parfait

Il re-
çoit
une let-
tre de
Sylvie.

m'arriva un accident dont je me ressentirai le reste de ma vie.

J'étois nommé pour aller au fourage. Le détachement que je devois commander étoit en bataille depuis long-tems à la tête du camp. Je voulus piquer mon cheval pour le rejoindre plutôt. C'étoit dans un chemin glissant. Il s'abatit sous moi & me culbuta. L'effort que je fis me causa une incommodité, qui m'empêcha de pouvoir monter à cheval davantage. Je fus obligé d'aller à Spire, & n'y trouvant point de logement je retournai à Philisbourg chez le Chevalier de Clairac. L'armée ayant repassé le Rhin, elle fila du côté de Strasbourg. Ma maladie m'obligea d'y demeurer près d'un mois dans le lit. La seule consolation que j'eus étoit d'avoir de tems en tems des nouvelles de Sylvie. Mais je me vis encore dans l'impossibilité de l'aller joindre.

Ma santé s'étant un peu rétablie, il quitte j'allai à Paris pour savoir si je ne pourrois pas me faire guérir entièrement. vice.

Les Médecins me dirent que j'étois trop âgé pour pouvoir l'espérer. Ne pouvant plus monter à cheval, ni

faire aucun exercice violent , je résolus de quitter le service.

J'écrivis à mes parens, qu'ayant trente ans je croyois que c'étoit là l'âge où il convenoit de m'établir & que je leur serois obligé d'y penser sérieusement. Ma mere me répondit qu'elle ne s'oposoit point a mon mariage. Mais que mon pere ni elle ne pouvoient me rien donner. Que n'étant pas d'humeur à planter des choux dans leurs terres, il leur falloit du bien pour vivre à la ville, ainsi qu'il convenoit au rang que mon pere y occupoit. Que désormais elle ne pouvoit plus me donner que la moitié de la pension qu'on me faisoit. Cette lettre me résolut entièrement à quitter le monde. La tendresse que j'avois reprise pour Sylvie m'avoit ouvert les yeux sur tous mes égaremens. J'employai le tems que je passai à Paris à me remettre dans l'usage de peindre pour m'amuser dans la solitude, où je comptois me renfermer dès que j'aurois vû Sylvie. Un voyage que j'ai été obligé de faire éloigne encore pour quelque-tems le plaisir que j'aurois de la revoir & la tranquillité dont j'espère de jouir bien-tôt.

Fin du quatrième Livre.



LETTRES

D E

M. LEMARQUIS

D'ARGENS.

SUR

DIVERS SUJETS.



LETTRE PREMIERE.

Sur les Italiens.

Vous croyez, Monsieur, m'avoir fait une grande grace, en bornant les éclaircissements que vous me demandez sur les différens Peuples que j'ai vûs, à deux seuls points. Je ne sçai si vous avez réfléchi qu'ils emportent
avec.

avec eux l'examen de plusieurs autres. Vous voulez, dites-vous, que je vous instruisse de leur façon de penser sur la Religion, & de l'état où sont chez eux les Arts & les Sciences. Quelque pénible que soit ce que vous exigez, vous avez trop d'empire sur mon cœur pour que je puisse vous le refuser. La sincérité, dont j'ai toujours fait gloire, vous sera garant de la vérité des faits que j'avancerai, & s'il en est quelqu'un qui vous paroisse douteux, vous verrez aisément en approfondissant, que je ne l'ai écrit qu'après l'avoir mûrement examiné.

Renai-
sance
de la
Peintu-
re en
Italie.

Je commencerai par les Italiens. Leur pays est le centre & la patrie des Arts. C'est chez eux que la Peinture, la Sculpture & l'Architecture se sont dépouillées de cette barbarie dans laquelle les Goths & les Wandales les avoient plongées. La tranquillité dont les Etats du Pape jouissoient avant Charles-Quint avoit favorisé l'avancement & pour ainsi dire la perfection des Arts. La rapidité avec laquelle ils furent portez au plus haut degré est surprenante. Pierre Pérugin, Maître de Raphaël, avoit

avoit lutté pendant un tems contre le mauvais goût. Mais n'ayant pas assez d'imagination ni de génie pour le surmonter entièrement, ses Tableaux, où on voyoit éclater des beautés inconnues jusqu'alors, étoient remplis de mille défauts. La Peinture étoit chez lui dans son enfance. Dix ou douze ans après, elle fut poussée par son Ecolier au point le plus parfait. Michel - Ange, aidé de l'antique, porta dans le même tems la Sculpture au plus haut degré, & Jean de la Porte, qui fut son maître dans cet Art, étoit aussi éloigné de son Elève, que Pierre Pérugin l'étoit de Raphaël. Ces deux grands hommes en formèrent un nombre d'autres, qui quoique moins parfaits qu'eux, firent des ouvrages dignes de l'admiration de la postérité. L'Italie n'eut plus de Ville considérable qui n'eut quelque habile Peintre. Le Titien, les deux Caraches, Jules Romain, le Tintoret, Paul de Véronne, le Dominichin, le Corrège vécurent tous à peu près dans le même tems. Cette quantité d'habiles gens garantit l'Italie de retomber dans l'ignorance des Arts,

Arts, lors de la guerre de Charles-Quint & de François Premier, qui troublèrent ce pais-là, & du théâtre de la tranquillité, en firent le théâtre du sang & du carnage pendant le cours de leurs régnes.

Déca- Il sembloit que le nombre des Pein-
 dence tres & des Sculpteurs dût augmen-
 où elle ter à proportion. Cependant trente
 est tom- ou quarante ans après ces grands
 bec. hommes, à peine l'Italie en a-t'elle
 compté un ou deux par siècle. Elle
 a eu depuis cent ans le Guide & le
 Carlo Maratte, dont les noms iront
 à la postérité. Le reste est aussi in-
 connu, que le sont les derniers ouvra-
 ges de Rousseau, ou les Tragédies
 de la Serre. Lorsque j'étois en Ita-
 lie, je n'ai connu que Solimaine à
 Naples & Trévisani à Rome, qui mé-
 ritassent l'estime des connoisseurs. Le
 plus jeune des deux avoit soixante
 & douze ans. Solimaine avoit atteint
 au grand. Le Trévisani alloit au gra-
 cieux. Il dessinoit correctement. Il y
 avoit dans son coloris quelque cho-
 se de fade & de gris, défaut ordinaire
 de l'Ecole Romaine. Un Peintre de
 Portraits nommé David, est au-dessous
 de

de bien de nos Barbouilleurs de Province. Il passoit cependant pour le plus suportable qu'il y eût à Rome. Jugez combien il étoit éloigné de Rigaud & de l'Argillière.

La Sculpture a eu un sort pareil à la Peinture. Michel-Ange eut plusieurs successeurs illustres. Un des plus fameux fut la Legarde. A la fin du siècle passé, l'Italie avoit encore des hommes célèbres dans cet Art. Le Chevalier Bernin & Camillo Roscondi étoient de ce nombre. Actuellement il n'y a pas un Sculpteur qui soit connu. Un Pensionnaire de l'Académie de France, habile, quoique jeune, appelé Bouchardon, étoit ce qu'il y avoit de mieux à Rome. M. de Duc d'Antin l'a fait revenir en France depuis peu de tems.

Dans l'idée que vous vous êtes faite, vous croyez sans doute que tous les Peintres d'Italie étoient des Raphaëls, ou du moins que le moindre surpassoit de beaucoup nos François. Il est vrai qu'ils sont éloignés de la perfection de ceux qui sont morts; mais ils sont au-dessus de ceux qui vivent.

Ri.

Rigaud & l'Argilière n'ont eu pour le portrait que le Titien qu'on puisse leur opposer. Le Carle Maratte dans ses derniers tems en a peint quelques-uns. On voit qu'ils sortent d'une habile main. Cependant ils n'égalent pas les nôtres, & on peut donner la préférence à ceux de Rigaud & de l'Argilière, sans craindre de passer pour injuste, ou pour prévenu en faveur de sa patrie. Nous avons autant d'avantage pour l'Histoire que pour le Portrait. Le Moine, Casse, Vanlo, sont au-dessus des Peintres qui se trouvent aujourd'hui en Italie.

Pour-
quoi la
Peintu-
re & la
Scul-
pture
sont
tom-
bées en
Italie.

Vous me demanderez sans doute quelle est la raison de ces changemens, & comment ces fameuses Ecoles de Rome, de Boulogne, de Venise ont pu cesser tout-à-coup. Je vous répondrai qu'il en est des grands hommes, qui excellent dans les Arts, comme de ces feux aériens, qui ne paroissent que dans certaines saisons, ou comme de ces prodiges qui ne sont produits que dans une longue suite de siècles. Il est aussi difficile à la nature de former un hom-

homme tel que Michel - Ange ou Raphaël, qu'il est rare qu'elle enfante souvent des Virgiles & des Horaces. Pour produire des chefs-d'œuvres dans les Arts & dans les Sciences, ce n'est point assez que l'exemple des grands hommes, le loisir de travailler, l'application assidue. Il faut encore un génie supérieur. Il faut que le Ciel en nous créant ait mis en nous une disposition naturelle pour aller à la perfection, que ne donne point l'étude la plus pénible & la plus longue.

Si vous examinez les Arts en France, vous connoîtrez aisément la vérité de ce que je vous dis. François Premier les amena d'Italie dans son Royaume. Ils y parurent comme une fleur brillante, qu'un même jour voit éclore & flétrir. Les guerres civiles qui survinrent pendant cinq ou six Règnes les firent gémir dans l'obscurité. Ils commencèrent à reparoître sous Henry IV. Le Cardinal de Richelieu, le restaurateur, le pere, le protecteur des Sciences & des Arts, prépara par les bienfaits, dont il encouragea les hommes médiocres des beaux Arts en France.

mediocres qui vivoient de son tems, cette foule de Peintres illustres, de Sculpteurs & d'Architectes habiles, qui vécutent sous le siècle de Louis XIV. Ce fut alors qu'on vit le Poussin, le Sueur, Jouvenel, le Brun, Girardon, le Gros, Puget, Rivaux, des Caraches, des Guides & des Bernins, moins louez qu'eux, peut-être aussi louables. Voilà le tems où les Beaux-Arts ont été chez nous dans leur plus haut degré. On peut marquer leur naissance sous Henri IV. & leur enfance sous le Cardinal de Richelieu. Si on avoit pû les perpétuer dans leur degré de perfection, Louis XIV. l'auroit fait, par l'aifance, le soulagement, les commoditez qu'il leur avoit procurées dans son Royaume. Cependant les Académies de Peinture & de Sculpture, enrichies des plus belles figures moulées sur les antiques & ornées des tableaux des plus célèbres Peintres; les jeunes gens en qui on reconnoît de la disposition entretenus à Rome aux dépens du Roi; les pensions accordées à ceux qui se distinguoient, par leur sçavoir tout cela n'a
pû

empêcher que les Arts n'ayent infiniment tombé en France depuis vingt-ans. Ceux qui passent pour y exceller aujourd'hui sont au-dessous de leurs Maîtres & bien inférieurs au Poussin & à Jouvenel. Ils ont pourtant des avantages que les autres n'avoient pas. Avant M. le Brun, il falloit qu'un Peintre & qu'un Sculpteur allassent chercher bien loin & avec des peines infinies, ce que la grandeur & la magnificence de Louis XIV. a rendu commun dans son Royaume.

Avouez donc que les ouvrages des grands hommes, le loisir de travailler, l'espérance même des honneurs, ne peuvent élever quelqu'un jusqu'au degré où le génie seul a droit de conduire ceux qu'il veut distinguer des autres.

Peut-être dans le moment que je vous écris, il est quelqu'un de ces génies heureux qui se développe, & dans cinq ou six ans d'ici, nous pourrons voir les ouvrages de quelque Romain ou Vénitien, auprès de qui ceux de nos François d'aujourd'hui paroîtront fort inférieurs.

Conf- Les Arts auront en Italie un avan-
 déra- tage pour former des grands hom-
 tion où mes beaucoup plutôt qu'en Fran-
 les ce. Les égards qu'on a pour ceux
 beaux qui s'y distinguent & les honneurs
 Arts qui s'y distinguent & les honneurs
 sont en qu'on leur rend, sont des apas plus
 Italie. séduisans que les récompenses pécu-
 niaires dont on paye le mérite chez
 nous.

En France, Rigaud est estimé de quelques connoisseurs. Cinq ou six Seigneurs de la Cour & quelques gens de condition auront pour lui des égards. Le reste du Royaume ne distingue pas un Peintre d'un Cordonnier, ni un Sculpteur d'un Savetier. Un Provincial, dont le nom se terminera en *ac* & dont tout le mérite est de chasser, de jurer Dieu, & de battre des Payfans, se croiroit deshonoré s'il sçavoit toucher une palette ou un pinceau. En Italie, au contraire, il est peu de gens qui ne sachent dessiner assez pour pouvoir se connoître en Tableaux. On ne rougit point dans ce pays de sçavoir s'occuper agréablement. L'ignorance profonde paroît aussi ridicule aux Seigneurs
 Ro-

D U M. D' A R G E N S. 235

Romains , que la fureur des seize quartiers dans un homme qui meurt de faim , paroît absurde aux Anglois & aux Hollandois. Ne croyez pas que je veuille vous dire que les Arts soient universellement méprisez en France, Je sçai qu'ils y fleurissent encore. Mais vous m'avouerez aussi qu'ils sont bien déchus de ce qu'ils étoient sous Louis XIV. & sous le Duc d'Orléans. Il faut espérer que la fin de nos guerres les ranimera plus que jamais.



LET T R E II.

Sur la Musique, l'Opéra & la Comédie.

LA Musique chez les Italiens est Sentimens: selon eux à son plus haut degré. Les François croient qu'elle a baissé ^{Fran-} depuis quelque-tems, & que le goût ^{çois sur} de Vivaldi, Tartini & Mouchi ne vaut ^{la Mu-} que pas celui de Corelli. Que sert, di- ^{Italiens-} sent-ils, qu'un air soit difficile, s'il ^{ne.}

V 2 ne

236 I I. L E T T R E

n'enchanter pas, s'il ne peut pas m'émouvoir, agir sur mon cœur, le passionner? Est-ce la science du Musicien qui doit flâter mon goût, ou l'harmonie dont il doit enchanter mes sens? On a beau dire que c'est notre faute, si les concerts de Tartini ne nous touchent point. La belle Musique est de toutes les nations & elle doit avoir des beautés sensibles pour tous les hommes. Corelli n'étoit pas François. Il a plu à Paris autant qu'à Rome. Buononcini fait les délices de Londres. Macétrà a trouvé le secret de consoler les connoisseurs de la perte de Corelli. Si la prévention, ou le défaut de goût, rendoit un François incapable de juger de la Musique Italienne, pourquoi auroit-il pu goûter les ouvrages de ces Auteurs, autant estimez en Italie qu'ils le sont en France?

Ceux
des Ita-
liens.

Quelques bonnes que paroissent ces raisons, les Italiens n'y sont point sensibles. Ils ne démordent pas de l'idée qu'ils ont de leur Musique, & ils l'estiment autant qu'ils estiment peu la nôtre, qu'ils affectent de mépriser, plus qu'ils ne la méprisent réellement.

En

Entre des sentimens si opozez, il y a ^{Conci-} un juste milieu , dont les connois- ^{liation} seurs des deux nations conviennent ^{de ces} aisément. Buononcini, Maceti, grands ^{senti-} dans l'harmonie , gracieux dans le ^{mens.} chant , sçavans dans la composition , avoient tâché de plaire universellement. Ils n'avoient point osé risquer des sons trop recherchez & uniquement faits pour les connoisseurs. Vivaldi, Tartini, Andreassani, & les autres Compositeurs dans le goût d'aujourd'hui, ont travaillé plutôt pour les Musiciens que pour les amateurs de la Musique. Leurs ouvrages ne peuvent souffrir ni des oreilles ignorantes, ni une exécution médiocre. Cependant on doit leur rendre la justice de n'avoir point ignoré le gracieux. Ils ont réussi, lorsqu'ils ont voulu l'allier au difficile, & rien n'est plus brillant & plus chantant que les quatre Saisons de Vivaldi.

Le mépris que les Italiens affectent pour notre Musique est un effet de leur prévention, bien plus que de la foiblesse de nos Compositeurs. J'ai vu Montanari, premier Violon de Rome,

me , enchanté des Sonates de le Clerc. J'ai connu Philippo & Silvestrino , deux des meilleurs Musiciens qu'il y eut en Italie. Tous deux rendoient justice aux Sonates que Maceri a faites en France , quoique cinquante personnes me disent , sans les avoir jamais entendues , que puisqu'il y avoit mêlé le goût François , elles ne valoient pas grand chose. Ce ne sont pas les Musiciens de la première classe qui méprisent nos Compositeurs. Ils leur rendent la justice qui leur est due. C'est une foule de racleurs , à qui elle est aussi inconnue qu'ils le sont eux-mêmes de nous. Ne croyez pas cependant que je veuille égaler nos Violons François aux Italiens. Je sçai combien ils en sont encore éloignez. Mais peut-être si nous n'avions à combattre que ceux d'aujourd'hui pour la composition , nous ne leur serions pas aussi inférieurs qu'ils le pensent.

Jugement
sur les
Opéra
Ita-
liens.

Je viens à la Musique vocale. C'est celle où les Italiens prétendent avoir un avantage infini sur toutes les Nations. Ils sont aussi jaloux de la gloire de leur Opéra , qu'un

Jan-

Janfénilte l'est de celle de Quésnel. J'ai vû pendant long-tems leurs meilleures Tragédies en musique. Elles ont des beautez auprès desquelles les nôtres n'arrivent pas. Mais aussi ont elles de défauts, qui ne peuvent se souffrir que par l'usage & l'habitude. Le corps d'un Opéra, ou, si vous voulez, le corps de ceux qui le forme, n'est ordinairement que de si ou sept personnes, trois Femmes, trois Châترز & un Ténore, qui est ce que nous apellons Basse-taille. Voilà pour les sujets un Opéra complet. Ils n'ont point de Chœurs, excepté un seul à la fin du cinquième Acte, chanté par les mêmes Acteurs. Leurs ballets ne sont point amenez. On danse dans les intervalles des Actes, comme on joue du violon à la Comédie Française, aussi peu à propos & aussi mal. Au lieu de nos Filles de Chœur, qui parent & embellissent notre Théâtre, les Suivantes ou les Gardes des Princes & Princesses sont des Portefaix qu'on louë à un demi reston par représentation. Il y en a ordinairement une vingtaine de chaque côté

côté du Théâtre. Ils y font le rôle de la statue au Festin de Pierre. Leurs décorations sont superbes. La Salle d'Aliberti à Rome a sept rangs de loges. On a vû souvent sur le Théâtre un carosse traîne par six chevaux éfectifs. On peut juger par - là de son étendue. Leurs machines en récompense sont infiniment au-dessous des nôtres, soit pour la quantité, soit pour la promptitude & la vitesse de l'exécution. Leur récitatif est excessivement court. Un Acteur ne dit guères que six ou sept vers qu'ils ne soient suivis d'une ariète. Cette quantité d'airs, qui se succèdent mutuellement, empêche l'Opéra de languir & diversifie infiniment la Musique. Les Italiens disent leur récitatif beau. Je l'ai toujours trouvé ridicule & incapable d'aller au cœur. Il est vrai qu'il seroit assez difficile de faire un récit touchant sur des vers aussi mauvais que les leurs le sont ordinairement. Leurs airs sont d'un goût infini. Ils sont encore plus au-dessus des nôtres qu'ils ne le disent eux-mêmes. Quelque plaisir qu'on ait à les entendre en France, on ne sçauroit comprendre

com-

combien ils perdent , dès qu'ils ne font pas chantez par un gosier Italien. J'ai fouhaité , après avoir entendu la Cazzoni , de n'entendre plus que ce soit , pour ne pas troubler l'idée flâteuse qui m'en restoit.

L'Opéra Italien n'a ni la majesté du spectacle , ni la diversité des danses & de Chœurs , ni le fréquent usage des machines. Malgré ces défauts , il plaît à tout le monde & risque moins d'ennuyer que le nôtre. Les airs , qui se suivent de moment en moment , & dont le goût, l'harmonie , la variété est toujours plus surprenante & plus agréable , suspendent si fort l'attention, sans la fatiguer, qu'un Opéra de trois heures paroît ne durer qu'un instant.

J'ai parlé à plusieurs Italiens qui ont été long-tems en France & qui en connoissent parfaitement la langue. Ils trouvoient notre récitatif ^{Des Opéras} François, beau , mais long. Ceux qui ne sçavent pas le François le trouvent long & ennuyeux. Il m'est arrivé quelquefois d'être mal placé à l'Opéra & de n'entendre pas les paroles. Le chant alors me sembloit

excessivement monotonique. Lulli a été le plus grand homme que nous ayons eu chez nous pour la composition. Le goût de Quinault pour le Poëme Lyrique n'a point nui à la beauté de son récitatif. J'ai toujours remarqué que le récitatif d'un Opéra est bon ou mauvais, selon la bonté des vers. Thétis & Pélée a peut-être moins coûté de peine à mettre en Musique que Tarsis & Zélide. Quelle différence pour la beauté du chant ! Mais les paroles de Thétis sont de Fontenelle, & celles de Tarsis sont de la Serre. Nos airs ne sont point assez variés. Ils se ressemblent trop, & il y en a trop peu dans nos Opéra. Nous avons souvent cinq ou six scènes de récitatif sans interruption. Pour qui n'aime que la Musique, dit un Italien, cela devient ennuyeux. L'Opéra est fait pour le chant, & point du tout pour la déclamation. Je vais voir représenter l'Andromaque de Racine, lorsque je veux être touché par la représentation d'une Tragédie. Mais c'est pour entendre chanter que je vais à l'Opéra. Si on y ré-

cite

DU M. D'ARGENS. 243
cite long tems , on m'ennuye bien-
tôt.

Vous connoissez les Comédies Ita- ^{Des}liennes. Leurs principales pièces sont ^{Comé-}celles que vous avez vû jouer à Paris. ^{die Ita-}
Il y en a quelques nouvelles qui ^{liennes}
sont dans le même goût. Je doute
qu'ils les exécutent aussi bien qu'elles
le sont chez nous. Du moins je n'ai
pas vû de Troupes en Italie , qui m'ait
paru aussi bonnes que celle que nous
avons de cette Nation à Paris.

Les Italiens goûtent fort le Théâ- ^{Et de}
tre François. Ils rendent justice à nos ^{la Co-}
Tragiques , & Corneille & Racine ^{médie}
sont aussi estimez chez eux que chez ^{Fran-}
nous. Il y a souvent à Turin & à ^{çoise.}
Gènes de Comédiens François , ain-
si que dans toutes les Cours de l'Eu-
rope. Mais je doute qu'il y ait de
nos Opéra ailleurs qu'en France. J'ai
vu dans tous les Pays étrangers où
j'ai été , une Comédie Françoisise &
un Opéra Italien. Ce goût univer-
sel de l'Europe ne semble-t-il pas
fixer le mérite de nos Théâtres ?
Puisque les Etrangers recherchent
nos Comédiens : s'ils trouvoient no-
tre chant aussi-bien que nos vers ,
X 2 pour.

pourquoi n'auroient-ils pas des Opéra François, comme il ont des troupes de nos Comédiens ?



L E T T R E I I I .

*Sur les Comédiennes Italiennes
& Françaises.*

IL y a plus de différence entre les caractères des Comédiennes Italiennes & celui des François, qu'il n'y en a entre notre Opéra & le leur. L'éducation, le préjugé, la coutume, les récompenses sont les quatre choses qui produisent l'éloignement qu'il y a des mœurs & de la façon de vivre des unes aux autres.

Injuste
mépris
que les
Fran-
çois
ont
pour
les Co-
mé-
diens.

Il semble que nous ayons été jaloux du progrès qu'avoit fait notre Théâtre & de l'applaudissement qu'il a eu chez toutes les Nations. Nous avons affecté de répandre l'ignominie & l'infamie sur ceux qui par leur talent illustrent notre Patrie. Contens de louer & d'estimer le Poëte, nous avons poussé le mépris jus-
qu'à

qu'à l'excès pour les Comédiens , quoique le Public leur fut autant redevable de ses plaisirs qu'aux Auteurs mêmes. La Chammélé , Baron , Beaubourg , ont été dans leur art d'aussi grands personnages que Corneille & Racine. Il faut autant de peine , de soin , de travaux , de génie & de naturel pour former un grand Comédien , que pour faire un grand Poète. L'un est même plus rare que l'autre. Nous voyons dix Poètes fameux dans le siècle d'Auguste. Roscius est le seul bon Comédien qu'il ait produit.

Lorsque j'examine ce qui peut avoir occasionné ce caprice , je n'en sçaurois deviner la cause. Successeurs des Grecs pour le goût du Théâtre , pourquoi n'avons - nous point imité leur façon de penser sur ceux qui le font valoir ? Je ne puis revenir de ma surprise , lorsque je regarde la sépulture accordée avec peine à Molière , à qui notre Nation est plus redevable qu'aux gens à qui on élève des Mausolées. L'Europe entière nous regarde , ou comme des barbares , ou comme des insensés ,

X ; quand

quand on apprend dans les Pays étrangers, qu'une Actrice, qui fut unique dans son genre, & qui joignoit mille vertus aux plus rares talens, a été enterrée à la voirie, & qu'on lui a refusé une grace qu'on accorde à des scélérats qui meurent sur l'échafaut.

Ceux Les Italiens sont bien éloignés d'a-
 qui ex- voir des préjugés aussi ridicules. Véri-
 cellent, tables amateurs des beaux Arts, ils se
 com- gardent bien de flétrir ceux qui les
 bien es- font briller. Senesini, Scalfi, Fafarli-
 timez ni, sont aimez, chéris à Rome. Non-
 en Ita- seulement on ne les regarde pas com-
 lie. me indignes de la sépulture; mais lorsqu'on sera assez malheureux pour être obligé de leur rendre les derniers honneurs, on joindra avec le regret de les perdre, tout ce qui pourra faire connoître combien on les estimoit.

Et en Ce ne sont pas les seuls Italiens,
 Angle. amateurs du spectacle, qui pensent de
 terre. cette façon. Les Anglois, qui se sont
 acquis à bon droit la réputation de
 penser juste, nous ont fait sentir notre barbarie, dans les honneurs funé-
 bres qu'ils ont rendus à la célèbre Ma-

† Vol. demoiselle Oldfields †, la le Couvreur
 saire, de

de Londres , enterrée au milieu de leurs Rois & de leurs Généraux.

*Lettres
sur les*

Ce sont ces distinctions & ces récompenses qui inspirent aux Comédiennes Italiennes des sentimens qui sont inconnus aux nôtres. Elles participent à tous les honneurs de la société civile. Elles sont encouragées par les égards qu'on a pour leur talent , & leur profession n'ayant rien que de brillant , elles tâchent de ne point se rendre méprisables par des débauches outrées.

*An-
glois.
pag.
196.
Diffé-
rence
entre
les Co-
mé-
dien-
nes d'I-
talie &
celles
de*

Nos Comédiennes Françaises au contraire semblent vouloir profiter de l'idée que nous avons d'elles. Elles usent de l'avantage d'être regardées comme libertines , & comme leur art les expose à être méprisées , elles ne sont plus retenues par des sentimens qui leurs deviennent inutiles. Je sçai qu'il en est quelques-unes que leur tempéramment , soutenu par un caractère d'honneur , a garanties de ces excès , & qui malgré le préjugé commun , ont forcé le Public à leur accorder son estime. Il est vrai que ce cas arrive beaucoup plus aisément chez les Comédiennes

*Frans-
ce.
Causes
de cer-
te diffé-
rence.*

Actri- que chez les Filles de l'Opéra. Ces
ces de dernières regardent la vertu comme
l'Opéra un pays inabordable.

font Nous ne devons accuser que nous
encore du peu de conduite de nos Actrices
moins lorsque j'avisis quelqu'un , que je
ver- l'abaisse , que je le plonge dans le
rueuf- l'abaisse , que je le plonge dans le
que cel- néant , que je le couvre d'ignomi-
les de nie , j'éteins en lui toutes les semen-
la Co- ces d'honneur , j'étouffe dans son
médie. cœur tout sentiment de la vraye
gloire , & je ne laisse d'autre passion
en lui que l'intérêt & l'amour du
gain.

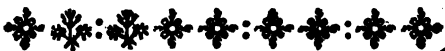
L'avidité des richesses , est encore
pour nos Filles de l'Opéra un apas
plus séduisant que pour nos Comé-
diennes. Celles-ci ont pour la plu-
part de quoi vivre. Mais les autres ,
& principalement celles qui sont
dans les Chœurs , n'ont pas de quoi
acheter des gands & de la poudre ,
de leurs apointemens. Il faut néces-
sairement qu'elles fondent leur cui-
sine sur la bourse d'un amant.

Gros
gages
des
chan-
teufes
Italien-
nes.

Les chanteuses Italiennes ont des
gages très considérables. La Faustine
en Angleterre avoit près de trente
mille livres par an de notre mon-
noye.

DU M. D'ARGENS. 249
noye. Comme il n'y a jamais plus de
trois ou quatre femmes dans un Opé-
ra, elles ont toujours des apointemens
qui vont au-delà de leur nécessaire.

Je ne sçaurois mieux vous faire con-
noître la différence des mœurs de
notre Opéra à celles du Théâtre
Italien, que par la vie abrégée de
deux ou trois de nos Actrices, opo-
sé à celle de quelques Chanteuses
d'Italie. Je me flâte que ce paralelle
vous réjouira. Vous l'aurez par la
première poste.



LETTRE IV.

Histoire de la Campourfi.

DE mille ayantures galantes que
m'offre le Palais-Royal, je me
contente d'en choisir une ou deux des
moins chargées d'incidens. Je com-
mence par la Campourfi, que vous
connoissez. Son pere montroit à
jouer de la viole. Le joli minois de
la Granier, c'étoit ainsi qu'on apel-
loit sa fille, lui attiroit un grand
nom.

nombre d'Ecoliers. Parmi ces jeunes gens, il y en eut un qui sçut mieux l'art de plaire que les autres. Il toucha le cœur de la jeune Granier. Le Ciel ne l'avoit pas douée d'un tempérament fort cruel. Elle aimoit trop son amant pour le faire languir ; il fut heureux. Son bonheur fut interrompu par le départ de sa Maîtresse, dont le pere vint à mourir. Elle partit avec sa mere & une de ses sœurs, pour aller à l'Opéra de Marseille. L'éloignement eut bientôt éfacé le souvenir de son amant. Mais son cœur étoit trop tendre pour rester sans occupation. Elle prit du goût pour un Acteur, appelé Galauder, jeune homme d'une jolie figure. Il ne fut pas long-tems à s'apercevoir de sa bonne fortune. Il aimait tout autant qu'il étoit aimé. Plaisirs secrets, jouissance parfaite, tout lui fut prodigué. Mais comme c'est le sort de l'amour de s'éteindre lorsqu'il n'a plus rien à désirer ; la Granier s'aperçut que les feux de Gauler devenoient moins violens. Elle se flâta de les ranimer par un peu de jalousie, & voulut
lui

lui donner un rival. Elle choisit un nommé Campourfi, qui, touché des agaceries de sa nouvelle Maîtresse, lui offrit de l'épouser. Elle y consentit, d'autant plus aisément, que son amant quitta l'Opéra dans ce tems-là pour aller à Lyon. Le mariage fut conclu aussi-tôt que proposé.

La Campourfi, c'est ainsi que je l'appellerai dorénavant, n'avoit pas fait choix par goût de son époux. Aussi, dès le troisième jour de ses noces, elle lui donna pour collègue le Comte de Vintimille.

Pendant un tems, elle se contenta d'un seul amant. Mais Vintimille ayant été obligé d'aller pour quelque mois dans ses terres, le Duc de Popoli passa malheureusement pour lui à Marseille. Il vit la Campourfi à l'Opéra, elle lui plût, les premières propositions se firent par une Coëffeuze, & le marché fut conclu à vingt-cinq louis. Le Duc soupa dès le soir même avec elle. Il fut si content de sa bonne fortune, qu'il ajouta vingt louis à ceux qu'il avoit promis. Il lui fit présent d'un cachet d'or qu'il lui envoya le lendemain,

main , & la Campourfi en quinze jours de tems tira bien de son nouvel amant deux cens pistoles , ou en argent , ou en bijoux. Le Duc étant parti pour l'Italie peu de jours après , l'Opéra vint à Aix. La Campourfi y fit un nouvel amant , apellé de Jouques , aussi aimable qu'il étoit facile à tromper. Il ne languit pas davantage que ses Prédécesseurs , & dès le second jour il fut le possesseur des charmes les plus secrets de sa Maîtresse.

Elle avoit avec elle une sœur , qu'on apelloit Toinon. Comme sa présence étoit quelquefois incommode , de Jouques résolut de lui trouver un amant qu'il occuperait , & empêcheroit qu'elle ne lui fût à charge. Il choisit pour cet emploi un jeune Conseiller au Parlement , nommé Monvallon , qui accepta cette charge avec plaisir. La difficulté étoit de voir Toinon en liberté. Elle étoit toujours avec sa sœur , qui ne la quittoit que dans les momens où elle étoit avec son amant , & alors elle la remettoit en garde à sa mere. La cause de ces soins redoublés pour
Toi-

Toinon consistoit dans un prétendu pucelage , qu'on disoit qu'elle avoit & dont on exigeoit cinquante louis. Monvallon n'étoit point en état de donner pareille somme , & il vouloit pourtant trouver le moyen de se rendre heureux.

Pour y réussir , il s'avisa d'un plaisant expédient. Un jour que la Campourfi ne chantoit point & qu'elle avoit mené sa sœur avec elle à l'Opéra , tu devrois bien ; dit Monvallon à de Jouques , me rendre un service signalé. Si tu pouvois mener ta Maîtresse dans quelque'endroit , où tu l'occupasses assez gracieusement pour l'obliger à y passer une demi-heure , je prendrois ce tems-là pour obtenir les dernières faveurs de Toinon. Je t'entends , répondit de Jouques. Je vais proposer à la Campourfi de descendre dans sa loge , & je te promets , si elle y consent , de l'amuser de façon qu'elle ne pensera pas à sa sœur. Ce projet réussit , ainsi que ces amans l'avoient projeté. La Campourfi , auprès de qui de Jouques faisoit des prodiges , s'applaudissoit d'être seule avec lui. Elle
ne

294 IV. LETTRE

ne se figuroit pas qu'il y eût rien à craindre pour la sœur qu'elle avoit laissée dans l'amphithéâtre.

Cependant cette cadette s'occupoit aussi gracieusement que son aînée. À peine Monvalon avoit jugé que son ami retenoit l'Argus de Toinon, qu'il étoit sorti avec elle de la salle de la Comédie, & dans le premier détour de la rue, il étoit entré dans une maison qu'il connoissoit & où il trouva toute l'aïssance dont il avoit besoin pour l'expédition qu'il avoit faite. Comme il craignoit que de Jouques ne retint pas la Campoursi assez long-tems, il fut obligé de se contenter dans moins de demi heure de donner trois seules marques de sa tendresse à Toinon, qui malgré le soi-disant pucelage & la demande de cinquante louis, lui parut n'être point novice dans pareil cas. Il arriva assez à tems pour que la Campoursi, qui étoit encore entre les bras de de Jouques, qui s'étoit surpassé, ne pût avoir aucun soupçon.

Quelque tems après cette aventure, il en arriva une à de Jouques qui
né

ne lui fut pas aussi agréable. Le Duc de Popoli étoit revenu d'Italie. Il passa par Aix & voulut voir la Campourfi. Ayant sçu qu'elle avoit un amant en titre, il lui fit proposer un rendez-vous secret. La Dame lui avoit trop d'obligation pour lui refuser cette bagatelle. Il ne fut différé que jusqu'à neuf heures du soir. Le Duc se rendit à cette heure chez elle. De Jouxques ignoroit parfaitement ce qui se passoit. Sa Maîtresse lui avoit dit qu'elle se trouvoit incommodée & qu'elle se coucheroit de fort bonne heure. Il l'avoit cru pieusement, & s'étoit retiré. Le hazard lui fit rencontrer le Marquis d'*** qui le mena avec Monvalon souper chez la Catalane, dont il étoit amoureux, & qui logeoit dans la même maison que la Campourfi.

Sur la fin du repas, Monvalon s'étant levé de table, descendit dans la cour pour quelques nécessités. En passant devant la chambre de la Campourfi, il aperçut un homme assis sur les pieds de son lit, & la servante qui portoit un consommé. Surpris de la vision, il remonta chez
la

256 IV. LEVTR E

la Catalane & dit à de Jouques ; je crois , mon ami , que la Dame de tes pensées se doit trouver mieux. Car j'ai vû un homme en habit galonné avec un point d'Espagne en or , qui lui faisoit avaler un bouillon. De Jouques crut d'abord qu'il plaisantoit. Mais l'habit galonné d'un point d'Espagne en or ayant frapé la Catalane , je parie dit-elle , que c'est le Duc de Popoli. Je ne sçai , continua Monvallon , si c'est un Duc , ou un Marquis. Mais je sçai bien que si c'est un Médecin , son deshabillé n'a rien de lugubre.

De Jouques voulut descendre pour voir ce dont il étoit question. On lui fit comprendre combien seroit sot le personnage qu'il joueroit , & que ce qu'il y avoit de mieux pour lui étoit d'avalier la pilule. Je vais voir , dit la Catalane , si c'est le Duc de Popoli , & si sa porte n'est plus entr'ouverte , nous attendrons qu'il sorte. Nous n'avons qu'à descendre dans la salle sans faire de bruit. Ce parti fut jugé le plus sage. Ils n'attendirent pas long-tems à être éclaircis. Il étoit deux heures après-minuit , & le

le Duc, qui selon toutes les aparen-
ces, avoit bû la moitié du bouillon
qu'on avoit porté à la Campourfi,
n'ayant pas jugé qu'il eût assez rétabli
ses forces pour travailler jusqu'au
jour, sortit une demie-heure après.
La Catalane le reconnut, Monvallon
en rit, & de Jouques en resta pétrifié.

Comme son air embarrassé augmen-
toit les plaisanteries qu'on lui faisoit;
vous avez tort, dit-il, de croire que
je sois sensible autant que vous vous
le figurez à cette aventure. La ma-
nière dont je la prendrai vous désabu-
fera. Il tint parole. Le lendemain
il fut le premier à en badiner & vé-
cut toujours avec sa Maîtresse, com-
me s'il ne s'étoit passé rien du tout.
Son système étoit qu'il falloit que cha-
cun fit son métier, & qu'un homme
qui aimoit une fille de l'Opéra devoit
savoir qu'elle ne faisoit pas vœu de
chasteté.

Deux jours après cette aventure, il
en arriva une à peu près semblable à
Monvallon. Il avoit, à force d'y pen-
ser, trouvé le secret de voir sa Maî-
tresse en particulier. L'endroit qu'il
avoit choisi n'étoit pas à la vérité bien

Y char-

258 I V. L E T T R E

charmant. Mais enfin l'amour lui en rendoit l'odeur moins désagréable. Le frere de de Jouques , apellé d'Arbaud , Officier des Galéres, qui venoit souvent chez la Campourfi , s'aperçut du manége de Toinon.

Il avoit une fort belle bague , de laquelle elle avoit envie. Il lui proposa, dont troquer pour un des rendez-vous qu'elle donnoit à son amant. Le parti fut accepté après maintes minauderies. Monvalon se trouvant pressé de quelque nécessité , fut fort étonné de voir la porte des lieux secrets fermée & d'y entendre un bruit qu'il étoit coutumier d'y causer. La curiosité l'ayant porté à regarder par la serrure, quelle fut sa surprise d'y voir d'Arbaud avec sa Maîtresse , qui ne s'amusoient pas à perdre le tems en discours frivoles ! Il fit un tapage enragé à la porte. Ah ! de par tous les diables , disoit-il, vous payerez les cinquante louis , Monsieur d'Arbaud. Il ne sera pas dit que vous veniez dépuceler *gratis* d'honnêtes Filles de l'Opéra. Les Amans furent obligez d'ouvrir la porte. Toinon eut recours aux larmes. D'Arbaud

Baud paroïſſoit honteux du cas. Ho, ho, diſoit Monvalon, & qui a appris à M. d'Arbaud les plaisirs qu'on goûte dans ces retraites odoriférentes ? Je croyois être le ſeul à qui le chemin en fut connu. Puisqu'il n'en n'est point ainſi, je lui cède tous mes droits. Allez, vivez en paix tous les deux, croiſſez & multipliez. Je ne vous troublerai plus dorénavant. Il leur tint parole. Car il quitta Toinon dès ce moment.

Quelque-tems après, l'Opéra retourna à Marseille, & Vintimille étant arrivé de ſes terres, de Jouques comprit qu'il alloit être ſacrifié à l'ancien Amant. Il ſe retira & prit lui-même ſon congé. Vintimille ſe remit avec la Campourſi. Mais ils ne reſtèrent pas long-tems enſemble. Il avoit appris une partie de la conduite de ſa Maîtreſſe, & des gens charitables prirent le ſoin de ne pas lui laiſſer ignorer le reſte. Ils ſe brouillèrent, & Vintimille s'étant attaché ailleurs, la Campourſi partit pour l'Opéra de Lyon.

En y arrivant, elle y trouva Ga-

laudet, cet Acteur de l'Opéra qu'elle

Y 2 le

le avoit aimé autrefois. Ses feux se rallumèrent. Elle ne put le voir sans sentir qu'il lui étoit toujours cher. L'absence avoit aussi réveillé l'amour de son amant ; ils s'aimèrent de nouveau. Mais il leur arriva une étrange catastrophe , quelque-tems après le renouvellement de leur connoissance. Ils se plainrirent tous deux que l'amour leur avoit prodigué des fruits , dont les fleurs se sèment dans les Temples de Cythère. Ils s'accusèrent mutuellement de l'altération de leur santé. Les Chirurgiens qui se mêlèrent du cas , leur certifièrent en forme que leur maladie étoit certaine Galaudet. fit un éclat infini. Il prétendit que sa Maîtresse seule pouvoit lui avoir fait présent du bijou dont il étoit possesseur. La Campourfi jura devant le Corps des Filles de l'Opéra , auquel présidoit la Mariette , qu'elle n'avoit vû que lui , & qu'elle ne doutoit point qu'il ne fut cause de l'état douloureux où elle étoit. Ce procès n'ayant pû être plaidé , sans que le Public en fut informé , la Campourfi quitta Lyon & fut à Paris quelque-tems à chercher pratique. Comme elle est fort
jolie,

D'U M. D'ARGENS. 261
jolie, elle n'eut pas de peine à trouver. Le Comte de M..... fut quelque-tems sur son compte. Elle a passé de lui au Comte de S.... F.... & est entrée depuis à l'Opéra de Paris, par le crédit de sa bonne amie la Mariette.



LETTRE V.

Histoire de la Mariette.

LE premier amant de la Mariette, fut le Comte de Mirand. Elle étoit Danseuse à l'Opéra de Toulouse, lorsqu'il devint amoureux d'elle. Il fut bien-tôt aimé. Aussi le méritoit-il par sa figure, par son esprit & par les manières qu'il avoit pour elle. Ces bonnes qualitez ne le mirent cependant pas à couvert de ses infidélitez.

La première que sa Maîtresse lui fit fut en faveur d'un Albanois nommé Marc, venu à la suite de l'Ambassadeur de..... Il la vit, il en devint amoureux. Il étoit riche

&

& bienfait. En faut-il davantage pour émouvoir une fille de l'Opéra ? *A-mour , tu perdis Troye. Or , précieux métal , que tu gagnes de cœurs !* Le Comte fut sacrifié , & l'Albanois obtint autant de rendez-vous qu'il en voulut.

Il sembla que le Ciel voulut faire tomber sur lui la perfidie de sa Maîtresse. L'Ambassadeur devint amoureux d'elle & trouva mauvais qu'un Gentilhomme de sa suite voulût lui disputer le cœur d'une femme qu'il aimoit. L'Albanois ne croyoit point que l'amour exigeât des égards , & quand il auroit cru , il étoit trop amoureux pour en avoir. La haine & le dépit agissant sur l'Ambassadeur , il l'accabla d'injures , & le toucha si fort , que l'Albanois s'oublia jusqu'au point de porter la main sur son Maître. Celui-ci jura de le faire périr. Il se plaignit au Ministre. L'infortuné amant de la Mariette fut réduit à se sauver , & quelque-tems après , se trouvant sans argent dans le cœur du Royaume où il se tenoit caché , il fut obligé de s'engager. L'Ambassadeur étant retourné

à....., Marc crut pouvoir reparaître. Il étoit Soldat & n'avoit pas un sol pour se dégager. Heureusement son Capitaine étoit de Toulouse. La Mariette, touchée du souvenir des plaisirs passés, obtint son congé absolu. N'ayant plus aucune ressource, il se mit Danseur à l'Opéra. Vous l'avez revû depuis à Marseille, où la Mariette arriva peu après. Elle y fit au bout de huit jours la conquête d'un nommé Bouisson, à qui pendant dix huit mois, elle a plus fait verser de pleurs que les sœurs de Phaéton n'en répandirent.

Il aimoit véritablement & n'étoit point du tout aimé. Comme il payoit excessivement, il passoit pour l'amant en place. La Mariette avoit soin de lui choisir bon nombre de Substituts. Le Chevalier d'Albert Saint Hippolite étoit le premier. On prétend même qu'il étoit le maître du cœur, & que les autres, ainsi que Bouisson, n'étoient faits que pour apporter à l'offrande. Son départ pour Lyon fut un coup de poignard pour son amant. Le pau-

vre garçon fut près d'un an à pouvoir se consoler.

Elle n'étoit point dans une pareille affliction. Aussi ne fut-elle pas long-tems sans faire un nouvel amant. Elle choisit Terraffon , Conseiller à la Cour des Monnoyes , qui jouissoit de trente mille livres de rente. Quoiqu'il fut marié , cela n'empêcha pas que ses affaires ne fussent bien-tôt conclues. Mais ce fut si malheureusement pour lui , qu'en deux ans il fut réduit au point d'abandonner sa femme , ses enfans , & de faire une banqueroute de plus de cinq cent mille livres.

L'éclat que ce désordre avoit causé obligea la Mariette de partir pour Paris. Elle est actuellement à l'Opéra avec Monsieur le P... de C... qui , dit-on , l'aime passionnément. J'ai d'autant moins de peine à le croire , qu'elle joint beaucoup d'esprit au manége le plus rusé.



LETTRE VI.

Histoire des deux Sœurs Gaumini.

L'Histoire de Mariette vous aura laissé quelque chose de rude dans l'esprit. Celle des deux Gaumini l'adoucirà. Vous connoissez la cadette, qui chante dans les Chœurs à Paris, & vous pouvez avoir vû l'aînée à Rouën & à Bourdeaux. Il lui est arrivé à Toulouse une aventure assez plaisante.

Le Baron de S. en étoit excessivement amoureux. Elle se figura qu'il l'aimoit assez pour pousser la folie jusqu'au point de l'épouser. Elle le proposa au Baron, qui surpris d'une extrayagance pareille, ne pût s'empêcher de lui dire ce qu'il pensoit d'une telle proposition.

La Gaumini ne se rebuta point par le peu de réussite qu'avoit eue une première tentative. Elle revint souvent à la charge & le menaça de le quitter entièrement. Le Baron qui

Z

l'ai-

l'aimoit à l'excès , n'osoit rompre avec elle, il songeoit à gagner du tems tant qu'il pouvoit. Enfin , fatigué de ses importunités , il eut recours à un stratagème des plus comiques.

Il avoit un homme d'affaires , qui demouroit dans une de ses terres auprès de Toulouse. Il lui proposa de s'habiller en Prêtre & de le marier avec sa Maîtresse dans la Chapelle du Château. Le Domestique consentit à tout ce que vouloit son Maître. Le Baron , charmé de l'expédient qu'il avoit trouvé pour jouir en paix de sa Maîtresse , lui dit qu'il étoit résolu à l'épouser. Mais qu'il falloit , par les égards qu'il devoit à sa famille , que ce mariage fût ignoré. Il ajouta qu'il avoit gagné un Prêtre qui les épouseroit dans une de ses terres.

La Gasmini au comble de la joye voulut partir sur le champ. Il n'y avoit que deux lieues de Toulouse au Château du Baron. Il y arrivèrent à l'entrée de la nuit. L'homme d'affaires s'étoit déjà masqué. Les amans passèrent dans la Chapelle & reçurent la bénédiction nuptiale du Prê-

DU M. D'ARGENS. 167

Prêtre , après quoi ils retournèrent à Toulouse.

La Gaumini resta un an dans la bonne foi. Mais le Baron étant venu à se dégoûter , lui aprit l'état & le nom de celui qui les avoit mariez. Cette nouvelle la rendit furieuse. Elle vouloit porter ses plaintes au Parlement. Les amis du Baron lui conseillèrent de ne point laisser éclater cette affaire. Il donna cinq cens écus à la Gaumini , & le mariage fut rompu.

Elle alla ensuite à Lyon , où elle ruina un Négociant. De-là elle vint à Marseille. Mais n'ayant trouvé que des amans , qui ne suffisoient pas à la dépense qu'elle faisoit , elle alla à Rennes , où je croi qu'elle est encore.

Sa sœur , que vous voyez tous ^{Avan-} les jours dans les Chœurs , à Paris , ^{tire de} perdit son pucelage pour douze cerises , c'est d'elle-même que je le sçai. ^{la cadette} Elle étoit fort jeune. Un homme , ^{Gaumini} ni. P'ayant emmenée dans sa chambre , sous prétexte de lui faire present d'une corbeille de fruits , en eut les dernières faveurs , & comme il n'étoit

ni amant , ni discret , il fit venir un de ses amis , qui s'étoit caché dans une chambre prochaine & qui fut aussi heureux que lui. Elle eut ensuite plusieurs amans , parmi lesquels elle aima à la fureur un Comédien , nommé du Lac , dont elle eut un enfant. Ayant été obligée de le quitter , elle entra à l'Opéra de Marseille. De-là elle alla à Lyon , où elle resta quelque-tems. Dans la suite la Mariette trouva le moyen de la faire entrer dans les Chœurs à Paris.

Je vous avois promis quelques aventures de nos Filles de Théâtre. J'ai choisi celles qui sont les moins connues. Il auroit été inutile que je vous entretinsse de celle de la Pellissier & de la Le Grand. Elles ont trop fait de bruit pour que vous les ignoriez.





LETTRE VII.

Histoire d'Angelina.

JE vais vous mettre à même, par le recit des aventures d'une Comédienne Italienne, de comparer les mœurs des deux Théâtres. Angelina nâquit à Naples de parens excessivement pauvres. Son pere étoit Sculpteur en bois, mais si ignorant dans son métier, qu'il avoit grand peine à entretenir sa femme & sa fille. Vis-à-vis de chez lui logeoit un jeune homme nommé Antonio, fils d'un Riche Négociant. Il voyoit souvent Angelina, il en devint passionnément amoureux, & fut assez heureux pour ne lui être pas indifférent. Quelque distance qu'il y eut entr'eux deux, il demanda à son pere la permission d'épouser Angelina. Ce fut inutilement. Ce Négociant, uniquement touché de l'apas des biens, s'emporta contre son fils & lui défendit absolument de voir sa Maîtresse.

Antonio étoit trop amoureux pour obéir. Il continua les assiduités auprès d'elle. Son pere l'ayant appris, crut que l'absence le guériroit. Il l'envoya en Espagne auprès d'un Commerçant de ses amis. L'adieu de ces amans fut tendre. Ils versèrent des pleurs, ils se plainquirent du sort, ils firent mille sermens de ne s'oublier jamais. Mais enfin il fallut céder. Antonio partit pour Cadix,

Angéline, éloignée de lui, se consoloit dans l'espérance de le revoir. Quel fut son désespoir, lorsqu'elle apprit que le vaisseau sur lequel il étoit avoit été pris par un Corsaire d'Alger ! La nouvelle de l'esclavage de son amant, pensa lui coûter la vie. Les pleurs étoient la seule consolation qu'elle eût dans son malheur.

Au milieu de ces inquiétudes, elle se vit réduite à de nouveaux embarras. Son pere ennuyé d'un métier, qui ne lui donnoit pas de quoi vivre, quitta la Sculpture ; & s'étant aperçu que sa fille avoit une fort belle voix, il la fit entrer à l'Opéra de Naples.

Dans

Dans peu de tems , elle fit de si grands progrès dans la musique & dans le goût du chant , qu'elle gagna bien-tôt des appointemens considérables. De Naples ayant été à l'Opéra de Gènes , elle y aprit une nouvelle qui redoubla tous ses malheurs.

Le pere d'Antonio avoit été obligé de faire banqueroute pour la perte d'un navire. Il étoit réduit dans l'état le plus pitoyable. L'amoureuse Angelina , ne put sçavoir la situation du pere de son amant , sans y être sensible. Elle lui fit remettre quarante pistoles à Livourne , où il avoit été obligé de se sauver , sans qu'il pût connoître la main charitable d'où lui venoit ce bienfait.

Elle n'oublioit pas cependant de travailler aux moyens de retirer son Amant d'esclavage. Elle épargnoit le plus qu'il lui étoit possible , & amassoit ainsi de l'argent pour sa rançon. L'occasion lui eût procuré le moyen d'abréger tant de soins , si elle avoit pensé comme nos Comédiennes Françoises. Le Marquis Massimiani , Gentilhomme Romain, vit Angelina à l'Opéra de

Génes. Il en devint éperdument amoureux & fit tout ce qu'il put pour s'en faire aimer, mais inutilement. L'idée d'Antonio étoit trop parfaitement gravée dans son cœur, pour que rien pût l'en effacer. Il lui offrit mille pistoles pour le prix des dernières faveurs. C'étoit la rançon de son amant. Le pas étoit glissant. Elle crut qu'elle seroit indigne de lui, si elle lui procuroit la liberté par un moyen aussi honteux. Elle refusa généreusement les offres du Marquis, qui surpris de trouver sa Maîtresse inattaquable de tous côtez, se douta qu'elle avoit le cœur pris.

Il la pria de l'avouer naturellement. Angelina lui raconta de quelle manière elle s'étoit attachée à Antonio, & les mesures qu'elle prenoit pour sa liberté. Le Marquis, touché au vif de la générosité & de la vertu d'une fille aussi sage, la força d'accepter quatre cens pistoles, qui manquoient à l'argent qu'elle avoit épargné pour la rançon de son amant, qui montoit à huit cens. Au lieu de votre amour, lui dit-il, belle Angelina, accordez-moi dorénavant votre
ami.

amitié. Votre candeur & votre confiance me la rendent chère. Je veux que vous me regardiez comme votre frère, & vous verrez que je vous servirai utilement.

Il lui tint parole, & par son crédit les affaires du pere d'Antonio s'accommodèrent en partie. Angelina remit les huit cent pistoles au Résident de France, qui les fit tenir à Alger au Consul de la Nation, pour payer la rançon d'Antonio. Cet Amant fortuné arriva à Gènes peu de tems après.

Sa Maîtresse, après ce qu'elle avoit fait crut pouvoir espérer que le pere ne s'oposeroit plus au mariage de son fils. Le Marquis Maffimiani se chargea de lui en écrire. Le Négociant qui avoit mille obligations à ce Seigneur, dont il ne pouvoit pénétrer la cause, n'hésita pas un moment à consentir à ce qu'il vouloit. Le seul éloignement de son fils, dont on ne lui avoit pas appris le retour, sembloit rendre ce consentement inutile. Mais qu'elle fut sa joye, lorsqu'il le vit arriver chez lui, dans le tems qu'il s'y attendoit le moins, & qu'il

qu'il a prit qu'il devoit sa liberté à sa Maîtresse ! Angelina resta encore quelque - tems à l'Opéra après son mariage. Elle entra ensuite dans les Concerts du Cardinal Ottoboni , & ayant par sa conduite gagné de quoi rétablir entièrement les affaires de son beau pere , elle se retira avec lui.

Cette histoire a quelque chose de si sage & de si vertueux , que vous penserez qu'il est impossible d'en tirer un juste préjugé pour les mœurs des autres Comédiennes Italiennes. J'en conviendrai avec vous. Mais examinez-les toutes , & vous ne verrez jamais dans leur conduite des déréglemens ouverts. Vous avez connu la Colsoni à Londres. Elle avoit un amant. Pourroit-on se récrier là-dessus sans une espèce de pédantisme ou de cagoterie ? Une femme peut avoir une inclination , sans qu'on soit en droit de la mépriser. Il n'est pas un homme qui ait le moindre usage du monde , qui ne soit pénétré de la vérité de cette proposition , qu'il faut qu'une femme soit plus sage pour n'avoir qu'un amant , que pour
n'en

n'en point avoir. Quel éfort fait-elle de se passer d'un plaisir qu'elle ignore? Mais lorsqu'elle a senti la douceur d'être trouvée aimable, que l'amour lui a prodigué les faveurs les plus chères, qu'elle a été initiée aux mystères les plus cachez, je soutiens qu'il faut une vertu infinie pour ne pas succomber à la tentation de multiplier ces plaisirs. Vous sçavez la maxime de Bussi, *ce n'est pas l'amour qui nous perd, c'est la manière de le faire.* Je finis cette réflexion. Il y auroit du ridicule à exiger que les Comédiennes Italiennes fussent plus sages que les autres femmes. C'est bien assez qu'étant plus exposées qu'elles, elles ayent autant de vertu. Si après avoir lû ma lettre, vous n'êtes pas de mon sentiment, examinez à Paris la Troupe Françoisse & l'Italienne. Vous y verrez des argumens vivans & démonstratifs.





LETTRE VIII.

Sur le caractère des Italiens.

IL ne peut y avoir parmi les Italiens ni Historiens, ni Philosophes. Les grands sujets sont défendus chez eux. L'Inquisition est ennemie de la Métaphysique. Cette science donne à l'esprit trop de liberté. La vérité de l'Histoire passée ne peut se montrer dans un pays, où elle condamne perpétuellement les actions & la conduite de ceux qui vivent. Les Italiens n'ont qu'un seul Historien. Encore est il Vénitien. Fra-Paolo a saisi le moment pour écrire, que la République étoit brouillée avec la Cour de Rome.

Vous connoissez leurs bons Poètes, le Tasse, l'Arioste, le Guarini, le Pétrarque. Depuis eux le tems n'a pas formé de Poètes, qui les ayent égaux ou même approchez. Les Théologiens écrivent perpétuellement en Italie & ne causent jamais de schismes. Ils font de gros volumes, qu'ils

qu'ils n'entendent point, & ils n'exigent pas que les autres les entendent. Plus une chose est obscure & mystérieuse, & plus elle devient respectable pour le petit peuple. Les Grands ne se donnent ni la peine de la croire, ni celle de l'éclaircir. Je pense qu'après les Hollandois, il n'est pas de peuple qui ait autant de bon sens. Pendant six mois que j'ai été à Rome, j'ai toujours vû dans la conduite des gens chargez des affaires la sagesse la plus consommée.

On s'égosille dans le Pais Protestant à force de crier contre la Cour de Rome. Le Pape & les Cardinaux sont ordinairement le sujet des déclamations des Réformez. J'en ai fait convenir plusieurs avec qui j'ai été en société à Rome, que c'étoit bien injustement. Le luxe des Cardinaux, dont on parle tant, a beaucoup moins de splendeur & de faste que la simplicité chrétienne d'un Evêque Anglican, dont les revenus sont fort considérables & qui porte le titre de Lord. Il est vrai que quelques Cardinaux, qui ont de grands biens de patrimoine soutien-

Que le
luxe de
la Cour
de Ro-
me est
beau-
coup
moin-
dre
qu'on
ne le
fait.

nent

278 VIII. LETTRE

nent la dignité de leur rang. Mais n'est-ce pas exiger une chose absurde que de vouloir réduire plusieurs Fils de Maisons souveraines, qui sont revêtus de la Pourpre, à la façon de vivre d'un Curé Janséniste, ou d'un Ministre Luthérien, qui ne crie si fort, que parce qu'il ne peut jouir d'un pareil bonheur ?

Dou-
ceur de
cette
Cour
pour
les Pro-
testans
Etran-
gers.

Depuis que l'Inquisition est établie à Rome, je doute qu'elle ait jamais fait arrêter un Etranger. Lorsqu'il y en a quelqu'un qui tombe dans un cas de sa Jurisdiction, elle se contente de lui ordonner de sortir de l'Italie. Il est aisé de constater la vérité des faits que j'avance. Nombre de François & d'Anglois ont été à Rome & ne s'y sont pas plus contraints qu'ailleurs, la chose leur est impossible. Vous n'avez jamais oui dire que qui que ce soit se soit plaint d'avoir été arrêté. Ce n'est pas la faute de bien des Réformez. Ils parlent aussi librement à Rome qu'à Londres. Mais les Italiens n'y font pas attention, & s'ils ne voyoient pas des Anglois, qui affectent de parler & de tourner le dos dans les Eglises, lorsqu'on dit
la

la Messe, je croi qu'ils ignoreroient s'il est des Réformez.

Il n'en est pas de même chez les Décla-
 Protestans. Il semble que l'idée de ^{mation}
 la Cour de Rome soit un poison qui ^{des Pro-}
 les rendent furieux. Quelques Minis- ^{testans}
 tres se prêtent à cette manie & la ^{contre}
 poussent jusqu'à l'excès. Je ne sçai ^{elle.}
 si vous avez jamais lû un livre fait
 par M. Jurieu, intitulé, *l'Accomplis-*
Jement des Prophéties, ou la délivran-
ce prochaine de l'Eglise. Ouvrage dans
lequel il est prouvé que le Papisme est
l'Empire Antichrétien, que cet Empire
n'est pas éloigné de sa ruine, que la per-
sécution présente peut finir dans trois
ans & demi, après quoi commencera la
destruction de l'Antechrist, laquelle s'a-
chévera dans le commencement du siècle
prochain. Ce livre est en deux volu-
 mes in-douze. L'Auteur y a expli-
 qué à sa mode toute l'Apocalipse,
 & a prétendu démontrer la vérité
 de son sentiment. Je ne conçois
 pas comment un homme qui avoit
 du génie, car on ne sçauroit lui en
 refuser, a pû donner dans une pa-
 reille vision. Ce qu'il y a de plus
 étonnant, c'est qu'il croyoit ferme-
 ment

ment que Dieu avoit fait naître le Roi Guillaume pour être l'exécuteur de les grands desseins & pour détruire les Persécuteurs de France. *Il s'imagina*, dit l'Auteur de la vie de Bayle, *qu'il devoit lui-même aider à la chose, & après avoir rêvé toute une nuit, il se figura avoir trouvé une manière de ponton pour faire débarquer en France autant de Soldats qu'on voudroit, en dépit des Milices qui seroient sur les Côtes.*

Cependant ces écrits, tout ridicules qu'ils sont aux yeux d'un Philosophe, ont persuadé plus de Réformez, que les fameux Ouvrages du Ministre Claude, pleins de force & d'érudition. Le peuple veut être leurré de chimères. Dès le commencement de la séparation des Protestans, on l'amusoit des pareilles sottises. J'ai lû à Worms un livre de Luther. Le Pape y est peint à la tête avec ses habits Pontificaux. Il a de grandes oreilles d'âne & une troupe de diables auprès de lui qui lui mettent la thière sur la tête. Le peuple n'a pas été le seul, sur qui de pareilles folies ayent fait quelque impression. Il y

a eu des gens de lettres à qui elles ont paru une fuite de la révélation de Dieu, Voici les termes dont se sert Sleidan. * *Luther fit faire une peinture pour rire, ce semble, toutefois prédicante ce qui devoit advenir. Le Pape revêtu chevauche une grosse Truye qui a amples tetins, laquelle il broche de ses esperons. Cependant il fait la bénédiction à ceux qui d'avanture se rencontrent; de la gauche il tient l'excrément humain encor tout chaud. La Truye sentant l'odeur, leve le groin vers sa proye. Mais lui se moquant d'elle, & reprenant l'excrément, il faut, dit il, que tu endures que je monte dessus toi, & que je te donne de mes esperons maugré que tu en ayes. Il y a long-tems que tu me romps la tête du Concile, pour me diffamer plus librement. Voici le Concile que tu me demandes. Par cette Truye il signifioit l'Allemagne. Plusieurs Papistes reprochoient en lui les railleries comme mesféantes & peu honnêtes. Mais il avoit ses raisons qui le mouvoient, & gens sensés esti-*

* Histoire de l'état de la Religion & Républiq e sous Charles-Quint, par Jean Sleidan. liv. 16. pag. 264.

282 V I I I L E T T R E

estimoient qu'il voyoit plus loin. Car même en ses livres on trouve plusieurs prophéties des choses de grande conséquence jà accomplies.

Vous voyez que ces sortes d'images étoient regardées, comme quelque chose de bien essentiel à la dispute dont il s'agissoit. Qu'auroit-on dit, grand Dieu, si M. de Meaux avoit été mettre pareille pasquinade à la tête de ses Variations ? Si les Théologiens qui ont causé des différends dans la Religion, il y a deux cens ans, revivoient aujourd'hui, ils seroient étonnez de voir combien les habiles gens, qui sont venus après eux, ont poussé loin une matière qu'ils n'entendoient que médiocrement. Calvin & Beze seroient fort heureux de servir de Freres Lais à du Moulin & à M. Claude. Je ne pense pas que les Théologiens Catholiques du Colloque de Poissi eussent brillé auprès de Messieurs Nicole & Aersaud, & de M. de Meaux.

IX. LET.



LETTRE IX.

Sur les Espagnols.

LA bonne Philosophie est incon- La bonne
 nue en Espagne. Il n'est pas de ne Phi-
 pays dans l'Europe où il soit plus ex- loso-
 pressément défendu de penser & d'a- phis in-
 gir en conséquence. Il en couta cher connue
 à Galilée d'avoir rendu publique une en Es-
 découverte que la vérité a confirmée. pagne.
 En un mot, ce Philosophe fut en-
 fermé dans l'âge le plus avancé, pour
 avoir démontré une proposition que
 l'ignorance des Moines n'approuvoit
 point. C'auroit été encore pis en
 Espagne.

Les Italiens n'écrivent pas, mais
 ils pensent ce que les autres écrivent.
 Gênez par l'Inquisition, ils se con-
 tentent de nourrir leur esprit des
 ouvrages des autres Nations. Les Es-
 pagnols n'écrivent ni ne pensent.
 Leurs Livres Philosophiques sont des
 ramas d'idées fausses & gigantesques,
 puisées dans les ouvrages inintelli-

A a 2 gibles

gibles d'Aristote & de ses Disciples, dont les Moines leur permettent la lecture. L'étude de la Philosophie ne sert chez eux qu'à augmenter les ténèbres & le chaos de leur imagination.

Etat
des
Scien-
ces,
dans ce
Royaume.

Leurs Bibliothèques ne sont composées que de Théologiens, de Romains & de Poètes. Ils ont eu quelques grands Ecrivains. Mais quelque talent que la nature leur eût prodigué, ils n'ont pû s'affranchir entièrement du génie de la Nation. Vous connoissez la conquête du Mexique. Cette histoire un morceau à comparer avec ce que l'Antiquité nous a laissé de plus parfait. L'Auteur est malheureusement tombé dans le récit d'une foule de miracles, dignes d'être écrits par un Pere Servite ou par un Mathurin.

Bigote-
rie de
ses
meil-
leurs
Ecri-
vains

Miguel de Cervantes est le seul Espagnol, dont les Ouvrages ne soient pas mêlez de plusieurs traits de dévotion. Il n'a pourtant pas été entièrement exempt du défaut de sa Nation, & tout grand homme qu'il étoit, il n'a pu éviter cet écueil dans l'Histoire de l'Esclave Algérien. Il fait avoir plusieurs conversations à

la Maîtresse avec *Les Maria*; la *Miranda* vient toutes les nuits lui ordonner d'aller en Espagne, & le nœud de cette episode, une des plus touchantes du Livre, n'est fondé que sur un miracle.

Quelque génie qu'ait un Auteur, il ne put jamais vaincre entièrement les préjugés de l'éducation. Tout homme qui connoîtra les mœurs des Peuples, distinguera de quelle nation est un Auteur, dans quelque langue qu'il ait écrit. Je n'ai jamais lû de Livres Anglois, où il n'y ait quelque chose contre les François; d'Italiens, où il ne se trouve d'idées folles; d'Espagnols, qui ne soient farcis de miracles, & de François, où l'Auteur ne se loue dans la Préface.

La dévotion des Ecrivains Espagnols s'étend jusqu'à leur Théâtre. c'est que le La Vierge, les Apôtres, S. Jérôme, que le S. Chrysostome, les Mystères les Théâtre Es- plus augustes de la Religion, sont pagnol. le sujet de plusieurs de leurs Comédies. Ce n'est pas que bien des Poètes, & entr'autres Don Lopès de Vega, excellent Comique, n'ait

286. I X. L E T T R E

n'ait fait des Pièces profanes. Mais elles ne plaisent qu'aux Grands & à quelque gens de bon goût. Le Peuple aime mieux voir deux Saints sur le Théâtre, qu' Achile & Agamemnon.

Tout homme en Espagne qui fait lire & signer son nom, prend grand soin d'orner son nez d'une paire de lunettes fort amples, dût-il voir beaucoup moins que s'il n'en portoit pas. Il faut qu'il se résolve de passer pour ignorant, ou de se soumettre à l'usage.

Galanterie
des Espagnols,

On dit que ce pays est le pays de la galanterie. Je le regarde comme l'antipode. Peut-on appeler galanterie de racler pendant toute une nuit une maudite guitarre sous une fenêtre, d'entendre huit ou dix Messes, pour donner de l'eau benite en sortant de l'Eglise à sa Maîtresse, & de se morfondre à lorgner à la promenade de deux cent pas de loin ? Ceux qui ont parlé de cette façon, n'ont connu

Leurs
céré-
monies
& leurs
cérés.

les amours des Espagnols que dans des Romans faits à Paris.

Le cérémonial est une des choses que cette Nation observe avec le plus

plus d'exactitude. Les affaires les plus pressantes dussent-elles périliciter, il faut que l'étiquette soit respectée. Les titres sont ici en si grande-abondance, que joint à la quantité des noms de Baptême, un homme peut former un volume de leur seule énumération. Je vous envoie, pour vous amuser, l'adresse de l'Épître Dédicatoire de l'Histoire du règne d'Auguste I. R. Roi de Pologne, dédiée par l'Abbé de Parthenay à l'Ambassadeur d'Espagne.



LETTRE X.

Sur les Flamands.

LE quart des habitans de Bruxelles sont apellez Monseigneur. Entêtement des Flamands. Il y a plus d'Excellences dans cette ville, qu'il n'y a à Rome d'Evêques *in partibus*. En Flandre tout est Baron, Noble. Comte, Marquis. Les Allemands sont Noble. des Bourgeois, sur le préjugé de la Noblesse, eu égard aux Flamands. Un homme dès qu'il s'éveille le matin, prend

prend grand soin de se dire à lui-même qu'il est Gentilhomme, le reste de la journée il ne le laisse ignorer à personne, & quiconque l'aproche l'apprend bon gré malgré qu'il en ait. Les Seigneurs Bruxellois sont dans une consternation infinie de ce que la présence de l'Archiduchesse les empêché de se promener dans la ville en carosse à six chevaux. Leurs seize quartiers sont blesez de n'être voiturés que par deux.

Déca-
dence
de la
Peintu-
re chez
eux.

La Peinture est ici dans un triste état. Il ne reste plus de l'Ecole de Rubens & de Van Dyk, que quelques tableaux dans les Eglises & dans les Cabinets des curieux. Les Peintres répandus aujourd'hui dans la Flandre sont de véritables Barbouilleurs. Il y en a un à Bruxelles qui copie parfaitement. Mais qu'est-ce que cela, eu égard aux grands hommes qui ont vécu dans ce pays?

Une Comédie Françoisé de Province roule dans les grandes villes. Je lui ai vû estropier le Rhadamiste de Crébillon.

Rousseau est ici. On y pense sur lui comme nous faisons à Paris. On
est-

DU M. D'ARGENS. 289
estime son édition de Soleurre : on
ne lit point ces derniers ouvrages.



LETTRE XI.

Sur les Allemands.

TOUT Livre en Allemagne, qui n'est pas en trois volumes *in-folio*, est regardé comme nos brochures de deux ou trois feuilles d'impression le sont à Paris. Un Auteur Allemand dont la matière ne sera pas vaste, s'il n'a ni Commentateur, ni Glossateur, ne passe guères six ou sept volumes. Mais si un Commentateur a pris soin de l'éclaircir, ses remarques font aller le livre jusqu'au douzième volume. Il arrive quelquefois qu'on donne de nouvelles explications sur le Commentaire. Alors un Auteur fait une Bibliothèque. Vous me demanderez de quoi sont remplis ces *in-folio*. *Sunt verba & voces, pretereaque nihil.*

Il n'est pas que vous n'avez jetté les yeux sur le *Theatrum vite humana*

B b

en

290 XI. LETTRE

en dix volumes énormes. Vous y trouverez moins de bonnes choses que dans la seule première feuille du Dictionnaire de Bayle.

Eloge
dequel-
ques-
uns.

Il y a pourtant de grands hommes en Allemagne. Vous avez dû le Traité *De jure belli & pacis*, de Grotius, * Ouvrage utile aux Princes & aux Peuples. *Le droit de la Nation & des Gens*, par le Baron de Pufendorf qui étoit Allemand, ne lui est pas inférieur, & on estime avec raison son introduction à l'Histoire Universelle. Ces deux Ouvrages n'ont rien de l'horrible cahos des Livres des Sçavans en us.

De la
Poësie
Alle-
mande.

La Poësie n'est pas faite pour les Allemans. Pégase seul peut les inspirer. Les Muses fuyent une langue aussi dure. Charles-Quint disoit, que s'il vouloit parler à Dieu, ce seroit en Espagnol, à sa Maîtresse en Italien, à ses amis en François, à ses chevaux en Allemand. Leurs Comédies & leurs Tragédies sont si mauvaises, qu'ils ne se donnent pas la peine de les voir représenter. Il y

* Grotius est né en Hollande, mais il a écrit cet Ouvrage en Allemagne.

DU M. D'ARGENS. 195
des Troupes Françoises dans toutes
les Cours d'Allemagne.

Les beaux Arts sont chéris & cul- Estime
tivatez dans ce pays, & quoiqu'il n'y que les
ait pas de Peintres ni de Sculpteurs Alle-
d'une grande réputation, les Etran- mans
gers qui excellent y sont parfaite- font des
ment bien reçus. La Musique y est fort beaux
aimée & sur-tout l'Italienne. C'est Arts.
le goût de l'Europe entière. On n'y
méprise pourtant pas la nôtre, &
les Allemans ne se laissent pas sur-
prendre aisément à la prévention.

Ils sont francs, honnêtes gens, Eloge
braves, soldats, remplis de candeur de ces
& de probité, incapables de se pré- Peu-
venir pour une nation plutôt que ples.
pour l'autre. Quoique nous soyons en
guerre, la vérité n'en doit pas moins
être dans la bouche d'un François qui
fait gloire de l'aimer.



LETTRE XII.

Sur les Turcs.

MILS gens en France regardent
les Turcs comme une Nation

B b 2 bar.

292 XII. LETTRE

barbare, à qui le Ciel n'a donné que les idées les plus communes & les plus grossières. On revient bien de ce préjugé, pour peu qu'on les ait fréquentez. Quand je vous parle des Turcs, c'est des Lévantins, ou Sujets du Grand-Seigneur, des Arabes & des Persans. Je n'y comprends point cette foule de Voleurs & de Bandits, ramas & excrément de toutes les Nations, établis sur la Côte d'Afrique.

Probi- Pendant six ou sept mois que j'ai
et des demeure à Constantinople, j'ai étu-
Turcs. dié avec un soin infini les mœurs & les coutumes des habitans. J'ai reconnu dans tous les Musulmans beaucoup de bon sens, de probité & de candeur. Les banqueroutes, si fréquentes en France, sont presque inconnues dans le Levant. La bonne-foi y sert de Notaire. On y ignore les contrats d'assurance & de garantie. Les dépôts s'y font sur la bonne-foi, ou toutau plus sous seing - privé. Il seroit absurde de croire qu'il n'arrive jamais aucune friponnerie. Les Turcs sont hommes & sujets à l'humanité. Mais
sur

sur ce qui regarde la probité, je les crois plus exacts que les autres.

Nous les regardons comme des gens à qui les Sciences sont inconnues. C'est avec aussi peu de raison. Ils n'étudient pas le Grec & le Latin. Ces langues ne leur sont d'aucun usage. Mais il y a des Collèges publics, où ils apprennent l'Arabe & le Persan. Leurs meilleurs Ecrivains ont écrit dans ces langues, & ce sont les seules qui leur deviennent nécessaires. Il n'y a chez les Turcs, ainsi que chez nous, que deux sortes de personnes qui s'appliquent à l'étude, les Ecclésiastiques & les gens de loi, ce qui revient à nos Théologiens & à nos gens de robe. Il leur seroit aussi inutile d'entendre S. Augustin, S. Thomas, Cujas & Bartole, qu'aux nôtres de sçavoir les Commentaires sur l'Alcoran, le recueil des Fetfa des Muphtys, & les Ordonnances du Grand Schigneur.

Ils ont quelques Historiens assez bons, mais en fort petit nombre. Les Philosophes ne leur manquent pas. La plupart sont Arabes & Persans,

104 XII LETTRE

mais mauvais , obscurs & diffus ; mais pourtant plus sentez , plus nets plus intelligibles & moins en état de troubler le jugement que le Docteur Sont & les autres Docteurs subtils de l'École. Lisez Avicenne & Averroës , vous n'y trouverez rien qui approche du ridicule des *apartesi* , ou *aparte mentis*. Que dirait un Turc , si après dix ans d'étude, son Maître ne lui avoit rempli l'esprit que de mots bizarres de forme substantielle , d'argument *in Bonum* , de syllogisme *in baralipson* : Il jugeroit de nous peut-être moins avantageusement que nous ne pensons de lui.

105 La Poësie n'est pas inconnüe chez Peuples des Peuples. Ils ont plusieurs Poëtes. A la vérité ces Ecrivains ont le cerveau un peu échauffé , & leurs métaphores & leurs images sont extrêmement hyperboliques. Il y a pourtant du beau & du bon dans leurs ouvrages.

106 Je connoissois un jeune Poëte Turc , nommé Achmet Chelebi , qui parloit fort bien Italien. Il m'a appris une chose assez particulière , & qui eût servi

servi infiniment à Madame Dacier ^{ge des}
 dans ses disputes sur Homère. Com- ^{Dialect-}
 me nous parlions souvent des ta- ^{tes}
 lens que demande la Poësie, il me ^{Grec-}
 dit que la Langue Persane & l'Arabe ^{ques.}
 étoient une des choses les plus es-
 sentielles à la versification Tur-
 que, par la quantité de mots & de
 tours de phrases; qu'on étoit obligé
 d'emprunter de ces langues étrangè-
 res, pour donner à la Turque plus
 de force & plus de douceur en mê-
 me-tems. Comment, lui dis-je,
 vous mêlez des termes & des expres-
 sions de plusieurs idiômes dans vos
 Poësies: C'est ainsi, me dit-il, que
 tous les Ouvrages qui sont pour les
 Sçavans doivent être écrits. Cette
 Langue s'appelle le Turc Farsi. On
 ne la parle que dans le Sérail & chez
 les Gens de science. L'Arabe sert
 à donner plus de force, le Persan
 plus de tendresse, & le mélange
 de ces trois idiômes ne fait qu'un
 langage plus parfait. Il y a à la vé-
 rité bien des Livres qui ne sont écrits
 que dans un seul idiôme. Tels sont
 principalement les Historiens, qui
 doivent être à la portée de tout le

monde. Mais pour les Poëtes , surtout les bons , ils se servent du Turc , de l'Arabe & du Persan , selon qu'ils jugent qu'il convient à leurs ouvrages.

Je trouvai ce qu'Achmet Chelebi m'avoit dit si extraordinaire , que j'en parlai au Comte d'Aillon , neveu du Marquis de Bonac , qui sçavoit parfaitement le Turc. Il me dit la même chose. Le Noir & Fournetis , deux Dragomans de l'Ambassadeur , me confirmèrent dans cette opinion.

Réflexions sur un mot de M. de Fontenelle souhaitant cette maxime.

J'ai réfléchi depuis que c'étoit avec quelque espèce d'injustice que Mr. de Fontenelle avoit comparé Homère , lorsqu'il avoit employé plusieurs dialectes dans son Iliade , à un homme qui composeroit un Poëme en Picard , en Champenois , en Languedocien & en Breton. Ces idiômes , n'ont point entr'eux le même rapport que les dialectes différentes des Grecs. Il y a même aparence qu'il en étoit chez les Grecs comme chez les Turcs ; c'est-à-dire , que leurs Sçavans se servoient de ce qu'ils trouvoient de beau dans les

idiô-

idiômes différens. Aussi voyons-nous que Pindare en a employé quelquefois deux différens dans ses Odes.

Je ne fais point cette réflexion pour condamner M. de Fontenelle. Les grands hommes, tels que lui, méritent que quelque raison qu'on croye avoir, on suspende son jugement; & quand il y auroit encore plus d'apparence à ce que je dis, l'autorité d'un génie aussi beau & aussi étendu me feroit douter de la justesse de mon raisonnement.

Les Turcs sont mauvais Musiciens, ou, pour mieux dire, ils ne le sont point du tout. Ils jouent de la guittrare, du tamboura, du tympanon quelques airs, qu'ils aprennent par routine, comme nos borgnes & nos aveugles aprennent à jouer du violon & de la vielle.

J'ai vû des Comédies Turques à Constantinople. Les Troupes qui jouent devant les hommes n'ont point de femmes, & il n'y a point d'hommes dans celles qui représentent devant les femmes. Ces Comédiens n'ont pas de Sale. On les envoie cher-

298 XII. LETTRE

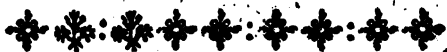
chercher dans les maisons des particuliers qui veulent les voir. Les Pièces qu'ils représentent sont des Impromptu, tels que la plûpart des scènes de notre ancien Théâtre Italien. Voici le sujet d'une Pièce, que je vis représenter chez l'Ambassadeur de Molcovie.

Sojet d'une de leurs Comédies. Un pere part de Constantinople pour s'en aller à Alep. Il recommande à son fils une Esclave Georgienne, qu'il avoit achetée & dont il étoit amoureux. Son fils devient lui-même sensible aux traits de la Maîtresse de son pere. Il ne peut s'empêcher de le lui dire. Elle l'écoute & vient à l'aimer à son tour. Le fils forme le dessein de l'enlever & d'aller à Andrinople. Le pere arrive dans ce tems-là & rompt tous les projets. Le fils tombe dans une affreuse mélancolie. Le pere craignant que son fils ne meure, cherche le sujet de sa tristesse, & l'ayant appris, il lui donne sa Maîtresse, dont il lui fait un sacrifice.

Vous voyez qu'il n'y a rien d'extravagant dans ce sujet. Il est vrai que la Pièce dure trois ans, au lieu de la

DU M. D'ARGENS; 299
règle des vingt quatre heures, que
les bienséances n'y sont pas mieux
observées, que le site en est si or-
durier, qu'il n'y a point de Soldat
aux Gardes qui ne fut scandalisé de
certaines scènes.

Les Comédiens qui jouent les rôles
des femmes, sont des jeunes gens
d'une très-jolie figure. J'ai vû chez
la femme du Chancelier de France,
nommée Madame Belin, une Troupe
de Comédiennes Turques. Nous
étions cinq ou six, qu'on avoit fait
entrer en secret. J'ai trouvé une
troupe aussi mauvaise que l'autre.
Celle des hommes me paroïsoit mê-
me plus suportable.



LETTRE XIII.

Sur la Religion des Turcs.

J'E n'avois pas moins d'envie de
m'instruire de la Religion des
Turcs, que de leur façon de penser
sur les sciences. Achmet Chelebi
n'étoit pas propre à me fournir ces
éclair.

éclairciffemens. Il étoit auffi mauvais Turc, que bien des Poëtes François font mauvais Catholiques. Je fentois qu'il ne me donneroit que de nouveaux doutes fur le ridicule affreux que nous attachons à la croyance Mufulmane. Je voulois un homme, qui perfuadé de fa Religion, voulût la défendre fincèrement. Je me faisois un plaisir de voir fi on pourroit excufer cet amas d'extravagances qui font répandues dans l'Alcoran. Un Médecin Juif me fit connoître un Effendi, apellé Osman, grand Théologien Turc, & parlant parfaitement l'Italien.

Défenses de Mahomet, par rapport aux violences qu'il a exercées. Je lui propofai d'abord plusieurs questions. La première fut fur la façon dont Mahomet avoit étendu fa Religion, je veux dire, fur les violences, & les brigandages qu'il avoit exercez pour la faire recevoir. Ecoute, me dit-il, tu es dans le préjugé de tous ceux de ta Nation. Notre Prophète ne s'est porté à ces excès, que parce qu'il y a été forcé par le Tout-puiffant, qui vouloit l'obliger à punir un Peuple dont les vices avoient comblé la mefure. Regar-

garde dans la Bible, qui est un Livre Sacré dans ta Religion. Tu verras que Dieu ordonna aux Juifs de massacrer & d'exterminer jusqu'aux enfans à la mamelle de certaines Nations qui avoient mérité sa colère. Pourquoi loues-tu & aprouves-tu dans les uns ce que tu blâmes dans les autres ? Avant de condamner une action, il en faut regarder le motif. D'ailleurs, Mahomet avoit des droits pour recouvrer le *Cherifat* de la Méque, que ses Ancêtres avoient possédé pendant plusieurs générations, & ayant été traversé dans cette entreprise par plusieurs Princes voisins, il usa de représailles. Si tu veux regarder Mahomet comme l'Envoyé de Dieu, tu ne peux point lui faire un crime d'avoir obéi, ainsi que les Chefs du Peuple Juif firent autrefois. Si tu veux le considérer comme un Prince, pourquoi condamnes-tu en lui ce que tu loues dans Alexandre, dans Jules-César & dans une partie des Monarques du monde.

Notre Prophète n'a jamais condamné personne à mort, à cause de sa Religion. Il s'est contenté d'imposer

Tolérance
Turcs.

302 XIII. LETTRE

poser un tribut à ceux qui ne vou-
loient point embrasser la Loi. Regar-
de toutes les Religions, tu les ver-
ras permises & exercées au milieu de
la Ville Impériale avec autant de tran-
quilité que dans les Etats de ton
Prince.

Com- Je viens, continua *Osman Effen-*
ment *di*, à la pluralité des femmes & à la
ils justi- liberté que nous avons d'entretenir
fient la plusieurs concubines. Cette maxi-
plurality me, que vous condamnez vous au-
té des tres Chrétiens, est aussi ancienne que
fem- le monde. *Lamech* n'épousa-t'il pas
mes. deux femmes, peu de tems après la
création de la terre; c'est-à-dire, dès
qu'il y eut quelques femmes de plus
qu'il n'y avoit d'hommes? Cependant
il ne fut pas censuré de Dieu pour
une telle conduite. Jacob ne prit-il
pas les deux sœurs en mariage dans
le même tems, & n'avoit-il pas outre
cela des concubines? David le Pro-
phète, n'eut-il pas plusieurs femmes,
& dans les derniers jours de sa vie,
qui furent destinées à la pénitence, se
fit-il un scrupule de faire choix d'une
jeune beauté? Salomon, le plus sa-
ge des Rois, inspiré de Dieu n'en
fut

fut point abandonné, pour avoir un nombre infini de concubines, mais pour avoir idolâtré par complaisance pour elles, ce qui lui fut également arrivé, s'il n'en eût eu qu'une & qu'il l'eût assez aimée pour pousser la complaisance jusqu'à cet excès horrible. Considère combien notre coutume est plus utile à la société, que celle des Chrétiens. Lorsqu'une femme chez toi se trouve stérile, son mari devient inutile à l'Etat. Il est puni lui-même, sans l'avoir mérité, des défauts de son épouse, & privé pour jamais du doux nom de pere. De là viennent les mauvais ménages & la débauche outrée dans laquelle se plongent ceux de ta Religion, & que tu reproches à tort aux Musulmans, à qui la Loi divine, que leur a donné leur grand Prophète, permet par une sage maxime la pluralité des femmes, que la Nature semble nous conseiller.

Tu te récries mal-à-propos sur les plaisirs de notre Paradis. Les railles que tu en fais ne décident rien, à moins que tu ne veuilles exiger que des plaisanteries servent de raisons. Je veux te convaincre, poursuivit dis. Osman,

Ce que les Turcs disent sur leur Paradis.

304 XIII. LETTRE

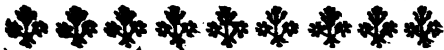
Osman, par tes propres préjugés. Tu penses qu'un jour tu reprendras ton même corps & que tu seras dans le Paradis comme tu es actuellement dans le monde. Or si tu crois donc que l'odorat, la vue, le goût, le toucher, seront rendus aux hommes, comme il faut nécessairement que cela arrive pour qu'ils aient leurs corps parfaits, quelle difficulté, ou plutôt quelle honte trouves-tu aux plaisirs délicieux que Mahomet nous promet? Lorsque Dieu créa Adam & Eve dans l'état d'innocence, suppose qu'ils y eussent toujours resté, n'auroient-ils pas goûté les charmes de l'amour, ses transports, ses soupirs, cette jouissance qui nous attend dans le Ciel? Tout cela ne leur eut point paru honteux. Ils auroient pourtant été dans un état aussi pur & aussi saint que celui où seront les Justes. S'il y avoit de la bassesse à contenir des desirs aussi innocens que ceux de l'amour, il y en auroit autant à jouir des plaisirs des autres sens. Or c'est ce qui n'est point, puisque les Anges mangent en Paradis. Aussi est-il dit dans la Bible, que la man-

ne, que le Tout-puissant fit tomber dans le desert, en faveur des Juifs errans, étoit la nourriture des Anges.

Quelques foibles que fussent ces raisons, j'étois surpris de voir qu'elles eussent une apparence de bon sens. Je ne m'étois pas persuadé qu'on pût colorer de pareilles impertinences. Son excuse pour la pluralité des femmes n'étoit pas ce qui me surprenoit. J'avois fait les mêmes réflexions que lui sur leur stérilité, & il est peu de gens à qui elles ne soient venues dans l'esprit. Mais quant au ridicule Paradis de Mahomet, j'ignorois entièrement ce qu'il pourroit me dire. *Nil est tam absurdum quod disputando non fiat probabile.*

Je comptois que cette conversation ne serviroit qu'à m'éclaircir si les Turcs avoient quelque idée de leur Religion, qui pût en pallier le ridicule. Elle produisit en moi une réflexion que j'ai fait faire depuis à plusieurs de mes amis Protestans & Arméniens. Messieurs, leur ai-je dit, vous ne voulez que l'Écriture & vous l'expliquez à votre fantaisie. Les

Turcs en font de même. Elle leur sert à prouver que les Anges mangent en Paradis. Je ne suis pas plus obligé de croire l'un que l'autre. Vous permettrez, dans le doute, que je m'en raporte à Origène, à Tertulien, aux premiers Peres de l'Eglise. Ils avoient vû les Disciples du Messie, ou peu s'en faut. Vous aurez assez de bonne-foi pour m'avouer qu'ils devoient être mieux instruits que ceux qui sont venus douze ou quinze cens ans après.



LETTRE XIV.

Sur les Hollandois.

Liberté
des
Hollan-
dois.

C'EST ici le pays du bon sens & de la liberté ; la première de ces qualitez entraîne l'autre nécessairement. L'homme en Hollande n'est su et qu'aux Loix. C'est elles seules qu'il craint & qu'il respecte. Libre dans tout ce qui ne va point contre l'Etat, il ne connoît d'autres Maîtres, que la vertu & son devoir.

On

DU M. D'ARGENS. 307

On croiroit qu'il y a deux Nations ^{Leur} en Hollande , le bas Peuple & les ^{Carac-} Bourgeois. Le caractère des uns est ^{trée.} aussi éloigné de celui des autres , que celui des François l'est des Portugais. Les Bourgeois sont affables , polis , serviabes , incapables d'aucun mauvais procédé. La Populace y est brutale & insolente jusqu'à l'excès. Il est difficile de la réduire à changer. On peut faire des Loix qui ordonnent de servir l'Etat , de payer des impôts. Mais on n'en fait point sur la politesse , & tout ce qui n'a pas force de Loix n'oblige en rien les Hollandois. Une espèce d'égalité , qu'il faut qu'il y ait dans les Républiques , est en partie la cause de l'insolence du Peuple. Un Seigneur des Etats - Généraux , dont le carosse rencontre en chemin le charriot d'un Payfan , doit se ranger ainsi que le Manant. Il faut que tous les deux ayent la moitié de la peine. Ses Valets se garderoient bien d'insulter le Chartier , ou encore moins de le battre. Il est Citoyen de la République , il ne reconnoît le Magistrat que lorsqu'il est dans ses fonctions.

tions. Ailleurs chacun est égal.

Leur amour pour la Pa-
trie. De cette liberté naît l'amour de la Patrie. Chaque Hollandois regarde la République comme une bonne mere, dont il doit conserver les privilèges. Ces sentimens sont si parfaitement gravez dans les cœurs, que rien ne peut les en éfacer. La différence de Religion, par-tout ailleurs si nuisible, ne cause pas le moindre trouble. Celle de l'Etat est la Protestante; mais loin de tyranniser les autres, elle assure leur repos.

Leur solé-
rance avan-
tageu-
se pour
les Scien-
ces. De ce ramas de Religions s'éleve une foule de grands hommes & d'illustres Ecrivains. La liberté qu'ils ont de donner l'essor à leur génie, leur donne un avantage considérable sur les autres Savans.

La Hollande semble être la partie des Philosophes. Libres du joug qu'on impose ailleurs à la raison, ils sont les maîtres d'en faire usage.

C'est à la sage Police de ce Pays que l'Europe est redevable des Ouvrages des plus grands hommes. Sans cette liberté, si bien établie, la moitié des Œuvres de Bayle n'eussent

jamais vû le jour. Une foule de Moines eussent fait supprimer l'impression, ou peut-être l'Auteur gêné n'eut jamais songé à composer ses Livres.

Le Commerce est l'occupation ^{Cas} d'une bonne partie des Hollandois. ^{qu'ils} Comme il n'y a guères d'autre No- ^{font du} blesse chez eux, que celle que donne ^{Com-} la vertu & le mérite, on y voit peu- ^{merce.} de ces illustres fainéans, dont le mé- tier est de ne rien faire & souvent de mourir de faim. Un Commerçant ici ne croit point que son état soit vil; & comment le penseroit-il, puisqu'il est tous les jours à même, en sortant de son magasin, de remuer l'Europe entière! Il y a tel Marchand à Rotterdam & à Amsterdam, dont la voix peut décider du sort de la guerre ou de la paix.

On ne le prévient point dans ce ^{Eux} Pays ni pour ni contre aucune Na- ^{éloi-} tion. L'esprit, la science, le méri- ^{gne-} te sont chers aux Hollandois par tout ^{ment} où ils le trouvent. Je les ai enten- ^{de tou-} du parler de nos dernières guerres. ^{te pré-} Ils ne dissimuloient point leurs avan- ^{tion} tages; mais ils ne cachoient pas leurs

per-

pettes. Plusieurs avec qui j'ai été en relation rendoient justice à la sagesse de notre Ministère d'à présent. Ils louoient la conduite & le secret des affaires. Ils avouoient que ceux qui sont à la tête de l'Etat le conduisoient parfaitement, & j'ai trouvé chez eux cent fois plus de candeur que chez des François, à qui j'ai entendu tenir là-dessus des discours pitoyables.

Eloge
du Duc
de Ri-
che-
lieu.

Le Duc de Richelieu a été quel- que-tems en Hollande. On dit ici de lui ce qu'on en dit à Paris: Aimable, poli, plein de génie, gagnant tous les cœurs & fait pour être aimé, voilà comme le représentent tous ceux qui m'en ont parlé. Tous m'ont tenu le même langage. On est heureux, quelque rang qu'on ait, lorsqu'on peut avoir une pareille réputation dans l'Europe entière.

Et de
quel-
ques
Sei-
gneurs
Fran-
çois.

Plusieurs personnes m'ont demandé s'il y avoit chez nous d'autres Seigneurs de son caractère. Je leur ai répondu que j'en connoissois qui méritoient les mêmes éloges. Vous voyez bien que cela tombe sur Mr. le Duc de Vaujour, & sur Mr. le Comte d'Ayen. Quoique je n'aye
pas

DU M. D'ARGENS. 321

pas l'honneur de connoître le dernier, je ne craignois point de dire qu'il étoit fait pour plaire. La voix du Peuple est la voix de Dieu. Il est estimé trop généralement, pour que j'eusse peur de mentir en le louant.

J'ai été pendant mon séjour à la Haye à un fort beau concert, que ^{cert de} donne le célèbre Francisco Lopez ^{Mr. de} de Liz, Juif Portugais, qui a des ^{Liz.} richesses immenses. Cette assemblée se tient chez lui tous les mardis, dans une sale superbe par la dorure & les ornemens. Tout honnête homme peut y aller. Il est sûr d'être parfaitement bien reçu. Les rafraichissemens & les confitures y sont répandues avec profusion. On dit que la dépense de ce concert va à plus de quatre vingt mille livres de notre monnoye par an. Je le croirois sans peine. Je n'ai vû chez aucun Prince Souverain rien d'aussi magnifique.

J'ai eu une conversation assez plaisante avec ce riche particulier sur les Filles de l'Opéra. Il doit les connoître mieux que personne. Elles lui

312 XIV. LET. DUM. D'ARGENS.

ont assez couté. C'est en vérité un fort honnête homme & généralement aimé dans ce pays. Après avoir été deux heures avec lui, il a eu une impatience infinie de me connoître. Quelque fâché que j'aye été de ne pouvoir pas le satisfaire, je n'ai point voulu violer la ferme résolution que j'avois prise de ne point me nommer en Hollande.

Je vous enverrai au premier jour mes doutes Métaphysiques. J'achève de les mettre en état de paroître. J'y joindrai une petite brochure Latine, intitulée ; *Superstitionis arcana revelata.*

F I N.

LETTRE

DE MONSIEUR

LE MARQUIS
D'ARGENS,

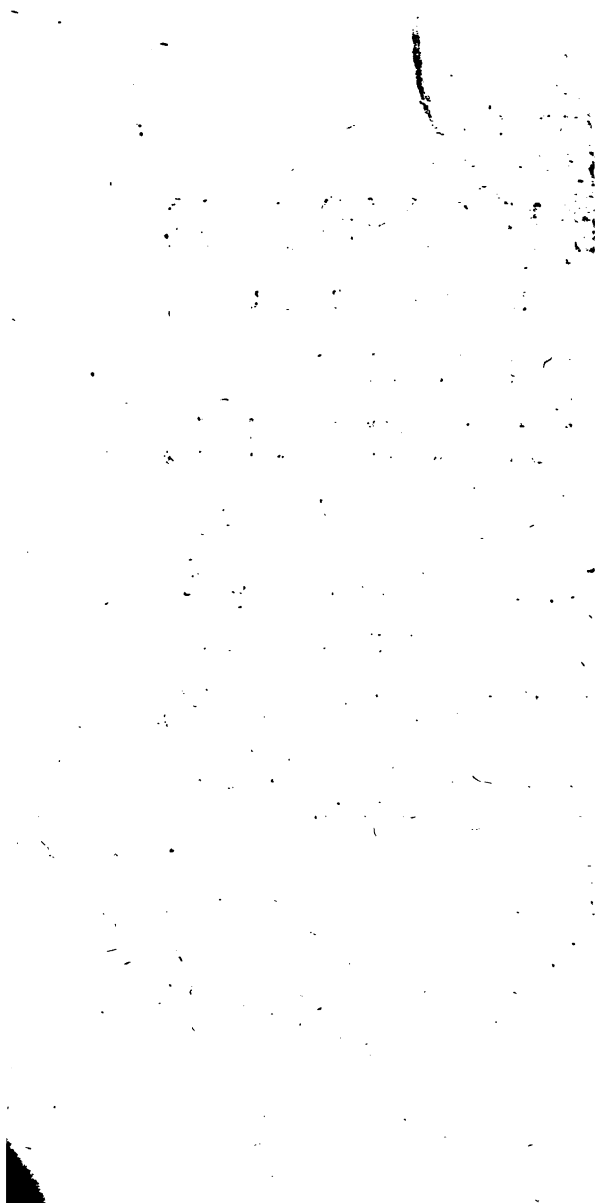
AVEC

LA RÉPONSE

DE

MONSIEUR DE P ***;

*Servant de Supplément à ses
Mémoires.*





LETTRE

DE MONSIEUR

M. LEMARQUIS

D'ARGENS,

AVEC

LA RÉPONSE,

DE MONSIEUR DE P.***,

Servant de Supplément à ses Mémoires.



LETTRE XV.

S I j'avois prévu, MONSIEUR ;
l'intérêt que vous preniez aux
Filles de l'Opéra , je me se-
rois bien donné de garde d'en
parler dans les termes que j'ai fait.
Vous avez beau vous déguiser , je sçai
A 2 que

4 L E T T R E S

que vous êtes amoureux à la folie dans ce pais. Il est orageux : je vous en avertis ; allez bride en main , & n'apprenez pas à vos dépens que ces Divinités ne reçoivent vos hommages qu'autant que l'or brille à leurs yeux : mais à qui veux-je donner ces leçons ? A celui qui peut me mettre moi-même au fait de mille aventures que j'ignore , par l'éloignement des lieux & par le long-tems que j'ai perdu de vue ce climat. Vous grondez de la brièveté de mes Mémoires , & de ma discrétion à l'égard de nos Muses de Théâtre. Est-ce un piège que vous me tendez , ou est-ce que l'objet de vos feux , à qui peut-être vous ne cachez rien , se sert de vous pour satisfaire la curiosité au sujet de ses compagnes ; le mystère que vous me faites de son nom , me donne bien lieu de penser que vous ne voudriez peut-être pas apprendre l'histoire de votre Maîtresse & la trouver tout du long dans le nombre de celles que je vous ferai. Pourquoi ne pas me dire naturellement ; je suis amoureux d'une telle ? J'ai raison d'en être jaloux ; je voudrois la connoître à fond , pour régler

DU M. D'ARGENS.

régler ma conduite sur la connoissance que j'aurois de son caractère; cela me décideroit, & je vous écrirois avec confiance & avec plaisir : au lieu que dans la crainte où je suis de vous desobliger sans le sçavoir, je serai plus circonspect. Cependant vous me marquez, que je ne puis vous donner des preuves d'amitié plus sensibles que de vous donner cette satisfaction. Eh bien, Monsieur, sans pénétrer plus avant vos raisons, je vais entrer en matière, en vous demandant la continuation de l'histoire que je traiterai. Vous êtes sur les lieux & vous en devez être parfaitement instruit.

Je ne retoucherai point aux histoires de celles dont j'ai parlé dans mes Mémoires; je pourrois me répéter, & je n'aime point les redites. J'en excepterai seulement Mariette, dont je veux vous apprendre un trait que peu de gens ont sçu.

Dans le tems qu'elle étoit à Marseille, le Comte de *** frappé de son éclat, attendit que l'Opéra fut fini, & vint lui dire des douceurs & lui proposer à souper. Cette fille lui répondit, qu'il lui étoit impossible d'accep-

6 L E T T R E S :

ter sa proposition , attendu qu'elle avoit du monde chez elle à qui elle ne pouvoit manquer , & crut se défaire aisément de ce Cavalier ; mais celui-ci plus enflâmé par ce refus , la pressa extrêmement de lui accorder sa demande , & voulut lui mettre trente louis dans la main.

Mariette les refusa , nonobstant que le Comte l'assura que cela ne l'engageoit à rien pour le même soir. Je serois bien fâchée , lui répondit-elle avec sa vivacité ravissante , de prendre cet argent sans l'avoir mérité : l'on ne sçait ce qui peut arriver ; & si j'étois assez malheureuse pour mourir cette nuit sans l'avoir gagné , cette action pourroit être regardée comme un vol. Si demain vous êtes dans les mêmes sentimens , venez à onze heures me trouver à ma toilette , nous procéderons à mettre les choses dans les règles. Le Comte avoit beau la presser , il n'en put tirer davantage , & fut obligé de s'en retourner avec son or , en riant comme un fou de la délicatesse de la conscience de Mariette. Le lendemain il se rendit chez elle à l'heure marquée : Madame sa
com-

DU M. D'ARGENS. ¶
complaisante mere, qui dans la suite
trouvera sa place dans ces Lettres,
reçut le Comte & le fit passer dans une
chambre, en le priant de patienter un
moment à attendre sa fille, qui, à ce
qu'elle disoit, étoit en affaire avec un
des Directeurs de l'Opéra. Il se mit
auprès du feu, & s'entretint des idées
agréables qu'il se formoit de sa visite;
mais y ayant resté plus d'une heure,
sans qu'il vît entrer personne, l'impatience le prit & le fit lever; il ouvrit
la chambre, & fut sur la pointe des
pieds dans une autre en poussant dou-
cement la porte; il vit dans une glace
la belle Mariette qui avoit les deux
mains apuyées sur les deux bras d'un
fauteuil, la gorge étoit nue, & le pré-
tendu Directeur de l'Opéra, qui étoit
le Marquis de * * *, étoit devant elle,
les deux bras passés par dessous ceux
de la Vestale, & s'accrochoit à ses
épaules, qu'il tenoit vigoureusement
de ses mains; de tems en tems Ma-
riette plioit les genoux, ou de foi-
blesse ou de plaisir. Le Marquis avoit
un coté du visage apuyé sur son dos, il
étoit si occupé, & il la pouffoit si vi-
vement, que le Comte de * * * vit

LETTRÉS

une partie de l'Action , sans que les combattans s'en aperçussent ; cependant Mariette ayant par hazard jetté les yeux dans la glace , jettâ un cri & se sauva dans la ruelle dut lit. Le Marquis , à la veille de se noyer dans le fleuve d'Idalie , surpris de cette action , courut comme un forcené après elle pour consommer l'œuvre. Sa passion étoit si allumée , qu'il ne vit point le Comte qui se retiroit ; en descendant il rencontra Madame Dallemand : la bonne maman lui demanda , s'il étoit content de sa fille ? On ne peut pas plus , lui répliqua le Comte , & quand elle voudra nous recommencerons au même prix.

Je pourrois vous rapporter encore plusieurs aventures dans le même goût de cette fille , dont le tempérament dans ce tems étoit extrême ; mais comme elles ne roulent que sur de semblables choses , je m'en tiendrai à ce que je viens de rapporter.

Je vous prie , Monsieur , de me mander comment cette fille vit à présent , & si elle est toujours amoureuse du Comédien dont je vous ai parlé ? Elle doit être passée ; car elle étoit déjà
déjà

D U M. D A R G E N S. 9

déjà une fille faite quand je l'ai vuë. On la dit bien entretenue , & que le Prince de C * * ne lui laisse manquer de rien : cela ne doit pas lui être difficile ; car on m'a appris qu'il recevoit de toutes mains & qu'il ne payoit personne ; n'y auroit-il point de la calomnie , ou ne seroit-il point aimé ?

J'ai connu très-peu la Carville , dont vous me parlez ; mais un ami , qui la connoît à fond , m'a fait hier son histoire. Voici ce qu'il m'en a dit.

Le pere de cette fille étoit de Normandie , Gentilhomme , à ce qu'il prétendoit. (Y en a-t'il d'autres en ce pays.) Sa mauvaise conduite l'ayant ruiné , il vint à Paris pour tâcher d'y vivre d'industrie. Après avoir fait toutes choses au monde , pour conserver une rapière qu'il avoit toujours porté , il fut obligé de la mettre bas & de devenir Palfrenier ; bien-tôt il monta au degré de Fiacre , & de-là vint cocher de Remise. C'est-là le commencement de sa fortune : non-seulement il étoit adroit à mener : mais brave. Tous les Seigneurs , lorsqu'ils demandoient un carosse chez son Maître , ne vouloient être menés que de la

la main de cet homme. En un mot ; il devint à la mode & en réputation. La fille de son Maître, qui n'entendoit parler que de lui, & qui depuis plusieurs mois se trouvoit tourmentée de desirs, jetta les yeux sur Carville pour les satisfaire. Il avoit trop bon appétit pour ne pas saisir une pareille occasion ; mais le jugement l'emporta, & lui fit penser qu'il falloit profiter du goût que lui marquoit sa jeune Maîtresse, pour se faire un établissement solide. Un jour qu'elle l'agaçoit comme à son ordinaire, & qu'elle le vint chatouiller ; tenez, Mademoiselle, lui dit il, je ne suis pas assez sot pour ne pas voir ce que vous souhaitez ? mais je vous dirai franchement qu'il n'y a rien à faire ; je suis plus sage que vous, & je ne vous aimerai que pour le mariage ; voyez si cela vous convient ? La fille faisoit mine de ne pas prendre garde à ce qu'il disoit, & voulu continuer à badiner & lui jeter de l'avoine au visage. Carville la saisit ; elle ne demandoit pas mieux ; il la jetta sur une botte de foin, & lui ayant montré, que s'il étoit retenu, ce n'étoit pas faute de courage :

ge: il lui tourna les épaules, sans vouloir user de son avantage. Cette conduite extraordinaire fit un tel effet sur la jeune fille, qu'elle devint amoureuse de ce garçon à la fureur. Elle s'étoit si bien rendu la maîtresse, qu'elle obligea ses parens à lui accorder Carville pour son mari. La chose ne se seroit pourtant pas passée si facilement, si celui-ci, voyant que l'affaire étoit sérieuse, ne se fut fait quelque mérite par les services & sa vigilance; mais dès qu'il fut marié & qu'il eût touché la dot de cette fille, au lieu de vâquer aux soins de son ménage, il se remit à prendre une rapière, & eût bien-tôt mangé le tout. Il reprochoit souvent à sa femme l'aventure de la botte de foin, & accompagnoit ses reproches de force coups de bâton. Cependant elle devint grosse, & fut acouchée par main coups de pié dans le ventre par son mari. Elle mit au monde une fille, qui à mesure qu'elle grandissoit, donnoit des préjugés de ce qu'elle feroit un jour. Jamais elle ne put s'abaisser à prendre le teton d'une nourrice, & l'on eût mille peines à l'élever; mais
dès

dès qu'elle étoit portée par un homme, elle sourioit & faisoit les plus jolies mines du monde. A peine fut-elle nubile, que se trouvant jolie, elle forma dès-lors le dessein de se délivrer de la tyrannie de son pere, & de la misère qui régnoit dans le ménage. Sa vanité la faisoit extrêmement souffrir de ne pouvoir pas se produire & de relever sa beauté qui augmentoit de plus en plus; elle s'en plaignoit quelquefois à sa mere, qui dans ce tems ne songeoit point encore à en tirer le parti qu'elle en a tiré depuis. Elle ne pouvoit autre chose, que l'exhorter à la patience & pleurer souvent avec elle; mais la petite Carville, qui faisoit connoître de jour en jour l'esprit qu'elle auroit dans la suite, lui dit qu'enfin elle ne pouvoit souffrir plus long-tems ce train de vie, & que si les choses ne changeoient, qu'elle sçauroit bien s'affranchir seule de la pauvreté & des mauvais traitemens. La mere étonnée d'un pareil discours, & sans doute de mauvaise humeur elle-même de la brutalité de son mari, y répondit pour cette fois avec maints soufflets; la pe-
tite

tite en fut si outrée, qu'elle sortit sur le champ, quoiqu'elle étoit de la maison, & enfila la première rue, sans sçavoir ce qu'elle alloit devenir. Déjà il commençoit à faire nuit, quand la lassitude, pour avoir fait plus d'une lieue de chemin, l'obligea d'entrer dans une allée & de se reposer sur un degré en pleurant de l'embarras où elle étoit de sa personne; après un peu de repos, un Abbé, avec une petite lanterne à la main, descendit; la Carville se rangea pour le laisser passer; mais notre Abbé de Villier, pour que je vous le nomme, homme de quarante ans, & connu par le goût qu'il a toujours eû pour les femmes, ce qui lui a attiré plusieurs mauvaises affaires, ouvrit sa lanterne; voyant que c'étoit une jeune fille, avec des traits charmants & toute en pleurs, il en fut frappé & lui demanda le sujet de sa douleur. La petite bien aise, dans l'embarras où elle étoit, de trouver quelqu'un qui voulût prendre part à ses peines, & comptant peut être aussi sur ses charmes naissants, lui détailla sa situation, avec de petites mines & des yeux
qui

qui firent naître sur le champ à l'Abbé le desir de se rendre maître de ce joli bijou. Venez , venez , ma pauvre enfant , lui dit il , vous me faites pitié , j'aurai soin de vous ; eh ! mon Dieu , c'est un meurtre d'abandonner un enfant de cet âge. En lui disant ces mots , il la prit par la main , & la fit monter dans son appartement , qui étoit au second. L'Abbé , quoique riche & aisé , y vivoit sans domestique , afin de n'avoir point d'espion d'une conduite très-relâchée. Il mangeoit ordinairement ce qu'on lui apportoit de l'auberge , & ne fréquentoit ame qui vive , pour ne point être troublé dans ses plaisirs. Il vivoit depuis vingt ans de cette manière ; & la folie (s'il est permis d'appeller telle la passion de n'avoir que des prémices en amour) lui avoit fait sacrifier bienséance , état , & tout , pour satisfaire ce goût en paix. Mais puisque je suis sur l'Article de cet Abbé , pour n'y pas revenir à deux fois , je veux vous entretenir un moment de la manière dont il s'y prenoit pour s'attirer les jeunes personnes ; ce ne sera pas l'endroit le moins intéressant de cette Lettre.

Dès

D U M. D' A R G E N S. 15

Dès qu'une jolie enfant lui plaisoit, c'étoit ordinairement depuis l'âge d'onze ans jusqu'à quatorze ; il la suivoit, la voyoit entrer chez elle, & faisoit pendant quelques jours le pié de gruë, pour s'acquérir par lui-même la connoissance de la fille. Il s'y prenoit de façon, qu'elle ne le rebutoit point ; tantôt c'étoit une épingle qu'il demandoit ; une autre fois un paquet qu'il falloit lui porter, une commission, ou une lettre à la poste ; enfin son esprit fourmilloit d'expédiens : aussi-tôt que par quelqu'un de ces moyens il avoit attiré une jeune fille chez lui ; non-seulement il la payoit bien de ses peines, mais il lui donnoit même des friandises de son goût, comme dragées, confitures, pommes, &c. & par ces endroits les engageoit à revenir, autant que par une langue séduisante, lors qu'après plusieurs jours de connoissance, il remarquoit de la simplicité, il se manifestoit plus hardiment, affectoit souvent des coliques, se faisoit frotter le ventre, & portoit insensiblement la main de ces petites innocentes dans les endroits sensuels. Il s'en trouvoit quelquefois, qui à cet-
âge,

âge, curieuses, prenoient feu & faisoient bien du chemin en peu de tems. Si le caractère & la figure de la personne lui convenoit, il la gardoit, l'habilloit & la logeoit, comme une nièce qu'il lui arrivoit de Province, & lorsqu'il en étoit las, ce qui lui arrivoit le plus souvent, il s'en défaisoit, soit en les faisant entrer en condition, soit en les mariant sans rien donner, faisant servir leur beauté de dot. Une aventure qui arriva & qui pensa le perdre, est cause que ces choses sont venues à ma connoissance; puisque nous en sommes sur ce sujet, je vais vous la rapporter.

Un soir que l'Abbé de Villier reprenoit le chemin de sa maison, harrassé d'une longue & infructueuse recherche, il vit sortir d'un cabaret une jeune enfant d'environ douze ans, qui remontoit chez elle dans l'allée voisine. Elle étoit grande & bien faite à cet âge, belle comme le jour, sa gorge étoit découverte, à cause de la chaleur, & faisoit voir deux petits tetons naissans d'une blancheur éclatante; une respiration précipitée sembloit à tout moment les faire sortir de dessous une légère

DU M. D'ARGENS 17

gère & étroite dentelle, qui suivoit les mouvemens de cette charmante gorge. Les yeux de l'Abbé s'allumèrent à cette vuë ; il entra dans l'allée après la jeune personne, & la voyant monter les escaliers, il s'aprocha du mur & feignit de pisser, pour compter le nombre des degrés & sçavoir à quel étage elle demouroit. La belle ayant aparemment remarqué qu'on la poursuivoit, & curieuse, comme le sont presque toutes les filles à cet âge, s'arrêta, se persuadant de n'être point vuë, & regarda en bas pisser l'Abbé ; celui-ci enflammé de cette curiosité, ne fit pas semblant de s'en apercevoir : mais plein d'ardeur & de concupiscence, faisant voir la peine qu'il avoit de faire rentrer l'oiseau dans la cage, & devenant plus hardi par l'imprudence de la fille, qui ne s'en alloit point, monta précipitamment les escaliers. Ce fut en vain qu'elle voulut le devancer : il l'atteignit, comme elle alloit ouvrir & lui dit sans cérémonie, que si elle ne lui accorderoit un moment pour parler, qu'il apprendroit à ses parens tout ce qu'il savoit d'elle & ce qui venoit de se passer. La fille honteuse, timi-

Supplément.

B de,

de, & qui avoit peut-être autre chose à reprocher, le pria de n'en rien faire. Il le lui promit, à condition qu'il lui baiseroit sa belle gorge; ce qu'elle laissa faire, dans l'appréhension de la menace. Le voluptueux Abbé soupira de plaisir; & après avoir mis la main par tout, lui donna des dragées & de l'argent, & lui fit promettre qu'elle viendroit le voir le lendemain à quelque heure, en lui donnant son adresse, qu'il portoit toujours écrite sur lui, l'assurant qu'il l'attendroit toute la journée, & la menaçant de nouveau qu'il iroit trouver ses parens si elle y manquoit; là-dessus il descendit & s'en retourna très content chez lui. La jeune fille, soit de goût ou de crainte, ne manqua pas au rendez-vous le lendemain: en un mot, elle lui donna les prémices de son innocence: il l'aima si éperdument, & fut si peu circospect, qu'elle devint grosse d'abord. Elle en fut si éfrayée, que pour la rassurer il la garda entièrement chez lui, & lui promit qu'il auroit soin d'elle le reste de ses jours.

Cependant le pere & la mere de cette jeune personne, gens aisés & qui

qui n'avoient que cette fille, étonnés de ne la voir point revenir, firent des recherches exactes, & promirent sous main une somme considérable à qui pourroit l'indiquer. Il se passa bien du tems sans qu'ils en eussent aucune nouvelle; mais comme pour la punition des méchans les choses les plus cachées se découvrent à la fin, un porteur d'eau la trahit, malgré toutes les précautions de l'Abbé, qui avoit appris les recherches qu'on en faisoit. Cet homme, qui avoit coutume de porter de l'eau aux différens étages de cette maison, avoit vû cette fille; il n'en auroit point pensé de mal, si elle ne s'étoit cachée toutes les fois qu'il arrivoit & qu'il y portoit de l'eau: il se fit donc conduire chez le pere desolé, & lui raconta ce qu'il avoit observé depuis quelque-tems. Cet homme ravi de cette nouvelle, fut sur le champ avec le délateur chez le Commissaire, & de-là chez l'Abbé. Celui-ci, heureusement pour lui, étoit sorti, & rencontra en s'en retournant chez lui la servante de l'auberge, qui, à son ordinaire, lui avoit voulu apporter son dîner: il en étoit aimé par intérêt; gé-

néreux comme il l'étoit, pour le peu de gens qui l'aprochoient : elle l'avertit donc de ce qui s'étoit passé , & qu'on le guétoit pour le prendre. Il profita de l'avis & prit le large , sans quoi il étoit perdu. On dit que depuis ce tems il est devenu plus circonspect. Quoiqu'il en soit, il n'y avoit pas long-tems que cette aventure lui étoit arrivée , lorsqu'il rencontra la jeune Carville , & alors il n'avoit personne chez lui.

Si le premier coup d'œil de cette aimable fille avoit charmé l'Abbé de Villier : l'examen le transporta. La Carville avoit alors treize ans , blanche , mignone , les traits fins , les yeux à ravir , la bouche un peu grande , mais bien coupée , la gorge naissante , petite , mais admirable , la main & la coupe du bras parfaite , le pié joli , se tenant bien , enfin un bijou. Il soupira de joye d'une pareille trouvaille , & rétolut , à quelque prix que ce fut , de s'en rendre possesseur : mais il eut plus de peine qu'il ne s'y étoit attendu. La jeune personne avoit de l'esprit & montra dès-lors que l'intérêt seroit un jour son Dieu favori. Elle fit lan-

guir

DU M. D'ARGENS. 21

guir pendant plus d'un mois l'Abbé , & reçut pendant ce tems du linge , des habits ; en un mot , se nipa comme une Reine , dans l'intention de le planter-là , dès qu'elle auroit trouvé mieux : pour de l'argent , il lui en offroit souvent , croyant mieux la gagner par ce moyen & obtenir ses faveurs , mais elle refusa toujours , Par la raison , à ce que mes amis m'ont dit , que la somme n'étoit pas assez considérable. Cependant l'Abbé , au désespoir de la résistance de cette fille , se seroit donné au diable pour satisfaire ses desirs : mais tout lui étoit inutile , à peine souffroit-elle qu'il lui donnât un baiser. L'Abbé dans son angoisse , voyant que soins , attentions , complaisances , ne lui servoient de rien , s'imagina qu'elle n'avoit point de tempérament & voulut y aider. Pour cet éfet , il ne lui faisoit manger que des allimens chauds , & l'encourageoit ordinairement à souper à bien boire , sous prétexte qu'elle en dormiroit mieux ; c'étoit pour satisfaire du moins son imagination , en contemplant pendant la nuit l'objet de ses desirs ; pour cet éfet il se relevoit , quand elle dormoit d'un
pro-

profond sommeil , ou feignoit de le faire , & la découvroit le plus doucement qu'il pouvoit. Une fois qu'il se troubloit à la vûe de ses jeunes tresors , il essayoit de sa main d'allumer des feux , qui ne vouloient pas brûler pour lui & entreprit de brusquer l'avanture ; mais elle lui jura si positivement , que s'il recouroit jamais à la violence , qu'elle rempliroit la maison de ses cris , qu'il se retint ; d'ailleurs sa conscience & sa dernière affaire l'éfrayoit au point qu'il étoit toujours dans les allarmes. A la fin cependant il n'eut pas lieu de se repentir de sa patience , soit que la fille ne jugeât pas à propos de s'obstiner plus long-tems , soit que la qualité de la nourriture eut fait son effet , ou que cette jeune personne , obsédée & échauffée jour & nuit par ce Satire , ne put résister plus long-tems. Une nuit qu'il la chatouilloit , elle fait sa main officieuse & fit un mouvement qui trahit sa feinte ; l'Abbé trop habile pour se méprendre , profita du moment. La jeune si'le satisfaite , crut devoir feindre de dormir : l'Abbé transporté de son bonheur , lui adressa les paroles les plus vives & les plus tendres,

DU M. D'ARGENS. 23

dres, affectant par complaisance de croire qu'elle dormoit. Oh ! s'écrioit-il, que je serois heureux, si ma divine étoile vouloit m'éclairer de ses beaux yeux, & que je la rendrois heureuse ! Tant qu'elle ne partagera pas ma volupté, j'aurai toujours quelque chose à désirer : puis prenant de l'argent, voilà dix louis d'or, continua-t'il, ils font à elle, si elle a cette complaisance. En finissant ces mots, il lui ouvrit la main & lui mit l'or dedans ; la Carville ne les sentit pas plutôt qu'elle ouvrit les yeux en souriant : l'Abbé transporté se jeta dans ses bras & cueillit alors une fleur, qu'il y avoit long-tems qu'elle avoit envie de perdre. L'Abbé trouva son bonheur si grand qu'il fut trois jours sans sortir pour contempler sa divinité, le quatrième il fut obligé d'aller en ville, la jeune Carville profita de ce moment pour s'exquiver & paya de cette ingratitude son bienfaiteur, qui à son retour connoissant son malheur, s'arracha les cheveux & fut si furieux, qu'il se donna deux coups de couteau, dont il fut assez heureux de réchaper. Cependant le tems l'a guéri de sa passion ; mais ce
qui

qui a été le plus favorable, est qu'il s'est corrigé de ses desordres ; il vit presentement, à ce qu'on dit, en Province fort retiré, & se fait autant estimer qu'on le méprisoit autrefois.

Pour revenir à la Carville, la petite se voyant habillée à sa fantaisie & munie de quelque louis, fut se mettre en pension chez un Maître à danser, qui lui avoit montré du tems qu'elle étoit chez sa mere ; elle lui fit d'abord part des vûes qu'elle avoit d'entrer à l'Opéra, & sçut si bien employer son tems, qu'au bout d'un an elle fut reçue à celui de Rouen. A peine parut-elle sur le théâtre qu'un grand nombre d'adorateurs se présentèrent ; Monsieur de Lunebek fut celui qui fut écouté préféablement à d'autres, il répandit l'or à pleines mains ; c'étoit la passion dominante de la petite, dont la vanité s'accrut avec l'aïssance. Elle étoit la plus magnifique de toutes ses camarades, & s'en distinguoit par les manières. Lorsqu'elle fut à peu près contente de ce côté, elle fit réflexion qu'elle avoit un cœur & du goût, & que son amant n'avoit ni l'un ni l'autre ; dès ces premiers tems elle
avoit

avoit pris une coutume qui a des avantages considérables, c'est d'affecter un tempérament froid & des jours sujets aux migraines, précautions heureuses, pour venir à deux fins; la première, de faire toujours desirer un homme & de ne point être soupçonnée d'avoir du goût pour le tiers & le quart; la seconde, d'être malade à propos, afin de jouir de tems en tems de la vuë d'un amant, que le choix privilégié; en un mot, elle fit connoître dès son entrée dans le monde, qu'elle seroit un jour très-habile dans l'art de plaire & d'attraper. Cependant M. de Lunebek en devenoit de plus en plus amoureux, & fut transporté à la nouvelle de la grossesse de sa chère Maitresse; il redoubla ses assiduités & ses soins, & la Carville de hauteur & de vanité, fut ménagée comme une Princesse. Elle accoucha à l'âge de dix-huit ans d'une fille, dont je ne puis vous dire aucune nouvelle, sinon qu'on m'a mandé qu'elle étoit fort jolie & qu'elle ressembloit beaucoup à sa mere.

Jusques-là la Carville avoit toujours paru insensible; la profonde dissimulation & la discrétion de ses amans se-

crets lui donnoient cette réputation , desorte que le bonheur de Lunebex fut envié de tous ceux qui sont dans le goût des Demoiselles du Spectacle , lorsqu'une aventure fit connoître que sous le voile de la décence , ou pour mieux dire de l'hypocrisie, la Carville portoit un cœur très-tendre , & qui sçavoit aimer autant qu'on sçavoit combler les desirs de son tempérament. Un soir que Lunebex vint à son ordinaire souper avec elle, il la trouva dans un fauteuil étendue & se tenant la tête à deux mains. Il s'informa avec vivacité de ce qui la faisoit souffrir, elle lui dit avec un ton languissant & qui auroit touché des rochers , qu'elle souffroit épouvantablement d'une migraine cruelle , qui redoubloit à chaque instant ; il lui conseilla plusieurs remèdes, dont elle affecta de se fâcher & lui dit qu'il la laissât en repos , que ses discours & ses questions ne faisoient qu'aggraver son mal. Le bon Lunebex voulut la faire mettre au lit ; mais elle s'emporta & l'effraya si fort , que pour ne lui causer plus de peine , il sortit en la recommandant à une femme de chambre faite au jeu de sa Maîtresse. Cette fille avoit déjà conseil-

DU M. D'ARGENS. 27

feillé à Lunebek de laisser passer la migraine de la Maîtresse & d'aller souper en ville, que par ce moyen elle en seroit délivrée le lendemain ; au lieu que s'il vouloit s'obstiner à la soulager, elle en auroit pour trois jours ; qu'elle même n'osoit se présenter devant elle. Lunebek qui en sçavoit un peu par expérience, depuis qu'il vivoit avec elle, s'en alla souper avec deux amis. La fin du repas fut arrosée des santés des Maîtresses, & chacun fit le portrait des beautés secrètes de la sienne : la Carville ne fut pas oubliée ; on peut juger que Lunebek ne fut pas court sur cet article. Ces trois amis, que le vin commençoit à échauffer, se firent part mutuellement de leurs aventures : on en raporta plusieurs, tendantes à prouver le peu de fond qu'on devoit faire sur la fidélité d'une femme. Le Marquis de Puisieux, qui vivoit dans ce tems avec la première Actrice, convint de bonne foi qu'il en avoit été plusieurs fois la dupe, & rapporta qu'un jour, qu'il n'étoit pas attendu & qu'on le croyoit à Paris, il la surprit entre les bras d'un Acteur de l'Opéra, fort laid, & qui (vanité à part) ne le valoit pas de cent piques. Le

Comte de L**, touché de la franchise de son ami, fut de son sentiment, & s'avoua comme lui la dupe d'une fille qu'il entretenoit à grands frais, & que nonobstant qu'il ne pouvoit douter de son infidélité, il en étoit si endiablé, qu'il n'avoit pû se résoudre encore à lui donner son congé. Lunebek disoit qu'il étoit possible que de pareilles choses arrivassent ; mais il prit le parti de la Carville, & soutint qu'elle étoit sage. Ses amis lui rirent au nez, dont il se scandalisa au point qu'il voulut se battre contr'eux. Le Chevalier de T**, qui survint, mit le hola, & s'étonna qu'après avoir soupé si amicalement, des gens de leur sorte se battissent comme des crocheteurs ; car le bouillant Lunebek étoit tombé sur ses amis à coups de poing, parce que ne portant pas d'épée, il ne connoissoit point d'autres armes. Le Chevalier les ayant séparés, voulut sçavoir le sujet de la dispute. Ayant appris la folie de Lunebek, qui vouloit faire passer sa Maîtresse pour une vestale, il le traita d'indiscret, le railloit de sa crédulité, & faisoit gageure, que cette belle à l'heure qu'il parloit, étoit entre les bras d'un Narcisse. Lunebek s'écria vive-

ment

DU M. D'ARGENS. 29

ment contre cela & soutenoit qu'elle n'en devoit pas seulement être soupçonnée, qu'elle avoit même une migraine horrible qui faisoit pitié ; le Chevalier, qui avoit vû entrer ce même soir un Officier chez Carville, que la complaisante fille de chambre éclairoit, le pouffoit toujours & repliqua à ses emportemens, qu'il étoit bien facile de l'éclaircir & que comme il avoit une clef de la maison & de l'appartement, le moyen étoit aisé. Si tu veux nous mener, continua-t'il, nous t'accompagnerons. Si je me suis trompé, je suis prêt à faire amende honorable en chemise, la torche à la main, à la Carville ; mais si je t'ai ouvert les yeux, tu dois nous promettre que nous ferons tapage. Lunebek ne pouvant plus tenir, se leva en colère. Eh bien, Messieurs ! s'écria-t'il, il faut vous confondre ; je vous conduirai jusqu'au lit de Mademoiselle, où vous reconnoîtrez la fausseté de vos soupçons ; mais ce n'est qu'à une condition, puisque je risque de l'incommoder & d'interrompre son sommeil, c'est qu'en cas que vous fassiez tort à sa vertu (comme j'en suis assuré) vous lui ferez chacun une galanterie convenable.

ble. Les Cavaliers acceptèrent le défi, & ils se rendirent tous à la maison de la Carville. Lunebek fut le premier qui entra, suivi des autres; il alloit à l'appartement, & ne fut pas surpris d'y trouver de la lumière, quoique la nuit fut avancée; attribuant cette précaution à l'incommodité de sa belle; mais il ne s'attendoit pas à la voir entre les bras d'un Officier subalterne, qui lui étoit connu; son étonnement & sa colère fut si extrême, que s'il avoit malheureusement porté une épée, ç'en étoit fait de ce couple heureux, qui du sommeil seroit passé dans les ombres éternelles. Il se servit des armes qu'il portoit, & les réveilla à coups de cannes des mieux appliqués; les cris des dormans, & les apostrophes de Lunebek, attirèrent les trois amis, qui attendoient pieusement à la porte le dénouement de cette scène. Ils arrêterent le bras vengeur. Il étoit tems, le sang ruisseloit dans le lit, l'Officier dès le troisième coup, s'étoit jetté à bas, & s'étant saisi de son épée, la catastrophe alloit être sanglante; l'amant heureux n'entendoit pas raillerie, & vouloit laver dans le sang les coups de bâton.

On

DUM. D'ARGENS. 57

On le retint , en lui faisant connoître qu'il étoit pardonnable à un homme outragé , par l'endroit le plus sensible , de marquer son ressentiment , & il fut conseillé de s'habiller & de prendre le large. Le Cavalier , qui reconnut le Marquis de Puisieux & qui sentit qu'il étoit le moins fort, profita du conseil & se retira sans prendre congé de la Carville. Celle-ci , plus morte que vive , avoit beau ruminer & chercher des ressources dans le brillant de son esprit , il n'étoit pas possible de pallier sa honte. Elle eut recours aux larmes , qui sont rares chez elle , & se cacha de sa couverture. Lunebek vouloit redoubler les coups de canne; mais ses amis le retinrent , & lui dirent qu'il étoit plus à propos de l'obliger à convenir de sa turpitude. Le vin dans ces instans fit connoître de quoi il est capable lorsqu'il domine ; il suggéra aux jeunes gens mille plaisantes imaginations pour faire enrager la Carville. Ils passèrent la nuit à tourmenter cette pauvre fille, & lui firent tant de niches, pour tirer d'elle un aveu , qu'elle fut obligée de déclarer qu'elle avoit été catin dès le ventre de sa mere. Lunebek, non

faitsfait de tous ces outrages , plein de dépit voulut qu'elle convint , en présence des témoins , que l'enfant qu'elle disoit avoir eu de lui , étoit d'un autre & qu'elle fit cette déclaration par écrit ; mais elle jura qu'elle aimeroit mieux perdre la vie. Ne pouvant donc la forcer , il brisa glaces & meubles , & on la quitta , après avoir fait un dégât chez elle de plus de six cens francs. La Carville , outrée de l'affront qu'on lui avoit fait , fut se plaindre à Mr. le P. P. qui commandoit en l'absence du Gouverneur. Il se fit informer de cette affaire , & Partisan comme il étoit des femmes , il voulut obliger Luncbek de réparer le dommage ; mais celui-ci piqué jusqu'au vif de l'effronterie & de la perfidie , dont il avoit été la dupe si long-tems , ne voulut entendre à aucun accommodement. La Carville , prévoyant bien que cette aventure tourneroit à sa honte & qu'on la montreroit au doigt si elle paroïssoit , prit le parti le plus sage , fit de l'argent de ses effets & disparut un beau jour ; elle revint à Paris , où elle resta quelque-tems , puis se rendit à Lyon , où elle avoit trouvé une place : s'y trouvant

A M. D'ARGENS. 33

vant la plus habile en son genre, elle y fut reçue première danseuse. Ses charmes, qui dans ce tems étoient dans leur plus haute élévation, plurent à tout le monde, & bien-tôt elle eut autant d'adorateurs, qu'elle y trouva d'hommes de bon goût; ne pouvant être à tout le monde, ni répondre à tous les empressements qu'on lui fit de toutes parts, elle résolut de tirer parti de tous ses admirateurs; mais beaucoup d'aventures qu'elle eût s'entre nuisirent les unes les autres. La soif de l'intérêt, qui la possédoit dans ce tems, lui ayant fait prendre le parti de jouer chez elle au Pharaon, & des postes considérables ayant transpiré, elle fut admonestée & condamnée à une amende de mille francs, qu'on lui fit payer comptant; ce nouveau malheur lui donna un tel dégoût de Lyon, qu'elle emballa une partie de ses effets, vendit les autres, & partit pour Paris, où l'on dit qu'elle est encore actuellement. Voilà, Monsieur, tout ce que je sçai au sujet de la Carville, vous me ferez un vrai plaisir de m'apprendre ce qu'elle est devenue maintenant, & si ses premiers malheurs l'ont corrigée : vous devez
être

être satisfait de moi. La longueur de cette lettre prouve avec combien de plaisir je me rends à vos instances, l'exemple que je vous donne sera sans doute suivi; mais il vous sera difficile d'ajouter quelque chose aux sentimens parfaits avec lesquels j'ai l'honneur d'être, MONSIEUR, votre, &c.

LE MARQUIS D'ARGENS.



L E T T R E

D E

MONSIEUR DE P. ***,

Servant de Réponse à la Lettre précédente.

Vous ne m'avez point défendu, Monsieur, de montrer votre Lettre; elle m'a fait tant de plaisir, que j'en ai fait part à un cercle où j'assiste régulièrement; elle a été trouvée charmante. Elle est copiée, & court actuellement Paris; gare l'impression. Je ne sçai si les parties lésées l'ont lue; ce qui est de certain, c'est qu'on répand qu'au milieu de beaucoup de vérités, il se trouve bien d'épisodes brodés; n'importe, ils sont tellement ajustés, & le caractère des intéressés

RE'PONSE A M. D'ARGENS. 35

si bien dépeint, que ceux qui les connoissent à fond, adoptent ces prétendues fictions; & si l'on se plaint, c'est du ménagement que vous avez pour ces Demoiselles. Je ne serai pas si circonspect. Je ne suis amoureux ni des unes ni des autres; & vous pouvez assurer les personnes auxquelles vous ferez part de ma Lettre, que je garantis d'avoir peint d'après nature, & que si quelqu'un en doute; il lui est facile de connoître les originaux à peu de frais. L'argent est rare, les desirées chères; mais le sexe qui se pique de ne jamais varier, est au taux le plus raisonnable. Il a si peur de perdre de ses droits, qu'il se donne à toutes les enchères. Je ne vous ai demandé l'*Histoire des Filles de l'Opéra* par aucune autre raison, que celle de m'amuser, aussi-bien que beaucoup d'amis communs, avec lesquels je bois tous les jours à votre santé: & plusieurs d'entr'eux leur sont amans ou amis, la fin de nos soupers roule assez sur les aventures récentes de ces filles; & lorsqu'on est sur ce chapitre, on remonte aisément à la source. Or, il n'y a aucun d'entre-nous qui ne convienne, que personne n'est plus au fait

fait de ces Princesses que vous, & que l'attachement que vous avez eu pour ces Divinitez, vous a fait sacrifier (cela soit dit sans vous offenser) fortune & souvent réputation; ces raisons sont causes que nous recourons à vous comme à un Oracle, qui doit décider en pareille matière, nous ne serons pas méconnoissans; & pour vous payer de la même monnoye, je vais vous achever jusqu'à ce jour l'histoire de la Carville, dont vous ne me paroissez pas instruit, & qui mérite cependant de tenir une place illustre parmi ses camarades. Cette fameuse danseuse n'a point démenti ni sa première conduite, ni les premières façons; nous l'aurions tous reconnu sur les moindres de vos inductions; elle est toujours aimable, passée cependant; & sans la toilette, qui lui donne une bonne dizaine d'années de moins, on la mettroit au vieux Sérail; mais si ses traits ont vieilli, la façon de penser est toujours restée la même, & malgré la froideur de son tempérament, elle a toujours l'art de conserver à la fois trois amans, sans le casuel, & de leur paroître à chacun dans le particulier, tendre, fidèle &

au-dessus des foiblesses ordinaires ; peu de gens la pénètrent , tant elle jouë bien son rôle ; mais il se trouve toujours quelqu'un dans le nombre , dont les lumières éclairent ses fourberies : malheureux sont les amans qui laissent entrevoir leur connoissance ; ils peuvent compter qu'ils auront leur congé , dès qu'elle a démêlé qu'on la pénètre ; mais venons au fait , à peine la Carville fut-elle à Paris , après l'affront qu'elle reçut pour son jeu à Lyon , qu'elle fut chez M... Cette Princesse , qui joint à beaucoup de talens & de vertu , quoiqu'on en puisse dire , le meilleur cœur du monde , fut touché de sa situation , & s'employa si vivement pour elle , qu'elle la fit recevoir à l'Opéra : elle a été cependant méconnoissante de ce bienfait & tout le monde lui reproche son mauvais cœur à ce sujet , dans une occasion qui sera énoncée dans la suite , & qui prouve bien que cette fille n'a aucun sentiment.

La vanité de la Carville fut piquée de ne danser que dans les cœurs ; si on l'avoit consultée , elle auroit conservé la qualité de première danseuse qu'elle avoit à Lyon ; mais on ne se
laisse

laisse point éblouir à Paris du faux-mérite; elle fut long tems à louer & à rouler sur les événemens journaliers; cependant un nommé Thouvenin s'étant présenté, benin doux, poli, comme il étoit & bien dans ses affaires, elle feignit de se livrer entièrement à lui. La porte fut d'abord interdite à tout le monde en aparence. Le bon Thouvenin, flâté de ses démonstrations de vertu & d'amour, non-seulement redoubla son ardeur, mais s'épuisa même au point, qu'au bout de deux ans accablé de dettes, & à la fin de toutes ressources, il fut obligé de dire un adieu éternel à sa Princesse. Beaucoup de larmes de part & d'autre furent versées, & l'on se promit de se rejoindre lorsqu'on seroit en situation de braver la misère. L'amant partit pour les Indes, d'où il ne reviendra que pour sacrifier une seconde fois sa fortune aux piés de sa chaste Maîtresse. Pendant le règne de Thouvenin, la Carville étoit devenue amoureuse d'un jeune homme, nommé Belin, qui montroit la musique à sa fille, dont Lunebek, suivant ce que vous me dites, passe pour pere & qui trouvera sa place un peu plus bas; elle
affec.

affec^{toit} devant Thouvenin une noble indifférence pour ce garçon, mais dans le vrai il couchoit tous les jours chez elle, ou du moins il y demeurait jusqu'à quatre heures après minuit. Comme elle le voyoit avec mystère, elle lui fut assez fidèle. Il n'y avoit point de protestation qu'elle ne lui fit, & en apparence elle étoit toujours prête de lui sacrifier son crédule amant; mais dès que celui-ci ruiné fut parti & qu'elle fut libre, elle lui fit une querelle d'Allemand & congédia ce garçon, qui pendant l'inter^{regne} s'étoit épuisé & endetté.

Le Comte d'Arquin parut sur les rangs bien-tôt après: ce n'étoit pourtant pas sa figure qui lui donna la préférence au dessus de Belin, qui avoit toute la mine d'un bon Cavalier; mais comme sa fille devenoit grande, & que ce rejetton prouvoit que les années de sa mere passioient le nombre déclaré, elle le prit un jour au mot & l'instala dans la place vacante. Ils vé^{curent} comme des Anges pendant un tems; mais s'étant brouillés pour une bagatelle, ils se quittèrent & le Sr Merières, vérificateur des Monnoyes, entra en lice. Cet amant peu dupé re-
con-

connût au bout de quelque-tems qu'il avoit à faire à une fine mouche, qui cherchoit à le plumer & qui méritoit qu'on l'éclairât de près. Ils eurent plusieurs dissensions ; & quoique fort amoureux, l'amant n'eut point de foiblesse ; il tint le bon bout. La Carville qui étoit devenue amoureuse d'un nommé Persan, & qui souffroit horriblement de cette contrainte, regretta le Comte d'Arquin, bénin, facile, & point soupçonneux ; elle résolut de faire son possible pour renouer avec lui ; & elle ne vit pas d'autres moyens, que d'engager la Gaumine la cadette, chantant alors dans les cœurs, celle qui perdit, à ce que vous avez dit, son pucelage pour douze cerises, & que le Comte entretenoit pour lors ; elle se servit, dis-je, de cette fille pour venir à ses fins, & elle l'engagea à venir loger chez elle. Son dessein réussit, & par conséquent elle revit le Comte. La Gaumine, flâtée & caressée par la Carville, se livra toute entière à l'amitié qu'elle lui suposoit. La jeune Emilie, fille de la Carville, avoit un amant, nommé Thomas, riche, & qui aidoit à faire rouler la maison, mais à qui on n'avoit rien accordé encore ; comme
 donc

A M. D'ARGENS. 41

donc tout contribuoit à rendre cette maison opulente, ce n'étoit continuellement que plaisirs, cadeaux & festins; chacun avoit sa chacune, & l'on pouvoit dire que l'amour avoit choisi cette retraite pour vâquer aux soins de son empire; mais la discorde, jalousie de l'intelligence de ces amans, vint y semer la zizanie & se servit de la Carville pour troubler les charmes de la paix qu'on goûtoit dans ce temple fortuné: en voici le fait.

La Carville qui ne pouvoit s'accoutumer à l'humeur de Merières & qui toute sa vie avoit menés ses amans par le nés, voyant les occasions favorables, se servit du pouvoir de ses yeux, pour rendre le Comte infidèle à Gaumine; leurs charmes séducteurs le rapellèrent à elle, & dès ce moment elle résolut de se défaire de Merières. Celui ci lui en donna bientôt lieu, en lui faisant le lendemain quelques reproches, au sujet de ce Persan dont j'ai parlé plus haut, avec lequel elle avoit souvent des conversations à l'Opéra, à quoi elle répondit de grand air & de froideur; de manière que Merières qui ne prétendois pas être sa dupe, la traita de ca-

Supplément.

D in,

rin, & lui rapella quelqu'une de ses aventures.

La Carville outrée, l'apella insolent, le mettant à la porte, avec un air que sa vanité lui a donné & vint faire un sacrifice de ce bannissement au facile Comte, qui pour lui en marquer sa reconnoissance, se jetta à ses piés s'exprimant dans les termes les plus forts, qui par malheur pour les amans réunis furent entendus de Gaumini; son caractère furieux s'éclata lorsqu'elle les surprit, & voulant tout tuer, son désespoir vrai ou faux pensa lui être fatal, par un coup de couteau qu'elle se donna dans le sein: le Comte fut plus éfrayé que touché de cette scène, cependant on pacifia les choses & on se défit à petit bruit de cette furieuse, qui peu de tems après fut renvoyée de l'Opéra pour une aventure semblable à celle que sa rivale avoit eüe à Lion; depuis ce tems je n'en ai pas entendu parler. Nos amans paisibles & sans crainte goûtoient à longs traits les douceurs de l'amour. Le premier trouble qui vint & qui fit un peu changer les affaires de face, fut causé par la jeune Emilie sa fille, à qui la mere avoit

oublié d'inculquer le respect que les enfans doivent à ceux dont ils ont reçu le jour : mais trop occupée d'elle-même , & d'un autre côté idolâtre de cet enfant , elle l'avoit gâté au point de n'avoir plus aucune autorité dessus , quoique d'ailleurs elle étoit fort en état de lui donner une bonne éducation. Le soin en fut donc confié à la grande-mère , brutale comme un chartier , & plus propre à vendre de la moluë , qu'à faire la Dame & à porter un habit de damas. La mère néanmoins avoit toujours toute l'attention possible à sa conduite , & quoiqu'engagée elle-même à ménager plusieurs amans : elle ne déroboit pas entièrement cet enfant de ces leçons , ayant fort à cœur que cette fleur ne fut cueillie que par des mains dorées : mais cette fille à qui on avoit inspiré de trop bonne heure le goût des plaisirs , s'impacienta , dès que son cœur sentit ses inclinations , de perdre un bien qui la fatiguoit infiniment , & qui l'échauffoit au point que sa mauvaise humeur s'étendoit sur tout le monde , jusques-là que quelquefois elle en étoit furieuse & tapoit des piés de rage : enfin , résolue de faire tout

ce que son amour lui inspireroit, elle ne tarda plus long-tems à mettre la théorie en pratique : c'étoit sans doute l'exemple de la gouvernante, qui l'engagea plus que tout à risquer le paquet. Une nuit qu'elle avoit été obligée de passer le sanctuaire de la grand-mère sans chandelle, elle en trouva la porte entr'ouverte ; curieuse d'en sçavoir la raison, elle y passa doucement la tête, & voyant à la faveur d'une chandelle, mise sur une table devant le lit, un homme qu'elle reconnut pour le savetier du coin, tailler en plein cuir la grand-mère, elle pensa se renverser d'étonnement & de plaisir. Enluminée plus que jamais, il y falloit du remède ; un jeune laquais assez malottu ne couchoit pas loin de-là dans une soupente, les pas la portèrent vers lui, se disant à elle-même, qu'elle jouiroit des plaisirs secrets sans que sa honte souffrit, ou qu'elle fut reconnue, y ayant dans la maison d'autres femmes qu'elle : escaladant donc en héroïne un échelle, elle se glissa vers le matériel laquais, qui surpris de trouver sous sa main un bijou de cet espèce, ne se méprit pas à la qualité de la personne pour avoir des fausses idées

du bien qui lui venoit en dormant ; tout-d'un-coup la souppente fut si fort ébranlée, que quatre planches en tombèrent, aussi-bien que l'échelle, avec un bruit épouvantable: la grand-mere, les domestiques se levèrent, la mere en fit autant. Emilie & le laquais eurent beau se cacher, ils furent exposés à leur vuë. Ils étoient tous si émerveillés de cette aparition, qu'ils demeurèrent une demi-heure dans les attitudes où ils se trouvèrent en entrant; enfin la grand-mere fut la première à rompre le silence & commença à faire un tel vacarme, que si la Carville n'y eut mis le hola, tout le voisinage en auroit été instruit sur le moment; mais comme la plus intéressée dans cette affaire, elle fit retirer chacun & ramena sa fille avec elle: deux jours après elle en fit marché avec M. Thomas, qui avoit déjà souhaité depuis long-tems d'en être paisible possesseur: celui-ci, comme il ne voulut pas avoir sur les bras toute la famille, il donna une somme une fois payée: & pour que le public n'en fut point scandalisé, on répandit que la jeune personne s'étoit fait enlever par son amant, étant trop gênée par la vertu de sa mere, qui feignit d'en être

être défolée; mais se lassant bien-tôt de ce personnage, elle songea sérieusement à se faire un avenir qui la mit à l'abri de la misère. Le Comte lui-même étoit embarrassé & ne fournissoit qu'en paroles. Il falloit se contoler de la dureté du présent, par l'abondance qu'on lui promettoit de l'avenir. Un homme de condition, dont les ouvrages bons ou mauvais inondent aujourd'hui le public, lui promettoit plus de beure que de pain. Il étoit venu habiter dans son quartier, sa maison donnant sur le derrière de celle de la Carville. Leur curiosité mutuelle; l'un, de voir toujours un homme occupé parmi ses papiers: l'autre, de voir une Dame, qui ne sortoit presque point de sa toilette, fut la cause que sous prétexte de Musique, ils firent connoissance en peu de tems. Tout laid qu'il étoit, il plût & devint collègue du benin Comte, au point que la Carville ne peut plus se passer de lui. On ne peut démêler sur quel ton ce nouveau venu, qui se dit Chevalier, est avec elle. On diroit par l'étroite union du triumvirat, que les parties sont d'accord. Cependant tous ceux qui connoissent les caractères

tères de ces personnes , prétendent que la Carville dupe les deux hommes ; que le Comte dupe la Carville , sur les espérances à venir , & que le Chevalier , qui vit aux dépens de tout le monde , les rongent tous deux jusqu'aux os. Voila ce que j'en sçais jusqu'à présent : l'avenir justifiera ou détruira ces soupçons.

La Rabon que vous connoissez vit toujours , à son ordinaire , avec la même décence & la même vertu. Je vous ferai , si vous souhaitez , amplement son histoire dans ma première Lettre : j'ai pour cela en main & en tête des anecdotes autant curieuses que véritables , & qui vous feront d'autant plus de plaisir , que vous ne l'auriez jamais crüe capable ni assez intrigante pour faire naître les aventures & les scènes qui se sont passées pour l'amour d'elle : nonobstant le nombre de ses occupations , elle est toujours brillante & conserve un embonpoint & une fraîcheur , qui doublent journellement le nombre de ses adorateurs.

Mademoiselle Pelissier paille toujours sur le même ton ; l'amour lui fort à présent par les oreilles : elle a cependant bon nombre de partisans ,
qu'elle

48 RE'PONSE A M. D'ARGENS:

qu'elle gardera autant que leur pré-
vention peut durer. Si vous le souhai-
tez, je vous dirai tout ce que je sçai de
ces nouvelles, quoique peut-être ce
que je ne sçais pas seroit le plus impor-
tant: elle m'a tout l'air d'avoir fait des
actions plus héroyques que celles dont
je suis instruit. Il me coutera très-peu
de la mettre sur le trottoir: j'ai bonne
occasion d'être informé de tout, jus-
qu'aux minuties mêmes.

La vive & pétulante Juliane ne vieil-
lit que par la voix; elle conserve tou-
jours les mêmes inclinations. Je vous
raporterai au premier jour les circonf-
tances d'un souper où je me suis trouvé
avec elle; vous serez surpris des pro-
grès que nos filles de spectacles font
dans la galanterie: elles portent au-
jourd'hui le raffinement au comble de
l'excès: & si Aretin se trouvoit au
milieu d'elle, il conviendrait qu'il n'a-
joutât que des essais à l'amour.

Voilà, Monsieur, le contenu de la
présence; j'ai assez de matériaux pour
vous entretenir une autrefois plus am-
plement à ce sujet, pourvu que je sa-
che que vous êtes content de ma Let-
tre. Je suis, MONSIEUR, votre, &c.

D E P***.

F I N.

75761939



